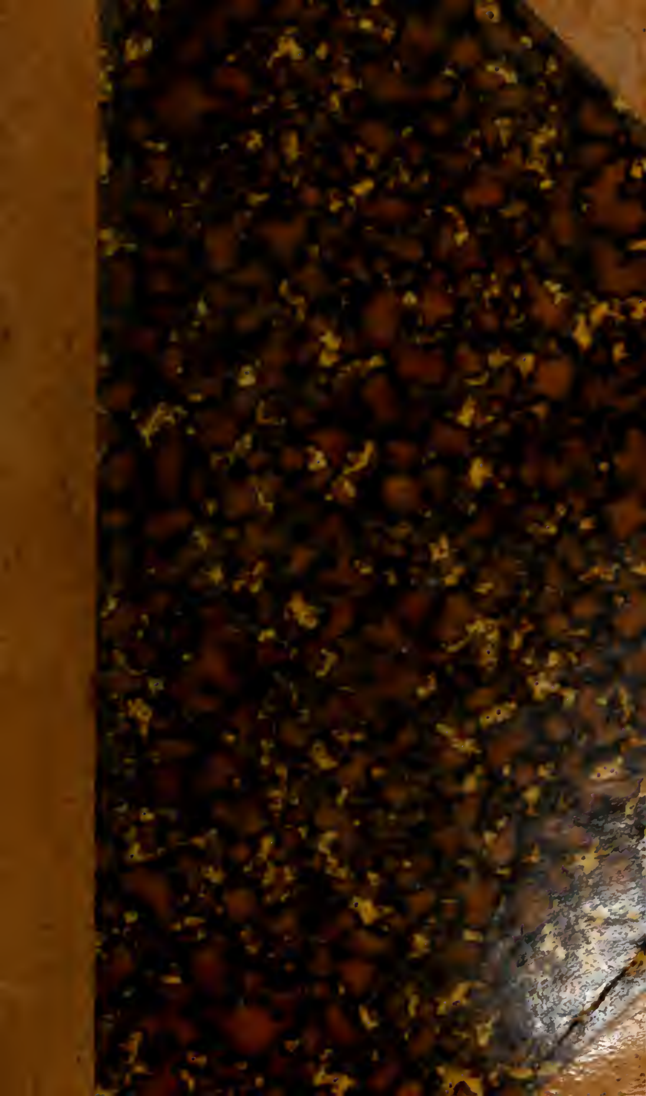


£1.50

ROYALES AMOURS.

LA DUCHESSE D'ÉTAMPES.



ROYALES AMOURS.

LA

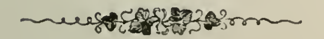
DUCHESSE D'ÉTAMPES

PAR A. MAURAGE,

PRÉCÉDÉ

D'UNE PRÉFACE PAR XAV. DE MONTÉPIN.

I



Bruxelles et Leipzig,

KIESSLING, SCHNÉE ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue Villa-Hermosa, 1.

1855

PRÉFACE.

Pendant bien des années, Paris a été le centre unique d'où s'échappaient les rayonnements des astres littéraires. — « Hors de Paris, — disait-on, — point de salut! » Et les écrivains de la grande ville, phalange serrée et inabordable, répétaient à qui mieux mieux et commentaient sur tous les modes ce dicton célèbre :

« Nul n'aura de talent, hors nous et nos amis. »

Or, ces amis si chauds ne s'éloignaient jamais les uns

des autres de la distance de plus d'un cigare, et le foyer de l'Opéra était leur point de ralliement.

Alors, on n'admettait en aucune façon que le talent pût planter sa tente à quelques kilomètres de Paris, et si M. de Lamartine avait habité seulement la banlieue, tout au plus aurait-on murmuré dédaigneusement, en parlant de ses Harmonies :

« Ce sont d'assez beaux vers pour des vers de province ! »

Aujourd'hui la décentralisation s'opère. — Partout où le talent se montre, il est constaté; et le succès accueille l'œuvre sans que personne songe à demander quel est le pays de l'écrivain.

Parmi les étoiles qui surgissent à l'horizon, parmi les noms nouveaux autour desquels commence à se faire le bruit de la publicité, brille, à l'un des premiers rangs, le jeune auteur du livre en tête duquel nous plaçons ces lignes.

Dès ses débuts, M. Maurage a conquis sa place au soleil de la popularité. — *La Marquise de Rumini*, *Geneviève de Sickingen*, *Madame de Châteaubriant*

ont signalé ses premiers pas, ont été les étapes de ses premières victoires. Il continue son œuvre avec courage et avec ardeur, et avec cette verve de jeunesse qui ne manque jamais à une plume énergique et vaillante, sûre d'elle-même et de son public.

La Duchesse d'Étampes est un chaînon ajouté à cette épopée des ROYALES AMOURS, dans laquelle se complaît M. Maurage.

Le sujet est vaste ; la donnée historique comporte de larges développements. Le livre commence avec la déclaration de guerre entre la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, et finit au moment où l'armée française, sous les ordres du maréchal Lautrec, est forcée d'abandonner le Milanais pour se retirer sur le territoire de la République vénitienne.

Dans un cadre grandiose, sur la trame éblouissante d'un récit dramatique, habilement accidenté, plein d'émotions et de surprises, se détachent la chevaleresque figure de François Ier le roi gentilhomme, le sombre profil de Charles-Quint, la farouche silhouette d'Henri VIII d'Angleterre.

Puis encore le pape Léon X, Clément Marot, le ma-

réchal Lautrec, la reine mère Louise de Savoie, la reine Claude avec sa cour, Marguerite de Valois, le marquis de Pescaire, le général Colonne, madame de Châteaubriant, Diane de Poitiers et tant d'autres!

Quelle galerie!... et quel éloge que de dire : — Le pinceau a été digne des portraits!...

A coup sûr le succès est là; — il sera grand, il sera légitime.

Nous sommes fier, quant à nous, d'attacher, pour si peu que ce soit, notre nom à l'œuvre nouvelle qu'attendent des sympathies légitimes et des bravos mérités, auxquels, d'avance, nous joignons les nôtres.

Xavier de MONTÉPIN.

Château de Froley, février 1888.

I

Au lever de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Le lendemain du jour où François Ier avait reçu les déclarations de guerre de l'empereur Charles-Quint et du roi Henri VIII, en même temps que la notification de l'alliance du pape Léon X avec l'empereur pour chasser les Français du Milanais, le lendemain de ce jour, disons-nous, François Ier se leva de grand matin, le front plissé et les lèvres souriantes.

— Ma mie, dit-il à madame de Châteaubriant, la coupe déborde.

— Qu'est-ce à dire, cher sire? demanda la favorite en allant prendre place à côté de lui, sur un sofa.

— Pardieu! c'est-à-dire que vous y avez versé une goutte de trop.

— Ah!...

— Vous comprenez que vous ne devez ce qui s'est passé cette nuit qu'à la crainte d'une mystification de ma part... Le beau scandale, vraiment! si, hier soir, en présence de mon valet de chambre, je m'étais écrié : « Ce n'est pas à madame de Chartres que je donne le bras... C'est à madame de Châteaubriant que je tiens ces doux propos... » Eh! ma chère, la cour en fût morte de rire!... Tandis qu'en dissimulant ma stupéfaction, comme je l'ai fait, et en reprenant votre bras, la chose sera trouvée si naturelle qu'on n'en parlera même pas...

. . . .

Nous allons, en quelques lignes, rappeler

les causes qui avaient amené ce dialogue d'introduction à cette histoire.

François Ier était, en quelque sorte, la personnification de la galanterie de son siècle.

Or, pour peu qu'à son oreille la voix d'une femme fût douce, que son regard eût de l'intelligence et que sa figure ne fût pas absolument désagréable, notre héros se prenait d'une belle passion pour la charmante, et y mettait parfois un tel entêtement, quand il n'était pas pris au cœur, que l'on avait beau dire et beau faire, il fallait que l'objet de ses désirs lui échût en partage.

Certains historiens lui ont supposé du cœur et de l'attachement.

François Ier était tout bonnement frivole, et la frivolité, à notre sens, est ce qu'on peut lui reprocher de plus grave.

Jeté tout jeune, avec une nature ardente, au milieu d'une cour brillante et pleine de vices, la tentation était trop douce pour y résister.

Il se laissa donc entraîner par sa nature et

se mit à papillonner gaiement, de fleur en fleur, sans s'occuper ni de l'avenir ni du passé.

Frivole en amour, il devint frivole en affaires.

Autant il avait oublié de serments d'amour, autant il devait violer de serments politiques.

C'était chez lui une affaire de tempérament d'abord, et ce fut, plus tard, une affaire d'habitude.

Dans les pages de l'histoire, c'est le roi chevalier; dans l'une des pages de l'un de nos plus grands romanciers, c'est un homme que l'on devrait chasser de l'histoire comme le Christ chassait les vendeurs du temple; c'est un roi infâme, parjure à sa parole envers ses ennemis, parjure à sa parole envers ses amis, parjure à sa parole envers Dieu...

Vraiment c'est un excès de sévérité auquel nous ne nous associons pas, et, pour en revenir à notre point, nous ne l'accusons que de frivolité.

Or, à l'époque où nous commençons cette

histoire, en 1521, François Ier avait vingt-quatre ans environ.

Quelques années auparavant, il avait eu l'imprudence de se heurter à madame de Laval Montmorency, comtesse de Châteaubriant, comme si elle n'eût été qu'une femme ordinaire.

Il ne se doutait pas, sans doute, que cette femme ordinaire eût pu lui mettre la moitié de l'Europe sur les bras.

Quoi qu'il en soit, il l'aima.

Puis, il voulut l'abandonner; mais la favorite fit tant de scandale et cria si haut qu'il préféra avoir l'air de renoncer à ses projets.

— Vouloir que l'on soit constant..., se disait-il; vive Dieu! conçoit-on une telle femme?

François Ier était tout stupéfait de cette prétention.

Le lendemain de ce jour il eut une autre maîtresse, un mois plus tard une autre encore, et il continua mystérieusement ses folies en retournant de temps en temps à sa mie, pour

lui jurer qu'il n'avait aimé et qu'il n'aimerait jamais qu'elle.

Il arriva ainsi à travers de faciles amours, en attendant une franche occasion de rompre avec madame de Châteaubriant, à quelques années du jour de leur liaison, et rencontra, parmi les demoiselles d'honneur de la reine mère, mademoiselle Anne de Chantrailles de Pisseleu, qui devait devenir la célèbre duchesse d'Étampes et lui faire signer le honteux traité de Crespy.

Mais n'anticipons point déjà sur les événements.

Alors, en 1521, mademoiselle Anne était la plus suave jeune fille que l'on pût rêver, la plus innocente enfant qui fût sortie des mains de sa mère, la plus chaste vierge qui eût souillé ses pieds au limon de ce monde.

Elle avait environ dix-sept ans et était aimée d'un beau gentilhomme à la mine altière, au cœur loyal, à l'honneur immaculé.

C'était M. de Chartres.

Malheureusement pour Anne, elle avait été

le témoin involontaire d'une scène honteuse où la reine mère avait offert son amour au maréchal Lautrec, et la reine mère avait juré de la jeter avec son innocence entre les bras du roi.

Le moment était d'autant mieux choisi que la reine mère n'attendait qu'une occasion pour faire rompre définitivement son fils avec madame de Châteaubriant.

Le roi vit la jeune fille, la remarqua et s'en éprit.

M. de Chartres devina cet amour et voulut le contrecarrer.

Alors, le roi lutta contre le jeune homme, et, ne pouvant s'en débarrasser autrement, il prit le parti de le marier pour se débarrasser de lui.

Seulement, il s'arrangea de manière que ce mariage ne fût célébré que le jour même du départ de M. de Chartres pour l'armée, ou plutôt, il envoya M. de Chartres à l'armée le jour de son mariage; il devait partir dans une voiture de la cour, et le roi, qui avait ordonné à la jeune femme, sous peine de ne plus revoir

son époux, de l'attendre ce soir-là même dans une galerie du Louvre, le roi devait triompher complétement.

Mais le pauvre sire avait compté sans madame de Châteaubriant qui était la mère anonyme de M. de Chartres, et il l'avait trouvée à la place de madame de Chartres pour lui donner le bras, si soigneusement encapuchonnée dans sa mante de satin blanc qu'il prit l'une pour l'autre et ne s'aperçut du subterfuge que lorsque Clément Marot, son valet de chambre, vint lui annoncer que la voiture de madame de Châteaubriant était attelée.

« — C'est bien, monsieur, avait-il répondu après un moment de stupéfaction hautaine, passez et éclairez-nous. »

. . . .

Nous pouvons maintenant continuer notre dialogue.

— Ah !... répéta la favorite en pâlissant de colère et de douleur.

— Sans doute, ma chère, affirma le roi. Le

beau mérite, en vérité, que j'aurais là si je me soumettais plus longtemps vis-à-vis de vous!

— Vous n'ignorez pourtant pas que je sais me venger, François?

— Pardieu! non... Mais il faut convenir que, si l'on voulait étudier vos vengeances au fond, on pourrait fort bien s'apercevoir qu'elles ne sont que de belles et bonnes trahisons, et vous envoyer tout net à Vincennes.

François Ier faisait cette observation avec une indifférence si pleine de froideur que madame de Châteaubriant se mit à trembler d'épouvante.

— Mon Dieu! ma chère, ne vous épouvantez point ainsi... Ce que je vous en dis est pour que vous puissiez vous mettre en garde contre vous-même et abandonner à temps la partie.

— M'envoyer à Vincennes?...

— Écoutez donc!... Puisque vous ramenez la question sur le terrain de la discussion, nous allons la vider... N'ai-je pas d'excellentes raisons, je vous en fais juge, pour vous envoyer à

Vincennes? Si vous n'aviez pas abusé de ma confiance en envoyant deux blancs seings, ou tout comme, l'un au duc de Lesparre pour prendre le commandement de l'armée de Navarre, l'autre au comte de la Marck pour déclarer la guerre à Charles-Quint et ravager le Luxembourg, serais-je maintenant en guerre avec la moitié de l'Europe? En vérité j'ai été fort bon prince de porter la peine de vos folies, ma chère; et, à recommencer, je vous jure que j'y regarderais à deux fois... Et voilà que vous parlez encore de vous venger? Entre nous, ne vous y fiez plus...

— Vous ne m'aimez donc plus, François? demanda la favorite en sanglotant.

— Heu!... il y a des années que ce mal ne me tient plus. Vous ne vous en êtes pas aperçue encore?

— Vous aimez donc...?

— Madame de Chartres?... Vraiment oui, et de tout mon cœur, je vous le jure.

— Ah! s'écria madame de Châteaubriant en

se levant par un bond de panthère, vous me trouverez sur votre passage!

— Belle entrave! ma mie... puisque je vais être obligé de renverser l'Europe. Qu'êtes-vous, je vous prie, à côté d'un royaume?

— Mon Dieu! mon Dieu! vous ne savez donc pas de quoi je suis capable?

— Hé! si.

— Vous ne me craignez plus?

— Folie!... Je vous craignais quand il me convenait de vous ménager, mais ce temps est loin! Je vous ai parlé de Vincennes : je donnerai ordre que l'on vous y meuble un appartement superbe, et le jour où vous me gênerez...

François Ier interrompit cette menace pour se lever et alla frapper un coup sur un timbre.

Clément Marot entra aussitôt.

— Introduisez M. le surintendant des finances, monsieur, lui dit le roi.

Puis il se promena, le menton dans sa main, à pas égaux, le front toujours plissé, sans s'occuper davantage de la favorite qui faisait des

efforts inouïs pour étouffer ses sanglots dans sa gorge.

Le surintendant des finances, qui épiait le lever du roi, ne se fit pas attendre.

— Semblançay, lui dit-il, vous bifferez de votre budget le chiffre de la pension qu'il nous avait plu de fixer pour être comptée à mademoiselle de Chantrailles.

Le surintendant prit note en s'inclinant et en jetant à la favorite un regard furtif.

— Nous venons de convenir, entre nous, de la chose à l'amiable, monsieur; cette somme sera payable à madame la duchesse d'Étampes.

Madame de Châteaubriant fit un mouvement d'étonnement, et le surintendant demeura la bouche ouverte comme s'il eût attendu une explication.

— La duchesse d'Étampes n'existe pas, voulez-vous dire, monsieur?

— En effet, sire...

— Nous la créerons, monsieur; écrivez.

Semblançay prit note.

— Notez aussi que dans quelques heures je pars pour l'armée avec toute la cour, et arrangez-vous pour que le trésor de la France nous y suive.

Cette fois, le surintendant des finances fut complétement ébahi ; mais il savait son François Ier sur le bout des doigts, et ne témoigna rien de ses sentiments intimes.

— Monsieur Marot, continua le roi en congédiant Semblançay, vous nous suivrez à l'armée comme historiographe de la cour.

Madame de Châteaubriant fit un nouveau mouvement, et le poëte, tout décontenancé, s'appuya aux lambris pour se soutenir.

— Ordonnez que l'on attelle la voiture de madame de Châteaubriant, monsieur.

Clément Marot suivit Semblançay pour aller donner ce dernier ordre, et la portière retomba derrière eux.

— Sire!... supplia la favorite.

— La coupe déborde, ma mie ; que puis-je vous dire de plus?

— Oh ! vous ne m'avez jamais aimée !

— Si, vraiment, mais tout passe, tout casse et tout lasse.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Soyez donc raisonnable ; a-t-on jamais eu d'exemple à la cour d'une fidélité aussi constante que l'a paru la mienne ?

— Par pitié !...

— Vous n'en avez pas eu, vous, madame, et s'il arrive jamais malheur à la France, c'est vous seule qui aurez à lui en rendre compte.

Le roi souleva une portière et voulut sortir.

— Sire, je vous en supplie, reprit la favorite en se traînant vers lui les mains tendues... Vous parliez de la duchesse d'Étampes...

— Ce sera votre fille, madame, répondit François Ier avec impatience.

Ensuite, passant dans une pièce où l'attendaient ses gentilshommes, il laissa retomber la draperie entre lui et madame de Châteaubriant.

— Madame de Chartres ! murmura celle-ci en

se jetant à genoux... Oh Dieu!... cela ne sera pas, moi vivante!

— Et moi votre allié, madame, ajouta Clément Marot apparaissant tout à coup.

—

II

Au siége de Mézières.

La veille de ce jour où nous commençons cette histoire, François Ier avait reçu, comme nous l'avons dit, les ambassadeurs de l'Allemagne, de l'Angleterre et de Rome ; et, après leur avoir donné une brillante fête, terminée par un bal splendide dans les salles du Louvre, il leur avait tendu la main d'un loyal ennemi et les avait renvoyés à leurs souverains.

Immédiatement après, comme il avait reçu des nouvelles fort désolantes de ses armées, il avait organisé de nouveaux commandements et envoyé le maréchal Lautrec, Bonivet, le duc d'Alençon à Mézières, ainsi que plusieurs autres officiers parmi lesquels était M. de Chartres, l'époux de la veille de la future duchesse d'Étampes.

Ces messieurs devaient trouver leurs instructions à Mézières où commandait le capitaine Ponson du Terrail, seigneur de Bayard.

Nous avons dit, dans *Madame de Châteaubriant*, l'importance qu'il y avait pour la France de bien défendre cette place et surtout de la garder.

On sait ce qui venait d'arriver.

L'armée de Navarre, commandée par le duc de Lesparre, et qui avait marché de triomphe en triomphe jusqu'à Logrono, avait été mise dans une déroute complète par les Castillans levés en masse, lesquels avaient tant administré de coups de massue et de hache d'armes

sur la salade du commandant en chef, qu'il en avait perdu la vue.

D'un autre côté, le comte Robert de la Marck, qui commandait l'armée du Luxembourg, avait dû fuir devant les vingt mille hommes du comte de Nassau et ne s'était arrêté qu'à Mézières, laissant derrière lui le pillage et la dévastation.

Or, le comte de Nassau après avoir investi Mouzon, avait suivi la déroute de Robert de la Marck et était venu mettre le siége devant Mézières.

Le duc d'Alençon et les autres officiers du roi arrivèrent juste à temps pour voir, des remparts de la ville, l'armée impériale prendre ses dispositions de siége et déployer ses masses triomphantes.

A en croire messire Brantôme, voici comment se firent les choses.

La journée était chaude et splendide, et l'on ne s'attendait point encore à voir exécuter le premier mouvement de l'ennemi.

La ville, complétement bloquée, avait à peine

des vivres pour un mois, et l'on se creusait en vain la tête pour en faire jaillir une idée qui eût aidé au ravitaillement.

Bayard se promenait sur les remparts avec sa brillante escorte, pointait les pièces, encourageait les soldats, exaltait les bourgeois par des paroles patriotiques qui ont toujours été au cœur des masses, et jurait, sur sa foi de gentilhomme, que les Impériaux n'entreraient à Mézières qu'en lui passant sur le corps.

Tout à coup une sentinelle aperçut un cavalier, portant un drapeau blanc au bout de sa hallebarde, qui quittait le camp ennemi et se dirigeait vers la ville.

On signala le cavalier à Bayard.

— C'est un parlementaire, dit celui-ci, il faut bien le recevoir.

Et il fit donner ordre que l'on se tînt prêt à ouvrir immédiatement la porte de la ville à laquelle il lui conviendrait de se présenter.

L'ordre de Bayard fut exécuté, et, quand le parlementaire arriva à Mézières, il put entrer sans encombre.

C'était un simple trompette.

— Sarpejeu! dit Lautrec en le voyant arriver, nous allons avoir une sérénade.

— En effet, affirma M. de Chartres, qui se promenait en causant avec un page dont tout le monde admirait l'élégante tournure, où donc l'armée impériale a-t-elle pris ses leçons de courtoisie pour envoyer un soudard à un commandant d'armée française?

— On devrait le renvoyer d'où il vient sans même lui demander ce qu'il peut avoir à dire, ajouta un autre officier.

— S'il avait mis ses gants, au moins, le bouledogue...

— Parole d'honneur! on croirait qu'il est chez lui.

— Sarpejeu! au moment de l'assaut, j'enverrai toutes mes arquebusades faire connaissance avec son aigrette et les aigles de sa cuirasse.

— Fi donc! maréchal... si c'était un gentilhomme, bien; mais un soudard!...

— Du diable, si je ne lui envoie pas mes laquais simplement armés de bâtons!

— Qu'est-ce donc qu'un parlementaire, Guillaume? demanda le page, à M. de Chartres, d'une voix ravissante.

— Celui-ci est probablement un drôle qui va se permettre de nous faire des sommations, mon beau lutin, répondit le jeune homme; du reste, tu pourras en juger bientôt.

Cependant, le trompette continuait son chemin d'un air conquérant en retroussant sa moustache, et s'avançait vers le chevalier Bayard qui l'attendait au milieu de ses officiers, la main droite appuyée à la culasse d'un pierrier, et l'autre à la garde de sa vaillante épée.

— Hé! trompette? hurla un monstre informe, apparaissant tout à coup en se traînant sur ses pieds et sur ses mains au-devant du parlementaire; pas si vite! pas si vite!

A cette apparition étrange, le trompette s'arrêta tout ébahi.

— Place au fou de Sa Majesté! ajouta le monstre en redoublant d'efforts.

Et, avant que personne eût pu s'opposer à l'accomplissement de son dessein, Triboulet atteignit le cavalier, sauta d'un bond prodigieux aux brides du cheval et s'y cramponna de toutes ses forces.

— Nous, — grinça-t-il d'une voix chevrotante et les yeux flamboyants, — premier fou en titre de Sa Majesté le roi de France, traitant en ce moment de puissance à puissance avec le fou de Sa Majesté Charles-Quint, lui faisons savoir...

Triboulet fut interrompu par un immense éclat de rire parti du sein de la foule et par la brusque étreinte d'un soldat qui le prit au collet pour le pousser à l'écart.

— Faisons savoir, termina-t-il en se laissant entraîner, mais, cette fois en rugissant comme un lion, que, quand le roi paraîtra, l'armée impériale mettra moins de temps à s'en retourner qu'elle n'en a mis à venir!...

On voulut bien affirmer au trompette que Triboulet était fou à pendre, qu'on ne savait

d'où il venait ce jour-là, tandis qu'on le croyait au Louvre, et il ne fut plus question de l'incident.

Au nom du comte de Nassau, le parlementaire informa le chevalier sans peur et sans reproche, que, si la ville ne se rendait avant une heure et ne lui livrait ses clefs, il ferait raser les remparts et passer toute la garnison au fil de l'épée.

Tous les officiers français qui entendirent ces paroles se mordirent la moustache en rougissant et firent entendre un murmure si menaçant, que Bayard se permit de l'interpréter à sa manière; et, imposant silence d'un coup d'œil rassurant, répondit d'un ton plein de mépris :

— Vous pouvez aller rapporter à celui qui vous envoie que, avant que la garnison parle de sortir de la place, j'espère bien, avec la grâce de Dieu, lui avoir fait un pont de corps morts pour combler les fossés.

Remarquant alors un sourire insolent errer sur les lèvres du soudard :

— Ajoutez à cela, reprit Bayard, qu'un Bayard de France ne craint point un roussin d'Allemagne et que nous le défions lui et toute son armée.

Là-dessus, le trompette se tint pour satisfait, et, sans ajouter un mot, salua les officiers français; puis il abaissa sa visière, tourna bride et reprit au galop le chemin de son armée.

Une heure après, le comte de Nassau répondait au défi de Bayard en faisant commencer le feu de son artillerie, et avancer l'infanterie impériale jusqu'à portée d'arquebuse des remparts.

Pendant ce temps, les bourgeois de Mézières fabriquaient des mannequins de paille, les coiffaient de casques étincelants et les portaient un à un sur les remparts, où Bayard les rangeait de manière que, du dehors, on ne pût voir que leurs têtes.

Les pauvres mannequins reçurent une si violente arquebusade que, pendant plusieurs heures, un roulement continu retentit sur leurs casques polis.

Lorsque Bayard jugea que la poudre des Impériaux avait fait assez de fumée, il chargea le duc d'Alençon d'exécuter une sortie à cheval pour débusquer l'ennemi de la côte à laquelle il était appuyé, et le forcer d'apparaître à découvert.

— Monsieur de Chartres, dit le duc après avoir rassemblé le corps d'opération, vous savez que la volonté du roi est que vous gagniez la compagnie qu'il vous a donnée?

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme, qui était toujours accompagné de son page et qui s'oubliait souvent à lui donner le bras ou la main, et j'en remercie Sa Majesté de tout mon cœur.

— Sarpejeu! pensa Lautrec, qui était à portée d'entendre ces paroles, voilà une belle com mission!

— Eh bien donc, monsieur, veuillez prendre le commandement de ce corps et exécuter une sortie pour forcer l'ennemi à se découvrir : c'est la plus belle occasion que l'on puisse vous donner de vous distinguer.

Le jeune officier accepta cette glorieuse mission avec enthousiasme, sans prêter l'oreille aux tendres sollicitations de son page qui croyait que l'on eût pu tout bonnement refuser ou se récuser, et il monta à cheval.

Voyant la résolution de M. de Chartres, le page monta à cheval également, et prétendit accompagner son maître.

— Guillaume, dit Lautrec à demi-voix au jeune homme, cédez-moi votre place.

— Oui! ajouta le page d'un accent plein de douces supplications, Guillaume, je vous en supplie!...

— Pourquoi donc, maréchal?

— Mon pauvre ami, vous ne voyez pas les dangers que vous allez courir...

— Raison de plus pour que je ne veuille céder ma place à personne; du reste, maréchal, mon beau page m'accompagne, et, avec lui, bien d'autres que moi voudraient affronter la mort... c'est un ange gardien!

Lautrec eut beau vouloir insister sur ce point,

M. de Chartres n'en fut que plus tenace et plus impatient...

Une heure ne s'était pas écoulée que, malgré la surveillance du maréchal qui avait suivi Guillaume, on rapportait le pauvre jeune homme, le casque brisé d'un coup de masse d'armes et la tête ouverte par un coup de lance.

Mais l'ennemi était débusqué, et les soldats de Bayard avaient repris la place des mannequins inoffensifs pour user des avantages de leur position vis-à-vis de l'armée impériale.

— Guillaume! sanglotait le page de M. de Chartres, à genoux près de son cadavre et l'étreignant dans ses bras avec désespoir, oh! reviens à toi, mon Dieu!... Guillaume, je meurs, par pitié!...

Le pauvre enfant avait beau prier Dieu : le cadavre qu'il couvrait de baisers et de larmes se roidissait déjà dans l'insensibilité de la tombe.

— D'Alençon!... d'Alençon! murmurait Lautrec à quelques pas de là, en essuyant ses yeux

qui ne se souvenaient point d'avoir pleuré, vous n'avez été que l'instrument de ce martyre ; mais il vous reste, quand même, un terrible compte à régler avec moi !

De son côté, le duc d'Alençon avait pris Triboulet à partie et lui demandait si le malheureux fou jouissait assez de sa raison, en ce moment, pour le comprendre.

— Foi de gentilhomme ! répondit celui-ci en nasillant le mot du roi ; si je n'avais eu toute ma raison, Sa Majesté ne m'eût point envoyé à vous, noble duc, pour vous demander des nouvelles.

— Pourtant, mon cher Triboulet, vous conviendrez que cette scène de tout à l'heure...

— Avec le trompette impérial?... Ah ! la belle malice ! Le roi ne m'a-t-il pas prévenu qu'il m'attendrait à Mouzon pour connaître votre réponse ?

— Mouzon est investi par le comte de Nassau, mon pauvre homme ; ainsi, vous vous trompez, le roi ne peut raisonnablement vous avoir fait cette recommandation.

— Hé! fit le fou en grimaçant, n'a-t-il pas dit aussi que, foi de gentilhomme, il reprendrait sa bonne ville ou y perdrait la vie? Donc, mon pauvre duc, c'est à Mouzon, quand même, que je dois aller... Seulement, si le comte de Nassau y est encore, *requiescat in pace!*

Alors, tirant sa marotte de sa poche, il se mit à gambader et à agiter gaiement ses grelots.

— Cessez donc cette mascarade! dit le duc avec impatience, et écoutez-moi.

— J'écoute, noble duc, j'écoute; parlez, mais laissez-moi jouir des prérogatives de ma charge.

Lorsque Triboulet se fut bien fatigué à sauter :

— Eh bien, ajouta le duc, vous irez dire à Sa Majesté que la chose est faite.

— Bien! bien! ... mais pour que le gracieux roi ne soit point obligé de deviner, je m'expliquerai plus clairement... Je lui dirai, par exemple, que M. de Chartres est passé de vie à trépas... Vive le roi!

D'Alençon fit un mouvement d'effroi et pâlit visiblement.

— Sarpejeu! pensait Lautrec, qui se promenait à distance et suivait du regard cette scène, cet enragé n'est pas fou, ou le diable m'emporte!

Triboulet laissa le duc consterné, le maréchal rêveur, et partit pour Mouzon avec sa marotte, ses jambes torses et sa bosse exorbitante.

A quinze jours de là, l'armée impériale abandonna le siége de Mézières en y laissant beaucoup de monde et sans avoir rien gagné.

Un courrier était venu annoncer au comte de Nassau que François Ier avait repris Mouzon, était entré dans les Pays-Bas et y avait fait plusieurs conquêtes de peu d'importance.

Dès lors, les portes de la France demeuraient encore fermées à l'empereur Charles-Quint, et François Ier eût pu lui ôter l'envie de s'y représenter de longtemps; mais il savait que Triboulet devait l'attendre, et, au lieu de couper la retraite de l'ennemi près de Valenciennes pour l'assaillir avec toutes ses forces, il repartit pour Mouzon, laissant le comte de la Marck diriger le rassemblement de son armée.

III

Clément Marot

Pendant qu'un congrès se tenait à Calais sous la médiation de Henri VIII, l'homme aux six femmes, pour tâcher de terminer à l'amiable les différends survenus entre Charles-Quint et François I[er], celui-ci avait abandonné le commandement de ses armées à ses généraux et était revenu à Paris où le rappelaient des affaires de cœur.

Un mois s'était déjà écoulé, et madame de Chartres, que l'on a reconnue dans la personne du page que nous avons mis en scène dans le chapitre précédent, madame de Chartres avait repris les habits de son sexe, était également revenue à Paris avec Lautrec, et avait sollicité une audience de la reine mère, madame Louise de Savoie, pour lui demander pardon de sa belle équipée et reprendre son service de dame d'honneur.

La jeune femme était partie, le jour de ses noces, avec M. de Chartres, sans attendre un congé qui, dans la circonstance où elle se trouvait jetée, ne lui eût pas été accordé.

Lautrec avait fait mordre la poussière à d'Alençon, sous prétexte qu'il était dans les prérogatives de la charge du connétable de Bourbon de commander l'avant-garde de l'armée, et qu'il ne lui appartenait pas, à lui d'Alençon, bien que le connétable fût exilé, d'accepter une aussi importante faveur; que, d'ailleurs, il était trop inhabile pour avoir seulement la pré-

tention de pouvoir remplacer un aussi illustre personnage que son vaillant ami.

A vrai dire, ce n'était ni parce que d'Alençon avait accepté ce commandement, ni même parce qu'il était trop inhabile que Lautrec l'avait appelé en combat singulier; mais il fallait une raison à cette extrémité, celle-là en valait bien une autre, et il ne convenait pas au maréchal de décliner la véritable.

Lautrec et madame de Chartres s'étaient d'abord présentés au Petit-Nesle pour annoncer leur retour à madame de Châteaubriant; mais ils avaient trouvé l'hôtel gardé par des Suisses qui semblaient, à leurs paroles et à leur air majestueux, avoir reçu une consigne d'une sévérité fort compromettante pour quiconque eût tenté de la violer, et le maréchal avait été d'avis qu'il importait de battre en retraite, à moins de vouloir se mettre en révolte ouverte contre Sa Majesté très-chrétienne.

Où le maréchal pouvait-il conduire sa protégée?

Anne voulait aller mourir de chagrin chez sa mère, au fond de la Bretagne.

— Enfant! lui répondit-il. D'abord, vous saurez qu'on ne meurt pas comme cela; ensuite, que madame de Chantrailles est toute dévouée au roi, corps et âme, et qu'elle ne survivrait pas à sa disgrâce : or, sa disgrâce serait, à mon sens, la suite naturelle de votre retraite chez elle, à laquelle elle ne s'opposerait probablement pas, par amour pour sa fille.

— Mais que faire, alors, maréchal? demanda la jeune femme avec découragement.

— Reprendre votre service à la cour, mon enfant.

— A la cour!...

— Eh bien! voilà-t-il pas une chose au-dessus de vos forces, maintenant?...Ne suis-je plus là, moi, sarpejeu!

— Merci, maréchal; mais les malheurs qui me sont arrivés m'ont rendue forte, et je ne crains plus madame la reine...

— Elle ne songe pas à craindre le roi seule

ment, la pauvre enfant!... se dit Lautrec.

— Voilà donc qui est décidé, maréchal, je reprendrai mon service.

— Bravo! j'aime à vous voir aussi raisonnable. Vous allez donc demander une audience à la reine mère... mais, en attendant qu'elle vous ait été accordée, où diable allez-vous l'attendre?

Il fut décidé que madame de Chartres attendrait cette audience à l'hôtel même du maréchal, et Lautrec se hâta de le mettre à sa disposition.

Le soir de ce jour, vers huit heures, un inconnu se présenta rue des Tournelles et demanda le maréchal.

— Quel est ce maraud qui ne prétend pas se nommer? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit Clément Marot en entrant brusquement.

Lautrec laissa échapper un cri de joie et courut au poëte, la main tendue et le sourire aux lèvres, après avoir d'un geste congédié son laquais.

— Sarpejeu! mon ami, s'écria-t-il, vous arrivez bien!

— Sommes-nous seuls, maréchal? interrompit vivement Clément Marot, et personne ne peut-il nous entendre?

— Comme vous me demandez cela... Qu'arrive-t-il donc encore?

— Répondez-moi d'abord, maréchal, je vous prie.

— Eh bien, nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre...

— Faisons vite et bien, en ce cas; je suis surveillé et on pourrait m'avoir suivi...

— Hein! fit Lautrec, une nouvelle persécution...?

— Écoutez-moi. D'abord, madame de Châteaubriant est prisonnière.

— C'est tout?... Je sais cela, mon ami, je sais cela.

— Vous savez... Qui diable a pu vous le dire?

— Personne, mais je m'en suis aperçu tout à l'heure à la mine féroce des sentinelles qui m'ont sommé de passer outre.

— Savez-vous aussi que ces sentinelles ont droit de vie et de mort sur quiconque tenterait de violer leur consigne?

— Non, par ma foi!... s'écria Lautrec. Et quelle est cette consigne?

— De ne laisser entrer ni sortir personne du Petit-Nesle.

— Sarpejeu! voyez comme cela se trouve : faute d'avoir été prévenu, j'ai eu un moment l'idée de leur courir sus et d'entrer à travers tout, l'épée à la main...

— Je l'ai pensé, maréchal : c'est pourquoi je suis accouru vous prévenir.

— Mais, à propos. comment diable savez-vous que je suis revenu de Mézières?

— Parce que Triboulet vous a suivis, vous et madame de Chartres, et qu'il vient de donner cette nouvelle au roi.

— Ah! ah!... Et qu'en dit Sa gracieuse Majesté?

— Sa Majesté, maréchal, veut consoler votre protégée.

— Plaît-il?

— En d'autres termes, le roi veut faire de madame de Chartres la duchesse d'Étampes, et de la duchesse d'Étampes sa maîtresse.

— Que me dites-vous donc là?

— De plus, il veut se défaire de vous.

— Qu'est-ce à dire?

—C'est-à-dire que François Ier aime la pauvre femme, tout bonnement.

— Et il veut se défaire de moi?... Sarpejeu! êtes-vous bien certain de la chose?

— Très-certain. Du reste, vous devez savoir que le roi n'est point la seule personne qui tienne à ne pas vous rencontrer sur son passage.

— C'est vrai...

— Vous devez également vous rappeler que le roi ne vous a rendu sa faveur qu'à la condition qu'on ne vous reverrait plus à Paris.

— C'est encore vrai, mille diables!

— Or, vous n'êtes pas à votre place ici.

— C'est d'une logique qui m'épouvante...

— Eh bien?

— Eh bien!... je suis épouvanté, mon ami, voilà tout pour le moment.

— Ce n'est pas assez : j'ai juré à madame de Châteaubriant de sauvegarder l'honneur de sa fille, et je compte sur vous pour m'y aider.

— Ah! c'est donc à dire, monsieur le poëte, que nous allons recommencer les intrigues? Merci bien! la perspective d'être étranglé dans un cachot du Châtelet ou pendu par les pieds à l'un des gibets de Montfaucon me sourit peu!

— Ah!... fit à son tour Clément Marot avec désappointement. Nous abandonnons madame de Chartres?

— Non, sarpejeu! seulement, je ne veux plus lutter ouvertement contre le roi.

—Si je vous comprends bien... vous ne seriez pas, alors, éloigné de lutter avec moi?

— Dame!... c'est selon la manière dont vous voudriez vous y prendre.

— Je veux employer la ruse.

— Diable!

— Si cette ruse est loyale...

— Oh! alors je suis tout prêt à vous seconder. Que faut-il faire?

— Rien pour le moment, répondit le poëte avec une satisfaction visible en se disposant à partir; mais attendez-moi et comptez sur mon dévouement tout entier à notre cause commune.

Sur ce, il serra la main que Lautrec lui tendait et sortit de son hôtel.

—Quel intérêt ce diablotin a-t-il donc à vouloir défendre avec tant d'ardeur l'honneur de madame de Chartres? se dit le maréchal, dès qu'il fut seul.

—

IV

La folie de Triboulet.

Clément Marot rentra furtivement au Louvre et se rendit directement dans la chambre de Triboulet, qu'il trouva en grande conversation avec sa marotte.

— Maître fou, lui dit-il avec brusquerie, causons sérieusement.

Triboulet ne fit qu'un bond de son pliant aux épaules du poëte, et se mit à pousser des éclats

de rire si stridents qu'on en eût été effrayé.

Sans avoir le moins du monde l'air de s'étonner de ce qui lui arrivait, Clément Marot tira son épée, secoua Triboulet qui roula comme une boule sur le parquet, et lui administra une si violente volée de coups de revers que le pauvre fou oublia son rôle et sa marotte et demanda grâce.

— Ah ! fit notre poëte, nous allons donc causer sérieusement?

Triboulet cligna de l'œil, reprit sa marotte, fit entendre un sifflement de couleuvre et se mit à gambader à outrance en agitant ses grelots.

Clément Marot s'assit et le regarda simplement.

Après quelques minutes de ces évolutions, Triboulet s'arrêta hors d'haleine et se mit à grogner.

— Triboulet, mon ami, vous avez une fille adorable...

— Moi ! s'exclama le fou en pâlissant.

— Oui, une fille que l'on nomme Blanche et que vous cachez dans la rue des Tournelles, au fond d'un jardin, dans un pavillon que l'on croit inhabité...

— Vous mentez! vous mentez! s'écria le malheureux, tremblant de tous ses membres.

— Bon! fit Clément Marot d'un ton goguenard.

Et, tirant de son sein une petite lettre soigneusement pliée :

— Connaissez-vous cette écriture? demanda-t-il en la lui passant sous les yeux.

Triboulet poussa un rugissement de douleur, laissa échapper sa marotte de ses mains tremblantes et demeura, durant plusieurs minutes, immobile, les yeux hagards et pleins de larmes, la bouche ouverte et la poitrine oppressée.

— Mon Dieu !... murmura-t-il après ce temps, d'une voix haletante.

— Ah ! ah! fit Clément Marot en ricanant, il paraît que notre folie a des bornes, maître Triboulet...

Puis, après une pause :

— Vous êtes un espion ! reprit-il. Avec votre marotte et vos grelots, vous vous introduisez partout, vous surprenez tous les secrets, vous voyez tout, et le roi sait ainsi tout ce qui se passe autour de lui.

— Taisez-vous, taisez-vous! supplia Triboulet.

— Ah ! vous êtes fou ! Qui donc a suivi madame de Chartres depuis Mézières jusqu'à Paris, et qui a informé le roi de son arrivée dans cette ville?

— Taisez-vous !...

— Monstre que vous êtes... vous avez cru que la pauvre femme n'avait plus personne au monde pour la défendre, et que, quand vous l'auriez jetée dans les bras du roi, il ne s'élèverait pas une voix pour vous condamner et un bras pour vous punir?...

— Par pitié !... murmura Triboulet se laissant tomber à genoux.

— Eh bien! soit, dit Clément Marot, chan-

geant tout à coup de ton. Vous voilà désarmé, relevez-vous et nous parlerons raisonnablement. Êtes-vous fou, oui ou non?

— Je suis fou pour tous, excepté pour le roi.

— Avez-vous une fille, ou n'en avez-vous pas?

— J'ai une fille!

— Allons, bon! je prévois que nous allons nous entendre.

— Cette lettre... cette lettre!... supplia encore Triboulet en tendant la main.

— Tiens, lis-la pour ta punition.

Le malheureux releva la lettre que lui jetait Clément Marot, et dévora des yeux les lignes suivantes :

« Cher sire, l'arrivée imprévue de mon père m'a empêchée de me rendre hier soir à votre rendez-vous; quand Votre Majesté voudra me voir à l'avenir, il sera absolument nécessaire qu'elle veuille bien retenir mon père au Louvre et s'assurer qu'il n'en puisse sortir de toute la

nuit, parce que, s'il avait le moindre soupçon de ce qui se passe, il me tuerait infailliblement...

» Blanche. »

— Oh ! s'écria le fou avec un poignant accent de désespoir, ma fille ! ma fille !

— Oui, maître fou, ricana Clément Marot en reprenant la lettre de Blanche des mains de Triboulet, oui, ta fille est en train de devenir la maîtresse du roi, de celui à qui tu as sacrifié ta raison !... Es-tu assez puni, dis?

— Et moi qui la croyais si pure et si innocente, que j'aurais juré qu'elle ne connaissait que moi et la vierge Marie !

— Ah ! tu es fou pour tous, excepté pour le roi !

— Pour vous, poëte ! pour vous !... Faites que je puisse me venger, s'écria Triboulet, et je n'aurai jamais été aussi fou pour personne que je le serai désormais pour mon maître !

— Je le tiens, pensa Clément Marot.

Puis, tout haut :

— Aide-moi donc, dit-il et je t'aiderai.

Triboulet fit un mouvement qui eût pu déceler une inquiétude vague pour tout observateur attentif, et il resta un moment indécis à s'interroger intérieurement; tout à coup, une lueur lui traversant l'esprit :

— Vous aider..., murmura-t-il. Vous avez donc à vous venger de quelqu'un aussi, vous?

— Qu'il te suffise de savoir, maître, que je veux protéger madame de Chartres.

— Que puis-je faire pour vous y aider, et que pouvez-vous faire pour moi?

— Vous serez fou pour tous, entendez-vous? et vous m'obéirez aveuglément.

— Et vous... et vous?

— Moi?... Puisque vous n'êtes plus fou, maître, vous souvient-il du jour où Sa Majesté avait signé un ordre d'écrou au Châtelet, en faveur de M. de Piennes?

— Oui... très-bien... C'était un mois environ avant l'entrevue du Champ du Drap-d'Or...

M. de Piennes avait conspiré avec les envoyés du cardinal Wolsey... On a trouvé leurs plans : il s'agissait de jeter une armée formidable dans Calais, de soulever la France contre le roi et d'escorter l'armée anglaise jusqu'à Paris... Oui, oui, je me souviens fort bien ; c'était un plan absurde.

— Quand je vous disais que nous causerions raisonnablement, mon pauvre Triboulet !

— Hélas ! fit le fou avec un profond soupir, j'eusse cependant juré que non, moi !

— Il ne faut jurer de rien, maître... Or, pour en revenir à M. de Piennes, vous souvient-il aussi de ce qu'est devenu son ordre d'écrou, dites?

— Oui... en effet, je me souviens encore... J'étais présent quand le roi l'a déchiré de ses propres mains...

— Oui, vous étiez présent, affirma Clément Marot en appuyant sa main sur l'épaule du monstre ; et qui donc encore?

— Vous... vous qui veniez d'obtenir la grâce

de M. de Piennes en menaçant simplement le roi de le quitter s'il ne l'accordait, après que Sa Majesté l'avait refusée à la famille du gentilhomme, à la reine mère et à madame de Châteaubriant...

— Vous avez de la mémoire... Eh bien, en échange de ce que vous ferez pour moi et pour madame de Chartres, je dirai au roi...

— Oh!... s'écria Triboulet, qui ne devinait pas encore, mais espérait déjà.

— Je dirai au roi, en secret : Sire, j'aime mademoiselle Blanche, la fille de votre fou...

— Vous direz cela?...

— Et j'ajouterai en tombant à ses genoux : Sire, je vous en supplie, respectez-la!

— Et... s'il refusait?...

—S'il refusait! Il ne vous souvient donc plus du sculpteur florentin Rustici, l'élève de Verrochio, que Sa Majesté avait appelé à Paris?

Rustici avait effectivement été appelé à Paris par François I[er] qui aimait les arts à la folie et les protégeait contre tous. Il y avait à peine un

mois que le jeune homme était à la cour, lorsqu'il s'éprit d'une noble dame qui avait la réputation d'être aimée du roi. Rustici ouvrit son âme à son protecteur, et, le lendemain, la noble dame était disgraciée.

— Si, mon Dieu! si..., s'écria Triboulet.

— Eh bien! maître, termina le poëte en prenant la main du fou, je suis artiste aussi, moi : aide-moi et je t'aiderai.

—

V

Tant va la cruche à l'eau

Clément Marot venait de sortir de chez Lautrec lorsqu'une escouade de reîtres se présenta à l'hôtel du maréchal, se fit ouvrir et monta rapidement l'escalier, suivant son capitaine.

Arrivé sur le palier, celui-ci fit signe à ses hommes de s'arrêter, et il entra chez le maréchal qui se levait précisément pour aller rejoindre madame de Chartres.

— Tiens! dit-il en voyant apparaître le capitaine, c'est mon brave Parpaillasse... Que diable venez-vous donc faire chez moi, et qui a pu déjà vous annoncer mon retour?... A propos, mais j'y pense, votre blessure serait-elle enfin fermée, et viendriez-vous me demander raison de mon incroyable estocade?

Pour toute réponse, le capitaine Parpaillasse tira de sa ceinture une lettre patente du roi et la présenta au maréchal.

— Sarpejeu! fit celui-ci, c'est encore un ordre d'arrestation qui vous ramène?

— Ce n'est pas *encore*, monsieur le maréchal; distinguons, s'il vous plaît. La première fois que j'ai eu l'honneur d'être chargé de vous arrêter...

— Je vous ai dépêché six pouces de fer dans les côtes, n'est-ce pas? et aujourd'hui je vous reçois les bras croisés.

— Ce n'est pas là tout à fait la distinction que je veux faire. Je voulais dire que, la première fois que j'ai eu l'honneur d'être chargé de vous

arrêter, j'étais tout bonnement envoyé par madame la reine mère en vertu d'un ordre verbal qui pouvait être, à tout prendre, légèrement illicite, tandis qu'aujourd'hui...

— C'est un ordre écrit de la main du roi et revêtu du sceau de l'État ; je comprends la distinction que vous faites, mon cher capitaine ; mais, entre nous, ce que je ne sais pas du tout, c'est la cause de mon arrestation.

— Ceci n'est pas mon affaire, M. le maréchal...

— C'est trop juste ! Asseyez-vous donc un moment, mon brave, et trinquez avec moi au plaisir de notre rencontre.

Le capitaine se laissa séduire par l'amabilité du maréchal et s'assit sur un pliant qu'il lui avançait, vis-à-vis d'une table en palissandre incrusté d'ivoire.

— Nourrice ! appela Lautrec.

Une vieille femme qui savait à peine encore marcher entra tout effarée et les yeux remplis de grosses larmes.

— Qu'est-ce donc? lui demanda notre ami, qui ne comprenait rien à cet effroi ni à ces larmes.

— Des hoquetons, répondit la vieille, qui sont là... l'épée à la main... sur l'escalier.

Le capitaine Parpaillasse affirma en hochant verticalement la tête.

— Hum! fit Lautrec.

Mais, se remettant aussitôt :

— Ne crains rien, nourrice, dit-il, ce sont des gardes que Sa gracieuse Majesté veut bien mettre à ma disposition, pour aller faire une reconnaissance pendant la nuit; essuie donc tes larmes, et donne-nous une de tes plus vieilles bouteilles de vin de Chypre pour célébrer, en compagnie de mon cher ami, le capitaine Parpaillasse, mon heureux retour de l'armée.

La vieille sortit à peu près rassurée et rentra bientôt avec la bouteille demandée et deux coupes en cristal de Bohême, parfaitement ciselées.

— A votre santé, mon brave, dit le maréchal après avoir empli les coupes.

— A votre santé ! répondit Parpaillasse.

— Vous disiez donc, mon brave, que la cause de mon arrestation n'était plus votre affaire, et je vous répondais : C'est trop juste, parce que c'est en effet mon avis ; cependant — entre nous toujours — vous n'êtes pas sans vous douter un peu...

— Un peu, maréchal ; et puisque vous voulez bien me permettre d'exprimer mon opinion...

— Comment donc ! exprimez, exprimez toujours.

— Eh bien, franchement, je crois que vous avez bien mérité ce qui vous arrive.

— Ah ! ah !

— C'est mon avis, monsieur le maréchal. A votre prochaine délivrance !

— Diable ! comme vous y allez ! à ma prochaine délivrance, dites-vous ; mais il me semble, sarpejeu ! que je ne suis pas encore enfermé cependant.

— Oh ! c'est tout comme... Toutes les issues de votre hôtel sont gardées, et il me reste là, à

cette porte, dix hoquetons, l'épée à la main, qui n'attendent qu'un mot de ma bouche pour entrer.

— Et s'ils entraient?

— Mort ou vif, leur ai-je dit.

— Ah! ah! répéta Lautrec. A ma prochaine délivrance donc, mon brave!... Ainsi, vous croyez sérieusement que j'ai bien mérité ce qui m'arrive?

— Oui, très-sérieusement.

— On doit vous avoir abusé sur mon compte, cela est évident...

— Je crois pourtant, monsieur le maréchal, être bien renseigné.

— Voyons! demanda Lautrec en se croisant les jambes et en se prélassant dans son vaste fauteuil.

— Heu!... D'abord, la première fois que j'avais été chargé de vous arrêter, vous avez tué trois de mes hommes et vous m'avez fort mal traité.

— Oui, mais l'ordre que vous exécutiez était

égèrement illicite, vous venez de l'avouer vous-même.

— Moi! fit Parpaillasse avec inquiétude, comme s'il avait pensé que le maréchal aurait pu se servir de cet aveu pour lui nuire.

— Oui, oui, vous-même, tout à l'heure; or, ce premier grief n'est pas bien grave et pourrait encore trouver rémission auprès de gens indulgents.

— Si vous estimez à si bas prix la vie de nos pauvres soldats, monsieur le maréchal, soit; mais à d'autres griefs.

— Oui, venons à d'autres.

— N'avez-vous rien à reprocher, par exemple, à votre conduite vis-à-vis de madame la reine mère?

— Bon! vous aussi, mon cher Parpaillasse? Le diable m'emporte si je ne finis moi-même par le croire!

— On dit cependant...

— Bah! des horreurs.

— Mais enfin, n'avez-vous pas été arrêté un

soir, dans le petit parc de la Tuilerie, au moment où vous lui manquiez outrageusement de respect?

— Oui, mais, à la suite de cette arrestation, n'ai-je point été mis immédiatement en liberté par le roi?

— J'ai entendu dire que c'était l'effet d'une méprise.

— Peut-être bien, au fait; mais passons là-dessus.

— C'est cela, parce que je craindrais que nous ne nous entendissions jamais.

— Est-ce tout?

— Patience, maréchal, patience!... Buvons un coup, si vous voulez bien.

— Comment donc! à votre santé, capitaine.

Le capitaine Parpaillasse choqua sa coupe à celle de Lautrec et la vida d'un seul trait.

— Et qu'avez-vous fait, reprit le soudard, après avoir été mis en liberté par Sa Majesté, à la suite d'une méprise?

— Ah! ah! fit le maréchal, il paraît qu'on vous a dit bien des choses.

— Oui, oui ; vous comprenez que, lorsqu'il s'agit d'arrêter un aussi illustre personnage que votre seigneurie, on n'est pas fâché de savoir un peu pourquoi.

— Ce brave Parpaillasse !

— Or, voici ce que j'ai appris.

— Voyons ce que vous avez appris?

— D'abord que vous étiez allé au Petit-Nesle où madame de Châteaubriant était prisonnière du roi et gardée par l'amiral Bonnivet.

— C'est parfaitement exact, je suis allé directement au Petit-Nesle; mais qu'est-ce que j'ai pu y faire?

— Ah ! voilà justement où est le nouveau grief... Il paraît que, à l'aide d'une fausse lettre, vous avez réussi à faire déserter le poste par l'amiral, vous vous êtes mis à sa place, toujours en vertu de votre fausse lettre, et vous avez changé la consigne du roi.

— Voyez-vous cela !

— Mais ce n'est pas tout...

— Continuez, je vous écoute.

— Il paraît aussi que, ayant eu vent de cette incartade, le roi a donné ordre de se mettre à vos trousses avec une escorte, et de vous arrêter mort ou vif.

— Ce détail ne manque pas encore d'une certaine exactitude ; continuez.

— Or, l'amiral est parti comme le vent et a fini par vous atteindre...

— Ce n'était pas difficile, interrompit le maréchal, mon pauvre cheval s'était cassé la jambe.

— Enfin, quoi qu'il en soit, vous avez été atteint.

— Oui, très-bien...— avec circonstances atténuantes.

— Eh bien ! dit le capitaine Parpaillasse en se croisant les bras pour se donner une certaine importance, qu'avez-vous fait, alors, au lieu de vous laisser bel et bien arrêter?

— Ce que tout le monde eût fait à ma place, sans doute, vous tout le premier : je me suis défendu.

— Et puis?

— J'ai désarmé mon valeureux ami, et, pendant qu'il cherchait son épée, comme son cheval était oisif à quelques pas de nous et que les reîtres, sur qui nous avions de l'avance, arrivaient au galop, l'arquebuse à l'épaule... dame, j'ai enfourché l'animal et lui ai fait prendre le mors aux dents jusqu'à mon château de Meudon.

— Ce n'est point tout encore.

— Vous avez raison : je me suis enfermé dans mon château, j'ai fait enlever Bonnivet à la barbe de ses hommes et lui ai fait boire de si bons vins qu'il a fini par prendre son mal en patience jusqu'à ce que le roi eût accordé ma grâce.

— Et ce n'est pas un tour pendable, cela, maréchal?

— Sarpejeu! comme vous dites cela, mon brave; Sa Majesté aurait-elle manifesté, à votre connaissance, la volonté de m'envoyer à Montfaucon?

— Non, pas encore...

— Vous me rassurez...

— Mais cela pourrait bien venir.

— Espérons plutôt que Sa gracieuse Majesté aura bien voulu oublier cette escapade...

— Celle-là, oui; mais ce n'est point votre dernière.

— Ah! ah! répéta encore Lautrec.

— A quelle condition, s'il vous plaît, le roi vous a-t-il rappelé à la cour?

— A la condition que je partirais une heure après pour l'armée de Navarre.

— Eh bien?

— J'y suis allé, mon brave.

— Et qu'avez-vous fait?

— Dame... le roi m'avait promis un commandement, on ne me l'a pas donné...

— Et pour vous venger du roi, vous avez entaillé le pourpoint de monseigneur le duc d'Alençon, avec aussi peu de ménagement que si vous aviez toujours eu affaire au mien, n'est-il pas vrai?

— Parbleu!

— Et puis?

— Vous voyez, je suis revenu à Paris...

— Tandis que la volonté de Sa Majesté était que vous restassiez à l'armée.

— Ah! s'écria le maréchal, je comprends enfin : voilà pourquoi vous venez m'arrêter?

— Je le suppose.

— Bon! bon! si ce n'est que cela, conduisez-moi bien vite, que je puisse revenir plus tôt... Ce brave Parpaillasse! que ne me le disiez-vous tout de suite : je serais déjà maintenant... — Où allons-nous, je vous prie?

— A Vincennes, maréchal.

— Sarpejeu! l'endroit n'est pas sain.

— Je n'ai pas eu l'embarras du choix.

— Je vous crois volontiers!... Eh bien, nous partirons... Cependant, je voudrais faire quelques recommandations à mes gens..., ajouta-t-il en manifestant le désir d'entrer dans la pièce où se trouvait madame de Chartres.

— Impossible, maréchal, dit Parpaillasse en se levant pour resserrer son ceinturon, le roi

m'a expressément défendu de vous laisser communiquer avec qui que ce soit.

— Diable ! fit Lautrec, visiblement contrarié; vous ne vous opposiez pourtant pas, tout à l'heure, à ce que je communiquasse avec ma nourrice.

— Parce que je savais que vous n'aviez autre chose à lui demander que du vin.

— Et si c'était pour en demander encore?

— Je m'y opposerais également, parce que le vin porte à la tête, et je pourrais m'en trouver mal.

Lautrec réfléchit un moment.

— Bah! se dit-il tout à coup, la reine mère ne tardera point, sans doute, à rappeler ma protégée à son service, et Clément Marot sera là pour veiller sur elle.

Puis, s'adressant au capitaine :

— Je suis à vos ordres, mon cher Parpaillasse, ajouta-t-il; voici mon épée.

Le capitaine reçut l'épée du maréchal, la remit à l'un de ses hommes après avoir ouvert

la porte qui donnait sur l'escalier, et enjoignit à son prisonnier de le suivre, ce que fit celui-ci sans trop murmurer.

On arriva bientôt à Vincennes.

— Mon brave ami, demanda Lautrec avec une certaine inquiétude, — vu que, durant la route, il n'avait pu lui arracher un mot, — ne pourriez-vous me dire si nous allons monter ou descendre?

— Monter, répondit laconiquement Parpaillasse.

Et comme le gouverneur arrivait pour recevoir son prisonnier, notre ami s'effaça en frisant sa moustache.

— Veuillez me faire l'honneur de me suivre, monsieur le maréchal, dit le gouverneur en souriant.

Puis il se mit en devoir de monter le grand escalier du donjon pour montrer le chemin qu'il restait à faire.

— Ces façons courtoises me semblent louches..., pensa Lautrec, voyant le capitaine Par-

paillasse le suivre avec tous ses hommes qui n'avaient pas, le moins du monde, l'air de vouloir rengainer.

Arrivé sur le second palier, le gouverneur ouvrit lui-même une porte et invita le maréchal à passer.

— Sarpejeu! fit celui-ci en reculant, vous vous trompez assurément, monsieur le gouverneur...

En effet, il avait devant les yeux de quoi le supposer sincèrement. La porte qui venait de s'ouvrir donnait sur un appartement dont les murs et les dalles étaient recouverts de tentures magnifiques, le mobilier était en bois de rose et les meurtrières de la tour étaient toutes garnies de fleurs rares, et enveloppées dans un nuage de dentelles et de gaze.

— Vous vous trompez assurément, monsieur le gouverneur, répéta-t-il, ou je suis l'objet d'une mystification.

— Monsieur le maréchal, répondit le gouverneur en s'inclinant avec respect, j'exécute les ordres du roi.

— En me recevant comme prisonnier, bien; mais en me fourrant dans un boudoir de femme galante...

— C'est la volonté du roi.

Lautrec se retourna et vit le capitaine Parpaillasse qui étouffait dans sa barbe un violent éclat de rire.

— Pardon, monsieur, dit-il au gouverneur en entrant brusquement.

Et, lorsqu'il eut entendu la porte se refermer derrière lui :

— Du diable! ajouta-t-il, si l'on peut aller ailleurs qu'à Montfaucon en passant par ici : Sa Majesté me sème de fleurs le chemin du gibet...

VI

Madame de la Mothe-Vaudron.

Cependant, de la pièce où se trouvait par hasard madame de Chartres, il était possible d'entendre tout ce qui se passait dans l'autre : si bien que la jeune femme n'avait pas perdu un mot, d'abord de l'entretien de Clément Marot avec Lautrec, ensuite de celui de ce dernier avec le capitaine Parpaillasse.

Au lieu de se livrer à un bel accès de déses-

poir, Anne, après que le capitaine eut emmené son prisonnier, se redressa de toute sa taille avec orgueil, et l'on eût pu voir un sourire lugubre errer sur ses lèvres.

— Duchesse d'Étampes!... se disait-elle.

Un moment après, redevenant soucieuse, elle ajouta :

— Mais... la maîtresse du roi!

Elle alla s'asseoir sur un divan.

— Ah! sire, continua-t-elle à penser, voilà donc où devait aboutir cet amour que vous me disiez si pur, si chaste, si innocent!... Votre maîtresse!... Mais attendez donc, mon Dieu! que la plaie saignante que la mort a faite à mon cœur soit cicatrisée, attendez au moins que j'aie pu dépouiller mes vêtements de deuil!... Sa maîtresse!... Oh! je comprends tout, cette fois, et la rigueur qu'il tient à madame de Châteaubriant et l'arrestation de mon brave Lautrec... Mais à nous deux, maintenant, sire, ajouta-t-elle après une nouvelle pause en se levant; ah! nous compterons à deux, je vous le jure.

Anne n'eût point probablement terminé là son monologue intime; mais l'arrivée inattendue d'une dame voilée qui se présenta, introduite par la nourrice du maréchal Lautrec, vint détourner son attention de ce sujet.

C'était madame de La Mothe-Vaudron, la lectrice ordinaire de la reine mère.

Madame de La Mothe-Vaudron était une femme de haute taille, d'une figure assez belle encore, quoiqu'elle atteignît déjà la cinquantaine, qui avait fait beaucoup parler d'elle à la cour par ses aventures et ses intrigues, et qui jouissait de toute la confiance de madame Louise de Savoie.

— Ah! c'est vous, chère enfant, dit-elle à la jeune femme, du ton le plus affectueux que l'on eût pu prendre.

Et elle s'efforça, malgré la répulsion visible d'Anne, de la serrer dans ses bras et de lui baiser le front.

— A quel excès d'honneur puis-je devoir la faveur extrême de votre visite, madame? lui demanda Anne.

— Mais..., répondit madame de La Mothe, comme si cette visite avait été la conséquence naturelle d'un acte posé par la jeune femme, mais... n'avez-vous point écrit à madame la reine?

— Si vraiment, madame, et j'attends même la réponse de Sa Majesté. Je vous avouerai cependant que je ne m'explique guère votre gracieuse visite et que je ne saisis pas le rapport qu'il peut y avoir entre elle et ma lettre.

— Comment donc! ce rapport n'est-il pas tout naturel?... Vous avez écrit à la reine, et je viens vous donner sa réponse.

— Ah! fit Anne, vous m'apportez la réponse de madame la reine?... Ce ne serait donc pas être indiscrète de vous la demander, madame?

— Asseyons-nous d'abord, chère enfant, dit madame de La Mothe en attirant la jeune femme à côté d'elle, sur le divan où elle l'avait trouvée assise en entrant; car vous devez avoir bien des choses à me dire, n'est-ce pas?... A peine mariée et déjà veuve!... Pour vous, cela ne serait

rien encore ; mais pour votre enfant... Songez donc, sans père, ce que pourra devenir votre enfant...

— Mais, madame..., interrompit Anne en rougissant.

— Ah ! oui, vous allez me dire que vous avez assez d'amour pour lui tenir lieu de la mère qui lui reste et du père qu'il a perdu... Si c'était une fille, rien ne serait perdu, ce serait possible encore ; mais si c'était un garçon, ma chère !

— Mais, madame, vos paroles m'humilient au dernier point, et je ne sais que vous répondre...

— Hé ! mon Dieu, connaît-on l'humiliation entre femmes? répliqua madame de La Mothe. Vous avez été mariée quelques jours, or vous savez ce que c'est que le mariage, naturellement. Eh bien ! n'est-il pas juste que vous preniez souci de ce qui pourra en résulter, voyons?... Si c'était un garçon, disais-je...

— Hé ! s'écria inconsidérément la jeune

femme, je ne sais pas seulement ce que c'est que le mariage dont vous parlez!

Et la pauvre enfant, au souvenir de M. de Chartres, se cacha la figure dans ses deux mains et se mit à fondre en larmes.

— Comment! s'écria à son tour madame de La Mothe, sans plus songer à dissimuler sa joie que son étonnement, vous ne savez pas?... Mon Dieu! ma chère, ce que vous dites là est d'une candeur si singulière que je n'y vois autre chose que de l'afféterie... Il serait possible?...

— Hélas! madame, je vous dis pourtant la vérité.

— Vous me feriez vraiment supposer, s'il en était ainsi, que vous n'avez quitté la cour dans aucun autre but que de fuir M. de Chartres.

— C'était, au contraire, pour le suivre, madame, et, cependant, je vous ai dit la vérité.

— Comment serait-ce possible?

— Je ne sais; toujours est-il que mon front ne rougirait pas plus maintenant de la couronne

d'oranger, que le jour où vous l'y avez attachée vous-même pour monter à l'autel.

Madame de La Mothe fut prise d'un si violent éclat de rire à ces paroles si candides de la jeune veuve, qu'elle dut, pour un moment, se cacher la figure dans les dentelles de son mouchoir, détourner la tête et se comprimer violemment la poitrine.

— Si ce pauvre duc d'Alençon n'est point fait connétable!... se disait-elle.

Mais elle n'acheva même pas sa pensée et reprit tout haut :

— Comment est-ce possible?

— Hélas! je suis partie de Paris dans la voiture du maréchal Lautrec, et j'ai à peine eu l'occasion d'embrasser Guillaume avant d'arriver à Mézières... Nous avions tenté de fuir, mais monseigneur d'Alençon a cru que nos chevaux prenaient le mors aux dents et nous a fait rejoindre.

— Bien, mais à Mézières?

— A Mézières! toute la ville était en armes,

et l'on soupçonnait de lâcheté tout officier ou gentilhomme du roi qui n'était pas aux remparts... D'ailleurs, la volonté de Sa Majesté avait été que Guillaume se distinguât à ce siége pour mériter la faveur dont il avait été l'objet en recevant le commandement d'une compagnie, et monseigneur d'Alençon ne lui laissait ni trêve ni merci : il fallait qu'il fût partout, et toujours sous ses yeux, même la nuit, dans la crainte d'une attaque à laquelle on s'attendait à tout moment...

— Et vous?

— Moi! n'était-il pas de mon devoir de le suivre ou de l'accompagner?

— L'accompagner?

— Oui, ne pouvant l'appeler à moi, je suis allée à lui, déguisée en page; et, confiante en sa protection, je ne l'ai abandonné que pour le rendre à la terre!

— Mais c'est inconcevable!

— Une nuit que tout dormait, excepté les sentinelles, Guillaume m'éveilla, me prit par la

main et m'entraîna avec lui, sous prétexte d'aller visiter les postes. Nous étions seuls pour la première fois depuis le moment de notre mariage...—Vous savez, madame, que, immédiatement après cette cérémonie, nous fûmes présentés au roi, et qu'il fut si bon pour nous que nous ne pûmes le quitter avant le bal où nous entrâmes avec lui, et où Guillaume devait recevoir l'ordre de partir pour Mézières sans aucun retard...

—Oui, en effet, affirma perfidement madame de La Mothe, je crois me souvenir...

— Or, reprit Anne, pour la première fois nous nous trouvions seuls ensemble. La nuit était splendide, et l'on voyait au loin, comme une ligne d'étoiles fumeuses, la ligne des feux de l'ennemi qui campait devant la ville en attendant l'ordre de commencer le siége. Partout le silence, tout autour de nous la solitude... Oh! madame, pardonnez si je m'oublie à vous faire une pareille confidence; mais quelles que soient les destinées auxquelles Dieu peut vouloir m'appe-

ler, cette nuit sera toujours présente à mon souvenir comme le plus radieux de tous les instants de ma vie... Lui, madame, lui que j'aimais de toutes les ardeurs de mon âme et pour qui je me serais damnée avec une joie d'ange, il était là... près de moi... Je m'appuyais à son bras, je sentais son cœur battre sous ma main, j'aspirais le souffle de ses lèvres, je m'enivrais au feu de ses paroles...

— Eh bien! interrompit madame de La Mothe, pour laisser à la jeune femme le temps de respirer, je conçois moins que jamais encore ce que vous me disiez tout à l'heure... Soyez confiante jusqu'au bout, et avouez-moi qu'il n'est point impossible que le nom de M. de Chartres ne se soit pas éteint avec lui...

— Hélas! madame, Dieu ne voulait pas qu'il me restât seulement cette suprême consolation!

— Cependant...

— Oh! madame, c'était trop de bonheur, et j'étais trop orgueilleuse pour qu'il durât!... Tout à coup, un bruit étrange, dans lequel on

eût deviné le sillonnement d'une broussaille par un serpent, vint frapper notre oreille... Nous nous arrêtâmes, la respiration suspendue, appuyés l'un à l'autre, moi timide et effarée, Guillaume fier et brave : fier d'avoir le droit de me défendre, brave pour me rassurer. — « Alerte! alerte! entendîmes-nous bientôt, aux remparts! » En un instant toute la garnison fut sur pied, et, toujours dans mon costume de page, je suivis Guillaume qui, le premier, se mit en devoir de rassembler les soldats au fur et à mesure qu'ils reprenaient les armes...

— Qu'était-ce donc?

— Nous apprîmes plus tard qu'un bel accès de folie avait pris à Triboulet, le fou du roi, qu'il était allé le promener sur le rempart, et que nous ne devions qu'à lui le trouble du seul moment de vrai bonheur que nous ayons pu goûter ensemble!

— Pauvre enfant! dit madame de La Mothe avec un hypocrite accent de commisération.

Anne avait appuyé son front dans sa main, et

laissait sa profonde douleur se fondre en larmes brûlantes qui roulaient, comme des diamants, sur le velours du divan dans lequel elle était assise.

— Eh bien, pensa la messagère de la reine mère, que l'on dise encore que les fous ne sont pas quelquefois sages !

— Vous disiez donc, madame, reprit Anne après un long et douloureux silence, vous disiez que vous veniez à moi de la part de madame la reine, pour me donner une réponse à la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adresser?

— Oui, mon enfant, oui, répondit-elle en abandonnant subitement son rôle de confidente; Sa Majesté a bien voulu me charger de cette mission et je suis venue la remplir...

— Elle s'est bien fâchée contre moi, n'est-ce pas, madame, de ce que j'ai quitté son service sans en avoir obtenu la faveur?

— Ah ! je vous avouerai...

— Dites, je vous prie.

— Je vous avouerai que votre soumission n'a

pas complétement apaisé son ressentiment. La reine est bonne, mais vous savez que, avant tout, elle veut être respectée et prétend qu'on lui demande même ce qu'elle tient le plus à accorder.

— Je le sais, madame, murmura distraitement Anne en pensant au maréchal. Hélas! je sens combien je suis coupable; mais je sens aussi dans mon cœur tant d'excuses à donner à la râison qu'il faudrait que l'on fût de pierre pour ne pas me pardonner.

— On vous pardonnera, chère enfant, croyez-le bien ; madame la reine, d'ailleurs, vous aime beaucoup et sera trop heureuse, j'en suis sûre, de vous en donner la preuve...

En prononçant ces paroles, madame de La Mothe regardait Anne pour suivre, dans le mouvement de sa physionomie, l'impression qu'elles produiraient.

Mais la jeune femme resta parfaitement impassible : on eût dit qu'elle n'avait point entendu.

Le fait est qu'elle avait senti, si l'on peut dire, le regard de madame de La Mothe, et qu'elle faisait des efforts prodigieux pour ne pas se troubler.

— Vous me rassurez, madame, dit-elle; mais vous ne m'avez point encore communiqué la réponse de madame la reine à ma lettre.

— C'est vrai! s'écria madame de La Mothe en se levant, comme après une longue distraction.

Et, offrant son bras à madame de Chartres :

— Venez la chercher vous-même, mon enfant, ajouta-t-elle.

— Comment!... fit Anne, essuyant les traces de ses larmes.

— La reine vous attend, et elle a mis à ma disposition, pour vous conduire à elle, une voiture qui nous attend dans la rue.

Anne se remit bientôt de l'imprévu de ce dénoûment, et, passant devant une glace, elle rajusta de son mieux ses coiffes de veuve, appela la nourrice de Lautrec pour qu'elle les éclairât jusqu'au bas de l'escalier, et se mit à la disposition de madame de La Mothe.

La voiture roula pendant près d'une heure par des rues désertes et obscures et finit par s'arrêter devant la grille d'une maison de sombre apparence, dans laquelle la pauvre Anne eût vainement voulu reconnaître le château de la Tuilerie qui servait d'habitation ordinaire à la reine mère.

— Où sommes-nous donc? demanda-t-elle à sa compagne.

Une religieuse, qui se présenta à ce moment à la grille, se chargea de répondre à cette question par son apparition.

— Mais, madame, s'écria Anne, vous m'avez tendu un piége, et j'en appellerai à Sa Majesté...

La grille s'était ouverte, et la reine mère apparut à son tour suivant la religieuse.

— Madame de La Mothe a exécuté mes ordres, dit-elle sévèrement en menaçant la jeune femme du geste et du regard; il me convient que vous expiiez ici votre faute, et vous ne sortirez de cette retraite que par la volonté du roi...

Anne se soumit avec résignation, et, suivie de sa conductrice, passa comme une statue entre la religieuse et la reine mère pour aller se retirer dans la cellule qui lui était destinée.

— Puis-je au moins solliciter ma grâce du roi? demanda-t-elle à madame de La Mothe, lorsque celle-ci se disposa à la quitter.

— Oui, répondit-on en manière de confidence. Je vous l'ai dit, la reine ne demande pas mieux que de pardonner votre incartade, mais elle veut avoir une raison à se donner vis-à-vis d'elle-même : écrivez donc au roi, comptez sur toute l'indulgence de la reine mère et croyez bien qu'elle a pour vous une affection sincère...

— Qu'avez-vous appris? demanda vivement Louise de Savoie à sa confidente, dès que celle-ci l'eut rejointe.

— Des choses, ma bonne reine! oh! mais des choses que vous ne croirez pas, je vous le jure; montons vite en voiture et je vous répéterai mot à mot l'entretien que je viens d'avoir avec cette enfant.

VII

Dans les régions de la politique.

La soirée de ce jour était fort belle, et, pendant que le capitaine Parpaillasse procédait à l'arrestation et à l'incarcération à Vincennes du maréchal Lautrec, François Ier se promenait dans les jardins du Louvre en compagnie de deux lévriers magnifiques, auxquels il abandonnait gaiement ses gants, son mouchoir et son chapeau pour qu'ils se tirassent mutuelle-

ment les oreilles et s'excitassent dans leurs évolutions.

Il va sans dire que les gants, le mouchoir et le chapeau eurent à subir de cruelles transformations ; mais c'était un spectacle charmant de voir les deux nobles animaux se mettre en arrêt, s'élancer l'un sur l'autre, ravager les quinconces, sauter à travers tout et revenir au moindre appel, soumis et respectueux, lécher la main du maître et lui rapporter les débris de sa toilette.

— Ah ! c'est toi, Marot ? dit tout à coup le roi apercevant le jeune homme qui venait à lui ; foi de gentilhomme, mon ami, je ne t'attendais point.

— Pourquoi donc, sire, Votre Majesté ne m'attendait-elle pas ? demanda Clément Marot en arrivant à pas comptés, le chapeau à la main.

— Parce que vous ne m'aimez plus, répondit François Ier. Autrefois, Marot, vous étiez pour moi affectueux et sincère, docile et prévenant...

— Ai-je manqué, sans le vouloir, à l'un de

ces devoirs que m'impose ma position vis-à-vis de Votre Majesté, sire?

— Viens t'asseoir à côté de moi, sur ce banc, et nous causerons..., dit-il en le précédant.

Et comme ses lévriers le suivaient en mordillant ses doigts et son pourpoint :

— Ces braves animaux! ajouta-t-il, ils me seront toujours bien fidèles, eux, n'est-ce pas, Endymion? n'est-ce pas, Phébus?

Clément Marot ne voulut point comprendre ce reproche indirect, et il attendit patiemment que le roi détournât son attention de ses chiens pour la ramener sur lui.

— Assieds-toi, mon ami, voyons, et tâche d'oublier pour un moment que je suis le roi, reprit François Ier en prenant place lui-même sur le banc qu'il avait désigné.

Clément Marot s'assit et attendit.

— Tu me demandais si tu avais manqué, sans le vouloir, à l'un de tes devoirs vis-à-vis de moi... Mon Dieu! tes devoirs sont si faciles!... Mais tu me parlais de ton affection et de ta sincérité...

— Oui, sire.

— Eh bien! soit, parlons-en... Te rappelles-tu, ce soir, mon ami, où j'ai donné un bal aux ambassadeurs qui étaient venus me déclarer la guerre?

— Parfaitement, sire, oui, et la France en a comme moi gardé le souvenir : vous lui avez là donné un de ces spectacles qu'elle est fière d'admirer...

— Il n'est pas question de la France, mais de toi... Regarde-moi, je te prie.

Clément Marot leva la tête avec inquiétude et regarda le roi.

— Te souvient-il aussi, ce soir-là, de l'humiliation que tu as voulu me faire subir?

— Moi, sire? fit-il en rougissant.

— Tu te troubles trop, mon ami, pour garder plus longtemps la prétention de pouvoir nier... Je sais, du reste, à quoi m'en tenir, et toutes les protestations du monde ne détruiraient pas ma conviction... Quel intérêt avais-tu, dis-moi, à venir m'annoncer la voiture de madame de Châteaubriant?

— Sire..., balbutia le pauvre garçon, je savais que l'on mystifiait Votre Majesté...

— Et, au lieu de me laisser mystifier par une autre, tu as préféré me mystifier toi-même, n'est-il pas vrai?

— Sire...

— Allons, avoue que ce n'est pas cela... Dis-moi plutôt que tu as fait une belle et bonne scène de jalousie... que tu étais amoureux de ma maîtresse...

Clément Marot se troubla davantage encore et ne répondit plus.

— Foi de gentilhomme! dit François Ier en se levant, faites des heureux et vous ne trouverez que des ingrats!

— Sire, répéta le poëte avec une grande volubilité, j'étais venu à Votre Majesté pour lui communiquer une importante nouvelle... croyant pouvoir vous prouver que j'étais digne de la faveur de votre amitié...

— Ah!... voyons.

— Je venais vous dire ce qui se passe au

congrès de Calais, sire, et mettre Votre Majesté en garde contre les manœuvres des ennemis de la France.

— Ce qui se passe à Calais! fit le roi singulièrement intrigué, et fixant sur son interlocuteur un regard attentif; depuis quand t'occupes-tu de relations diplomatiques, toi?

— Depuis que vous avez fait de moi un heureux, sire, répondit perfidement le poëte.

— Ceci, répliqua le roi en se rasseyant, ceci implique nécessairement que je n'ai pas fait un ingrat...

Clément Marot, qui s'était attendu à cette réplique, crut pouvoir affirmer humblement par un signe de tête.

— Soit, dit François Ier.

Et, partant tout à coup d'un grand éclat de rire :

— Mais, pour Dieu!... mon pauvre ami, que peux-tu, raisonnablement, savoir des négociations entamées à Calais par nos ambassadeurs?

— Tout, sire.

— Foi de gentilhomme! la prétention est plaisante !

— Pour vous prouver que je pourrais bien être exactement informé, s'il plaît à Votre Majesté que je lui dise ce qu'elle en sait de ces négociations, — c'est-à-dire ce que vous croyez seul connaître avec le roi Henri VIII, l'empereur Charles-Quint et leurs ambassadeurs, — je suis à vos ordres, sire.

François Ier regarda son poëte plus attentivement encore.

— Mais pour que tu pusses me répéter cela, repartit-il, il faudrait que tu eusses fait un pacte avec le diable...

— Oh ! ne vous en déplaise, sire, le diable est quelquefois fort bon prince, et il ne dédaigne pas toujours d'entrer en relation avec les gens de ce monde.

— Çà, mais perds-tu la tête, mon pauvre Marot?

— Jugez-en, sire. D'abord, Votre Majesté n'a demandé qu'une chose équitable et généreuse :

la restitution de la Navarre à son prince légitime; puis, le rappel des troupes impériales du siége de Tournay...

— Comment sais-tu cela?... demanda le roi avec une nuance d'inquiétude.

— De son côté, l'empereur Charles-Quint demandait la restitution du duché de Bourgogne...

— Oui, en effet, pour avoir une entrée tout ouverte par le centre de la France... sous prétexte que le roi Louis XI aurait usurpé ce territoire sur la maison d'Autriche.

— Ensuite, continua Clément Marot, il prétendait être dispensé de l'hommage dû à la couronne de France pour les comtés de Flandre et d'Artois.

— Cela est exact! s'écria François Ier en se levant avec une certaine agitation; il veut être dispensé de cet hommage, auquel tous ses ancêtres se sont soumis sans engagement, malgré que lui, l'empereur, se soit engagé à le renouveler par une des clauses du traité de Noyon... Mais comment sais-tu cela? te démandé-je.

— Vous avez dit que j'avais fait pacte avec le diable, sire...

— Ouais !

— Si le roi Henri VIII avait pu se charger de mener lui-même toutes les négociations, sire, il est présumable que les différends eussent pu se terminer à l'amiable...

— Eh bien, eh bien ! quel autre donc que le roi Henri?...

— Son ministre, sire.

— Wolsey ? mais, mon ami, je suis en fort bonnes relations avec le digne prélat : lors de l'entrevue du champ du Drap d'Or, il m'a fait toutes les protestations possibles de dévouement et de fidélité.

— Votre Majesté oublie, sire, que, depuis cette entrevue, d'amie et alliée du pape qu'elle était, la France est devenue son ennemie...

— Qu'importe ! et en quoi mes relations avec la cour de Rome peuvent-elles changer les sentiments du ministre vis-à-vis de nous ?

— Sire, Wolsey est ambitieux, répondit Clément Marot avec une intention marquée.

— Qu'importe encore?

— Il importe en ce sens qu'il veut obtenir la tiare, voilà tout.

— Je n'en sais pas davantage.

— Ne voulez-vous pas comprendre, sire, que l'empereur d'Allemagne est l'ennemi-né de la France, et qu'on ne peut rendre de plus grand service à Charles-Quint qu'en excitant l'animosité des deux partis au lieu de les calmer?

— Si vraiment; mon frère Charles est l'ennemi déclaré de la France depuis le jour où je me suis déclaré son compétiteur à l'empire; il a sur la cœur la rude concurrence que je lui ai fait faire par mes ambassadeurs auprès de la diète germanique, et il ne me la pardonnera jamais.

— Eh bien, sire, l'empereur Charles-Quint ne devient-il pas, dès lors, par ses relations et sa puissance, l'ami et l'allié naturel du ministre anglais?

— En effet..., murmura François Ier en se frappant le front; quel diable a donc pu te souffler cela?

— Si l'on était parvenu à éliminer de la discussion la question de déterminer lequel des deux, de Votre Majesté ou de l'empereur, avait commencé les hostilités, croyez-vous que la médiation n'eût pas tourné les choses en votre faveur?

— Oui, puisque, en établissant que c'est moi qui ai commencé ces hostilités, l'Angleterre, par la conséquence des traités, a le droit de s'armer contre la France...

— Ne vous a-t-on pas dit, sire, que Wolsey avait affecté constamment de représenter cet article comme le point principal?

Cette fois, François Ier regarda Clément Marot avec une sérieuse attention et une inquiétude visible.

— Et, partant de là, ne peut-on pas excuser tous les traités que le roi Henri pourra faire avec l'empereur contre Votre Majesté!

François Ier était si stupéfait de cette logique établie par un poëte, qu'il se rassit une seconde fois tout à fait interloqué.

— Mais pardon, sire, reprit Clément Marot, si je me laisse égarer par les écarts de la conversation... Je ne dis là à Votre Majesté que des choses que tout le monde sait, tandis que j'étais venu pour vous communiquer des nouvelles que vous devez ignorer vous-même.

— Ah! oui, voyons ces nouvelles.

— Sire, a-t-il été porté à la connaissance de Votre Majesté que monseigneur Wolsey est en ce moment à Bruges, où, pour flatter sa vanité, l'empereur l'a reçu avec le même appareil et les mêmes égards que s'il eût été le roi d'Angleterre lui-même?

— Non, répondit le roi d'un ton de plus en plus inquiet.

— Voilà ce que je comptais vous apprendre, sire...

— Mais... m'apprendrez-vous aussi ce qu'il peut être allé faire à Bruges, monseigneur Wolsey?

— Il est allé, au nom de son maître, conclure une ligue contre la France.

— Une ligue?

— Oui, sire. Et, pour justifier l'honneur que Votre Majesté m'a fait en me supposant en relation avec le diable, je suis en mesure de vous faire connaître la teneur des articles de ce nouveau et important traité.

— Ah! ah!... voyons cela.

— L'empereur s'engage à attaquer la France du côté de l'Espagne, et le roi Henry du côté de la Picardie, chacun avec une armée de quarante mille hommes; et, pour cimenter l'union des deux souverains, l'empereur épousera la princesse Marie, fille unique du roi et unique héritière présomptive de ses États.

— Cela est impossible! s'écria François I[er] presque épouvanté; le roi Henry ne peut, raisonnablement, expliquer cette rupture ouverte.

— Pardon, sire; mais il compte l'expliquer à Votre Majesté par un article du traité de Londres qui lui permet de prendre les armes contre vous, et par l'injure qu'il prétend que vous lui avez faite en souffrant que le duc d'Albany,

chef d'un parti en Écosse opposé à ses intérêts, retournât dans ce royaume.

— Vive Dieu! voilà une combinaison à laquelle je ne me fusse certes point attendu; mais je ne puis encore me résigner à croire que le roi Henry VIII sacrifiera si bénévolement son caractère de médiateur.

— On prétend, sire, — le diable, puisque vous le voulez! — on prétend que l'honneur qui reviendrait au roi Henry restant simplement arbitre entre deux grands principes rivaux, lui paraît bien peu de chose en comparaison de la gloire que gagneront Votre Majesté et l'empereur à commander des armées et à conquérir des provinces...

— Conquérir des provinces... à la France?

— Monseigneur Wolsey a insinué habilement que l'Angleterre ne pouvait établir de prétention sur aucune partie des États allemands, situés de manière qu'elle ne puisse guère les attaquer sans beaucoup de difficultés et de désavantages, tandis que la plupart des provinces

maritimes de France sont absolument à sa portée; l'Angleterre, d'ailleurs, est toujours maîtresse de Calais, et, si une attaque imprudente pouvait lui devenir funeste, il lui resterait toujours une retraite certaine...

— Hé! hé! nous reparlerons de cela, s'écria François Ier en se mettant à se promener, la tête dans les deux mains, avec une grande agitation. Phébus! Phébus! mon chapeau... apporte, apporte!...

Endymion courut sus à Phébus, saisit une des cornes du chapeau, tira à belles dents de son côté en s'arc-boutant sur ses longues et fines pattes, et bientôt le feutre fut rapporté au roi en deux parties égales.

— Eh bien! se disait Clément Marot en suivant les gracieux ébats des deux chiens, les conseils de monseigneur Armerstorff porteront d'excellents fruits... Me voilà tout d'un coup devenu si important que le roi ne se défiera plus de moi, qu'il me rendra toute sa confiance, et que, si j'ai un jour de l'ambition, il ne me sera

pas absolument impossible de devenir homme d'État... Dame! je serais parti de moins bas que Wolsey!... Mais je suis plus modeste vraiment!... mon ambition à moi, c'est de me rendre digne de l'amour de ma noble maîtresse, de lui rendre l'estime du roi... et puis, ma foi! de me soumettre gaiement à la loi commune, c'est-à-dire d'aller voir dans l'autre monde ce que l'on pense de celui-ci!

Tout à coup, il se fit un grand bruit à la porte du petit jardin qui communiquait avec le palais.

— Place! place! criait-on d'une voix chétive et strangulée, je veux passer, moi!

Et bientôt, les chiens du roi ayant flairé l'homme et ayant couru à sa rencontre, on vit arriver Triboulet agitant ses grelots et administrant de terribles coups de sa marotte sur le museau délicat de Phébus.

— J'imagine que le malheureux a reçu ordre de passer cette nuit au Louvre, se dit Clément

Marot, et que le repos du roi sera bien gardé.

Puis, laissant François Ier en tête-à-tête avec son fou et ses inquiétudes, il s'esquiva furtivement par une allée obscure et rentra au palais.

—

VIII

Ce que faisait Lautrec au donjon de Vincennes et madame de Chartres chez les Sœurs de la Vierge.

— Eh bien! mon pauvre Triboulet, dit le roi lorsqu'il se vit seul avec le prétendu fou, venez-vous m'annoncer comment Lautrec a pris son arrestation et comment madame de Chartres subit sa retraite?

— Cuic! répondit Triboulet en assenant un violent coup de sa marotte entre les oreilles

d'Endymion, ce à quoi la pauvre bête s'attendait si peu qu'elle se mit à courir, la queue entre les pattes, en hurlant à faire pitié, pendant que Phébus se mettait en garde et montrait ses dents.

— Hein..., murmura François Ier, promenant son regard autour de lui, ne serions-nous pas seuls?...

Triboulet prit sa marotte entre ses dents et se mit à poursuivre Endymion, courant sur ses pieds et sur ses mains, et aboyant de manière à effrayer un chien lui-même.

— Mais nous sommes seuls, lui dit François Ier dès que le fou fut revenu à sa portée; on ne peut ni nous voir ni nous entendre...

Phébus, qui avait d'abord considéré les évolutions de Triboulet avec un grand étonnement, et n'avait suivi le fou qu'à une certaine distance et avec beaucoup de précautions, Phébus, disons-nous, se rapprocha du fou en câlinant, jappa tendrement comme pour flatter notre homme, puis lui sauta sur les épaules.

— Diable! pensa Triboulet, s'il allait par mégarde m'arracher les oreilles?...

Laissant, sur cette réflexion, tout le poids de son corps reposer sur une de ses mains, de l'autre il s'arma de sa marotte, et soudain, se relevant, il en administra un tel coup entre les deux yeux de Phébus, que le chien se tint pour satisfait et courut rejoindre Endymion qui s'était tapi à plat ventre dans l'herbe d'une pelouse.

— Que signifie cette comédie? demanda le roi en revenant à son fou; nous sommes seuls, vous dis-je...

Mais il n'entrait plus dans les combinaisons de Triboulet d'être sensé pour son maître, le lecteur sait pourquoi, et il continua gravement le nouveau rôle qu'il s'était imposé, c'est-à-dire à faire des gambades et des entrechats que les difformités de sa personne rendaient fort étranges.

— Çà, se dit le roi complétement ébaubi, il y a donc quelqu'un qui nous regarde et que mon œil ne découvre pas?

Et il se mit à se promener avec inquiétude en fouillant du regard tous les massifs du petit jardin, sans pouvoir remarquer la moindre chose qui pût motiver la folie de messire Triboulet.

— C'est étrange..., pensa-t-il.

Voyant que le prétendu fou suspendait ses évolutions et s'asseyait pour reprendre haleine, il alla prendre place à ses côtés et lui jura qu'il pouvait parler en toute sécurité : que personne ne pouvait le voir ni l'entendre.

Triboulet se mit préalablement à aboyer; ensuite, sans transition aucune, se rappelant un couplet favori de la composition du roi, revu par Clément Marot, il se mit à chanter à tue-tête sur un air de sa composition :

Ma mie à moi, c'est toute belle
Noble, galante et point rebelle;
Qu'elle ait du cœur ou n'en ait pas,
Pourvu qu'elle ait... ce que femme a !

— Par ma foi! s'écria François Ier vivement contrarié, vous allez, messire, finir cette comédie ou...

Triboulet, qui avait repris haleine, n'en écouta pas davantage et courut rejoindre les chiens.

Ceux-ci, entendant des pas retentir dans l'escalier de la tour qui débouchait sur le jardin, firent d'abord quelques détours ingénieux pour éviter le fou, puis, saisissant le moment où la porte de l'escalier s'ouvrit ils s'y élancèrent en aboyant.

— Au secours! au secours! cria le visiteur, qui venait de recevoir les deux lévriers, l'un en pleine poitrine, l'autre dans les jambes, et qui était tombé à la renverse.

— Montmorency! dit le roi, reconnaissant la voix qui criait au secours.

Et, dans la crainte que Triboulet ne se livrât à un accès de folie vis-à-vis du duc, il courut à la porte pour secourir son favori.

Heureusement, Anne de Montmorency n'avait été pris que de frayeur, et, en arrivant sur le lieu de l'accident, le roi le retrouva sur pied et s'excusant de ses cris intempestifs.

— Ce sont les lévriers de Votre Majesté, sire,

disait-il ; ils se sont élancés sur moi au moment où j'ouvrais la porte, et, ma foi ! ne m'attendant point à cette réception, je me suis effrayé et j'ai appelé à mon secours ; mais ils ont passé leur chemin, et votre fou m'a relevé.

Né en 1493, Anne de Montmorency était alors un grand jeune homme de vingt-huit ans, à la mine superbe, qui jouissait de la faveur du roi en attendant l'occasion de faire ses premières armes avec lui en Italie ; il n'avait point encore eu l'occasion de donner une seule preuve de bravoure, mais il portait les pourpoints les mieux taillés, les rapières les plus longues, les dentelles les plus fines, et il était renommé par sa galanterie, ses succès auprès des dames et une certaine ressemblance avec Sa Majesté.

— Ces pauvres chiens!... répondit François Ier, mon coquin de fou leur a fait une telle frayeur qu'ils eussent traversé le feu sans s'en douter.

Puis, s'appuyant au bras de Montmorency :

— Eh bien! lui demanda-t-il, comment vous a reçu le maréchal?

— Mon Dieu ! sire, c'est toute une histoire à vous raconter. Figurez-vous d'abord...

— D'abord, dites-moi tout de suite s'il accepte de reprendre le gouvernement de Milan, je vous prie.

— Il l'accepte, sire, mais à des conditions...

— Des conditions?

— Il prétend qu'il connaît la négligence et le défaut d'économie qu'il y a dans l'administration de vos finances : il a vu, d'ailleurs, combien les troupes avaient déjà souffert dans le Milanais, faute de paye, et il refuse de partir si on ne lui fait remettre une somme de trois cent mille écus.

— Il refuse, dites-vous?

— Net, sire.

— Foi de gentilhomme, voilà qui est par trop impudent et qui mériterait d'être châtié!... Et que dit-il de son arrestation?

— Ah! voilà ce que je voulais d'abord dire à Votre Majesté... Il la prend d'une façon fort plaisante et la supporte assez gaiement.

— Ah! ah!

— Il a commencé par demander au gouverneur ce qui l'autorisait à le prendre pour une femmelette. Naturellement le gouverneur a répondu qu'il exécutait les ordres du roi et qu'il n'appartenait pas à son prisonnier de les discuter. Là-dessus, il se prend d'une belle fureur et menace de tout mettre en pièces si on ne lui donne à l'instant un cachot pour logis. Étonnement et refus du gouverneur. Alors voilà notre homme qui arrache les tentures de ses fenêtres, ouvre les châssis et se met à jeter dans l'espace tout ce qui lui tombe sous la main, au grand ébahissement des sentinelles de l'extérieur qui ne savaient plus où se sauver.

— Par ma foi! interrompit le roi en éclatant de rire, le tour est aussi plaisant que pendable, et il faudrait vraiment avoir l'esprit à l'envers pour le prendre au sérieux!... Diable m'emporte si je connus jamais plus mauvais coucheur!

— A propos de coucheur, sire, reprit Mont-

morency, si on l'avait laissé faire, il aurait déménagé le lit comme les fleurs qui garnissaient ses fenêtres.

— Le lit? répéta François Ier en riant plus fort.

— Le lit lui-même, sous prétexte qu'il y a eu méprise, que la soie des tentures et la dentelle des oreillers implique nécessairement que le meuble était destiné à une femme et non à un soldat.

— Ah! ah! ah!... et vous ne lui avez pas avoué que cette femme était sa sœur?

— Non pas, sire; il aurait été d'humeur à tout rompre et à tout renverser pour se faire un passage et prendre la clef des champs.

— Ouais! Vincennes est solide et garde bien ce qu'il tient... Mais se doute-t-il au moins de la cause de son arrestation?

— Assurément, non! il lui en donne une toute autre pour prendre son mal en patience.

— Laquelle donc?

— Il se vante hautement d'avoir administré,

à l'armée, un violent coup d'épée à d'Alençon, et l'on a beau lui soutenir qu'il n'a pas bonne mémoire, qu'il est impossible qu'il ait pu se livrer à un pareil manque de procédé vis-à-vis d'un prince de la maison de Valois : il prétend qu'il lui a ouvert la poitrine et que c'est là la cause véritable de son arrestation.

— Un duel avec d'Alençon?

— A l'en croire, sire, le fait est patent.

— Et à quel sujet?

— Mais cela n'est pas possible, sire...

— Allons donc! vous ne le connaissez pas, il est capable de tout; il m'est parfois arrivé, foi de gentilhomme, de le croire enragé... A quel sujet, vous demandais-je? répondez-moi vite.

— Parce que vous auriez confié au duc le commandement de l'avant-garde, au lieu de le donner au connétable de Bourbon, ce qui est une des prérogatives de sa charge.

— Et..., demanda le roi avec inquiétude, d'Alençon...?

— Se porte bien, sire; grâce, — dit-il tou-

jours, — à un violent sternutatoire qu'il lui a administré.

— En vérité! s'écria François Ier en se remettant à rire, voilà bien le plus incorrigible sujet de tout mon royaume.

En ce moment, comme il arrivait à portée du banc où il avait eu son entretien avec Clément Marot et Triboulet, le roi abandonna le bras de son favori et alla se rasseoir en lui indiquant une place à côté de lui.

Alors, frappant joyeusement ses deux mains l'une contre l'autre :

— Mais, dit-il, il fallait une cause raisonnable à son incarcération, en voilà une toute trouvée!

— En effet, sire, et, puisqu'il la donne lui-même, il ne s'en plaindra pas, j'imagine.

— Et nous ne le lâcherons que pour le laisser retourner à Milan : voilà un moyen de nous en débarrasser.

— Moyen ingénieux, s'il en fut! s'écria le duc en partageant l'hilarité de son souverain.

— Aussi bien, il n'aura pas à se plaindre du mauvais état du logement, puisqu'il le détériore lui-même... Mais vous disiez qu'il réclamait pour partir trois cent mille écus...

— Net, sire. Il s'en faudrait d'un écu, que, sarpejeu ! — vous connaissez du reste son mot, — il resterait à Vincennes.

— Eh bien ! il est dans son droit, je ne puis pas considérer cette condition comme un refus d'obéissance... Si je l'envoie à Milan, c'est pour défendre les intérêts de la France ; pour défendre ces intérêts, il faut une armée, et pour organiser une armée il faut absolument des écus... l'argument est sans réplique et a pour lui l'impunité. Il faut être juste en tout !

— La justice est une des plus grandes vertus de Votre Majesté, sire, dit Montmorency.

— Il est bien question de cela ! répliqua François I[er], il s'agit de trois cent mille écus, mon cher gentilhomme, et j'ai beau faire de grands yeux à cette énumération, je ne sais, sur mon honneur, où les prendre...

— Ah bah! Semblançay vous les trouvera, sire, c'est son affaire.

— C'est son affaire, oui...

— Eh bien! alors...

— Dame! puisqu'il est entendu que la justice est une de mes plus grandes vertus, il faut bien convenir que Semblançay sera fort embarrassé.

— Est-ce que trois cent mille écus ne se trouvent pas toujours?

— Heu!... Si on ne devait point les trouver si souvent... Enfin! j'en parlerai à Semblançay et à madame ma mère, c'est tout ce que je puis promettre.

— Sire, si Votre Majesté veut conserver Milan à la France, il est cependant bien nécessaire qu'elle puisse y réunir des forces considérables.

— Certainement... mais j'ai tant de choses à conserver à la France que je ne sais trop si je ne me verrai pas bien obligé d'en abandonner une partie...

Le duc de Montmorency allait s'exclamer

d'importance quand la porte du jardin se rouvrit et donna passage à une dame voilée, au-devant de laquelle François Ier se précipita en invitant du geste son favori à le laisser un moment.

Montmorency laissa son maître en société de madame de La Mothe et sortit du jardin en enjambant au-dessus du corps de Triboulet qui se trouvait couché en travers de la porte.

— Diable! pensa-t-il, mes ordres ont été exécutés, et le bel oiseau de la rue des Tournelles essayera ses ailes cette nuit.

— C'est vous! madame, dit le roi à demi-voix, comment votre mission s'est-elle accomplie?

— Mieux que je n'aurais osé le supposer, sire, répondit madame de La Mothe en découvrant une lanterne sourde qu'elle cachait sous sa pelisse : la belle madame de Chartres est enfermée au couvent des Sœurs de la Vierge, il est entendu qu'elle n'en sortira que par votre volonté, et je vous apporte une lettre que la su-

périeure vient de me faire parvenir au château de la Tuilerie.

— Donnez vite... De qui est-elle?

— D'elle, j'imagine...

— Voyons, voyons! murmura François Ier avec un radieux accent de joie.

Et, approchant la lettre de la lanterne que la prévenante madame de La Mothe s'était procurée, il lut ce qui suit :

« Sire, je suis arrivée aujourd'hui de Mézières, où M. de Chartres est mort au service de Votre Majesté... »

— Il paraît qu'elle y tenait, à son M. de Chartres, pensa le roi.

« J'ai écrit immédiatement à madame la reine mère pour lui demander pardon de l'avoir quittée sans sa permission, et pour qu'elle m'autorisât à reprendre mon service à sa cour. La réponse de la reine ne s'est pas fait attendre; seulement, cette réponse est un ordre qui me

relègue dans un couvent, où je suis, me dit-on, à la disposition de Votre Majesté.

» Je viens donc vous supplier, sire, de vouloir bien jeter les yeux sur votre humble servante et lui pardonner une faute qu'elle regrettera toute sa vie, puisque cette faute a eu pour résultat de mécontenter Votre Majesté.

» Anne de Chartres. »

— Eh bien, sire? demanda malicieusement madame de La Mothe.

— Laissez-moi passer, je vous prie, répondit-il, sans essayer de modérer les bruyants accents de sa joie, on m'attend au couvent des Sœurs de la Vierge!...

— Au couvent des Sœurs de la Vierge? se dit Triboulet en se relevant. Ah! la malheureuse... Mais nous verrons bien, nous verrons bien : le roi me fera tuer en route ou j'entrerai ce soir partout avec lui.

IX

Le roi en deux personnes.

Contre l'attente de Triboulet, le roi ne s'opposa pas le moins du monde à ce que son fou le suivît, et, le voyant sortir avec son maître, le capitaine Parpaillasse, qui était revenu de Vincennes et qui avait repris son service à la porte du Louvre, le laissa sortir.

Le capitaine Parpaillasse avait bien reçu ordre dans la journée, au nom du roi, de ne

laisser passer le malheureux sous aucun prétexte ; mais il était évident, puisqu'il suivait le roi, que le roi l'emmenait, et cette raison triompha de la consigne.

— Capitaine, dit François Ier au soudard, vous me suivrez à distance avec une escorte de quelques Suisses et vous vous tiendrez à ma disposition.

Parpaillasse salua militairement, et le roi se dirigea vers le couvent des sœurs de la Vierge en compagnie de son fou.

— Triboulet, lui dit-il, viens donc ici.

Triboulet, qui semblait avoir adopté le rôle de chien, s'abattit sur ses deux mains, s'arc-bouta sur ses quatre membres et se mit à aboyer.

— Çà, le malheureux serait-il devenu tout à fait fou? se demanda le roi en le considérant avec douleur.

Triboulet aboyait toujours.

— Mais, brigand, tu vas ameuter tous les coureurs de brelans sur mon passage, si tu continues ces folies.

Et il s'arrêta court, le menton dans la main, ce qui était une de ses habitudes, en regardant alternativement le Louvre d'un côté et Triboulet de l'autre.

— Diable! se dit celui-ci en se relevant, s'il allait lui prendre fantaisie de me renvoyer au palais sous la garde de son soudard...?

— Viens ici! ordonna le roi.

Triboulet jappa bien encore quelque peu pour que la transition ne fût pas trop brusque, mais se soumit à l'injonction.

— Es-tu fou, oui ou non?

— Comment affirmer sans me compromettre?... se demanda le fou en cherchant une chappatoire.

— Oui ou non?

Ma foi, pour le coup, le cas devenait trop ressant pour que l'on pût encore le méditer, et 'riboulet répondit à tout hasard en agitant sa narotte au-dessus de sa tête.

A une pareille question, on ne pouvait guère, u reste, mieux répondre « oui » sans parler.

— Le malheureux! murmura François Ier en reprenant sa marche.

—Oui, bien malheureux! pensa notre homme en étouffant un soupir. Je lui avais sacrifié ma vie tout entière, ma raison appartenait à lui seul : j'étais fou pour tous, excepté pour lui!

Le roi n'essaya plus de renouer l'entretien, et, à part quelques légers jappements de son compagnon, qui s'arrangeait de manière que l'escorte ne les entendît pas, notre héros pu arriver sans encombre au couvent.

La supérieure, qui avait été préparée à cette visite, reçut le roi au parloir et le conduisit jusqu'à la porte de la cellule occupée par madam de Chartres.

Triboulet, qui avait suivi son maître jusque là, voulut entrer avec lui; mais François Ier re ferma la porte à temps, et le fou eut beau rugi et aboyer, rien n'y fit : il demeurait séparé d roi et de celle qu'il croyait sa fille, par une bai rière infranchissable.

François Ier trouva Anne, toute vêtue de no

et le front dans sa main, abîmée dans un fau-
euil.

— Mon enfant, lui dit-il, vous m'avez appelé
à votre secours et me voici.

— Ah! sire, répondit-elle avec un gros soupir, la douleur de la veuve a tué les grâces de l'enfant, et il ne reste plus de moi qu'une pauvre femme désillusionnée qui demande grâce...

— Diable! pensa le roi en se rappelant la mystification dont il avait été l'objet à cause d'elle, le jour de son mariage avec M. de Charres, faisons-nous prier.

— Je comprends que vous ne me répondiez pas, sire, reprit Anne en tombant à genoux, parce que je sens combien je suis indigne de votre pardon.

François Ier s'assit à distance, et, se croisant les bras sur la poitrine et les jambes l'une sur l'autre :

— Ah! oui, dit-il, en effet vous me faites songer que je pouvais vous éviter la rigueur dont on vous accable et que vous ne l'avez point voulu.

— Oui, sire. Vous m'aviez promis que, si je me rendais à votre rendez-vous, vous obtiendriez le lendemain, de la reine mère, que je pusse aller rejoindre M. de Chartres à l'armée.

— Et vous êtes allée, malgré mes recommandations, confier votre secret à madame de Châteaubriant, ainsi que la toilette à laquelle je devais vous reconnaître ; si bien que, pendant que vous preniez le chemin de la Navarre, je prenais, moi, madame de Châteaubriant pour vous... Enfin ! n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, sire, insista Anne en saisissant la main du roi. J'aimais M. de Chartres de toute mon âme et ne voyais encore en vous qu'un protecteur. Et c'était précisément le jour où, après de longues luttes, vous me permettiez enfin d'être à lui, que vous me veniez dire de sacrifier son amour... à un caprice de Votre Majesté.

— Un caprice ! s'écria François Ier en serrant les mains de la jeune femme.

A ce moment les vociférations de Triboule

cessèrent et l'on entendit, dans le couloir, le bruit de ses pas s'éloigner rapidement.

—Un caprice!... Et si vous vous étiez abusée sur les sentiments qui me torturaient le cœur, si c'était de l'amour que j'avais pour vous... et de la jalousie?

— Sire..., murmura Anne, essayant en vain de dégager ses mains, devais-je croire que Votre Majesté eût pu aimer une pauvre fille... sans nom et sans fortune?...

— Ne suis-je pas roi?... et ne puis-je donc pas élever à moi, par ma seule volonté, tout ce que je crois digne d'atteindre à mon niveau? Duchesse d'Étampes, ajouta-t-il après un silence, en se levant, je vous aime et vous le jure sur ma foi de gentilhomme; vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes noble : voulez-vous que je vous abandonne à votre solitude, ou préférez-vous rentrer, appuyée à mon bras, dans le palais des rois de France?

— Sire, sire! non, c'est impossible, répondit madame de Chartres, qui ne s'était guère atten-

due à être faite sitôt duchesse, cet amour que vous m'offrez est un sacrilége, il ne peut en résulter pour moi que du déshonneur! et Dieu ne peut le permettre!...

— Sacrilége et déshonneur! répéta François Ier. Chère Anne, je vous croyais au-dessus des préjugés qui ont enfanté ces deux grands mots. Je suis marié, n'est-ce pas? me direz-vous. Eh! qu'est-ce donc le mariage, sinon une convention sociale qui nous mène tout droit à la satiété du bonheur? Méprisait-on madame de Châteaubriant quand, l'aimant d'un amour insensé, elle appuyée à mon bras, je traversais la cour et faisais courber tous les fronts sur son passage, quand je lui donnais voix à mes conseils, sa place sur les degrés de mon trône, et que je lui permettais de lever la main sur le plateau de la balance où pesaient les destins de la France? Méprisait-on madame de Châteaubriant, quand toute ma noblesse allait chaque jour, chez elle, à distance, s'agenouiller, rougir et balbutier? Méprisait-on madame de Château-

briant, enfin, quand la reine de France allait à elle, la main tendue, et la recevait au Louvre, dans ses appartements?

— Sire, elle était grande alors, et honorée, et maintenant vous la méprisez vous-même.

— Oui, parce qu'elle m'a trahi, parce qu'elle a trahi la France, parce qu'elle a voulu lutter contre moi, parce qu'elle a voulu m'humilier!... parce qu'elle avait plus d'ambition que d'amour, plus de tête que de cœur, plus de volontés que de faiblesses...

— Qui vous répondra, sire, répliqua Anne, enchantée, folle, enivrée, qui vous répondra que je n'ai pas tous ces défauts et ces vices?...

— La loyauté de votre regard, chère enfant, répondit le roi en attirant la jeune femme dans ses bras, de ce regard qui ose se fixer malgré sa timidité et son innocence, l'émotion qui vous agite en ce moment, le tremblement de votre voix, les palpitations de votre sein... l'amour, en un mot, que vous ressentez pour moi, le seul

qui vous ait aimée, et que vous n'osez vous avouer à vous-même.

— Oh ! sire, vous blasphémez... J'ai été aimée...

— Comme on aime une enfant, oui, comme on aime une bonne nature, une belle chose, une noble fille; mais nul ne vous a aimée comme le roi de France est fier d'aimer la duchesse d'Étampes!

— Duchesse!... répéta-t-elle en essayant de se défendre.

— Vous n'avez donc pas d'orgueil? lui demanda François, en dépliant à ses yeux les lettres patentes qui lui conféraient le titre de duchesse et lui donnaient l'investiture de la terre d'Étampes.

— Sire! répondit Anne en laissant tomber le parchemin, je puis vous aimer... je puis être orgueilleuse... mais, laissez-moi, laissez-moi, je vous en supplie!... Je vous dis que cet amour serait un sacrilége, un déshonneur, et que Dieu ne le permettrait pas!

— Encore! dit le roi en baisant Anne au front.

Et, l'entourant de ses deux bras, il l'étreignit sur sa poitrine, et mit un genou en terre pour pouvoir essuyer ses larmes et recueillir son premier regard ou son premier sourire.

— Vous appartenez à la reine...

— On vous a abusée, chère Anne; mariage royal lie le roi et la reine au pays, mais non l'un à l'autre. Nous cédons d'abord à la raison d'État, nous autres souverains, et nous nous laissons, après, entraîner par les aspirations du cœur...

— Laissez-moi...

— Je vous aime!

— Non... non... c'est impossible... Je ne puis vous croire, je ne puis vous écouter...

— Je vous aime! vous dis-je, répéta François I[er] en soutenant toujours dans ses bras la jeune femme presque inanimée, écoutez-moi, croyez-moi, je vous aime éperdument, ô ma noble et belle amie!

— Oh ! interrompit Anne dans un dernier effort de résistance, ne comprenez-vous pas que la plaie qu'a faite la mort à mon cœur est trop saignante encore pour que je puisse vous croire !...

— Quand tout est vie et ivresse autour de vous, quand tout vous sourit, quand vous vous envolez dans un tourbillon de fleurs sur les nuages du rêve, pourquoi cet appel aux tristes idées de mort !

— Sire... laissez-moi... pardon !

A ce moment un grand bruit se fit entendre à la fenêtre qui vola en éclats, les rideaux s'écartèrent, et un homme sauta dans la cellule à quelques pas des amoureux en poussant des cris qui n'avaient rien d'humain et en agitant des grelots.

C'était Triboulet.

Triboulet qui, fatigué de frapper vainement à la porte de la pièce dans laquelle il croyait sa fille enfermée avec le roi, avait gagné la cour, s'était hissé jusqu'à la fenêtre, en se brisant

les ongles, en se meurtrissant les jambes, et qui s'était précipité, au risque de se tuer, pour sauver sa belle Blanche.

Le lecteur comprend quelle fut sa stupéfaction lorsque, au lieu de sa fille, il reconnut madame de Chartres inanimée entre les bras du roi.

— Misérable fou!... dit d'abord celui-ci en menaçant le malheureux du regard et du geste.

Mais, prévoyant que cette scène amènerait un scandale inutile s'il ne la dominait par une contenance digne et calme, il alla déposer la jeune femme dans un fauteuil et appela à son aide pour qu'on vînt la secourir.

Aussi bien, attirés par le bruit de l'effraction, la supérieure arrivait à la porte avec deux religieuses de garde, et le capitaine Parpaillasse, avec les Suisses de son escorte, apparaissaient à la fenêtre.

François Ier s'occupa d'abord de ramener la coiffe de dentelles de la veuve sur sa figure; puis il releva les lettres que Triboulet couvait

du regard et lisait sans avoir l'air de s'en occuper, les déchira et jeta les morceaux loin de lui; ensuite il congédia Parpaillasse avec ses gardes et referma les rideaux de la fenêtre; enfin il alla ouvrir la porte qui retentissait des coups discrets de la supérieure et la fit entrer avec ses compagnes.

— Secourez madame de Chartres, madame, lui dit-il; elle s'est évanouie en voyant apparaître ce fou qui a trouvé commode d'entrer par la fenêtre pour me rejoindre.

Et, après avoir ajouté quelques mots que seule la gouvernante put entendre, il fit signe à Triboulet de le suivre sans daigner s'occuper autrement de lui, et il sortit de la cellule aussi paisiblement qu'il y était entré.

On ne pouvait se tirer d'un aussi mauvais pas avec plus de calme et de dignité.

Lorsque François Ier arriva au Louvre, il était minuit.

En longeant, suivi de Triboulet, un corridor qui menait à ses appartements, il lui sembla

tout à coup percevoir, quoique bien indistinctement, un bruit assourdi de voix et le frôlement d'une robe de soie.

Il s'arrêta.

Le bruit cessa à l'instant.

— J'aurai mal entendu, se dit-il.

Et il continua son chemin.

Mais, au moment où il allait s'engager dans un corridor latéral qui n'avait d'autre issue que son appartement, le frôlement de la robe de soie se fit entendre de nouveau, et François Ier crut distinguer un soupir de femme étouffé dans un mouchoir.

Il poursuivit son chemin, persuadé qu'il aurait l'explication de ce bruit et de ce soupir dès qu'il arriverait dans la partie du corridor qui se trouvait dans le rayon lumineux de la lampe de nuit appendue au cintre.

Triboulet trottinait alors à vingt pas derrière lui, éveillant tout sur son passage.

— Sire..., entendit murmurer le roi par une voix qui s'adressait indubitablement à un autre qu'à lui ; à tout prix, sauvez-moi !

— Viens! viens!... répondit une autre voix.

Et François Ier put voir comme deux ombres se précipiter par la portière qui conduisait à sa chambre à coucher.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il en hâtant le pas. Que puis-je donc faire chez moi quand je suis ailleurs?

En arrivant chez lui, il remarqua, au frémissement des tentures, que l'on venait d'ouvrir la fenêtre à balcon qui donnait sur la cour, et, comme on semblait le fuir, la première chose qui lui vint à la pensée fut que, par cette fenêtre ouverte, on avait naturellement dû sortir.

— Que signifie cela? répéta-t-il en allant bravement se pencher au balcon, exhaussé seulement de quelques pieds.

Pendant ces quelques minutes d'indécision, Triboulet arriva et alla curieusement explorer la cour du regard, à côté de son maître.

— Va-t'en! lui ordonna celui-ci, qui lui gardait sérieusement rancune des trois scènes incompréhensibles qu'il avait eues avec lui dans la journée.

— Va-t'en? se dit le fou en regardant le roi de travers; nous avons tout à l'heure entendu le frôlement d'une robe, on s'est sauvé, cette fenêtre est ouverte, et on veut me faire partir?...

Il n'en demanda pas davantage à son intelligence : François Ier n'avait point encore eu le temps de lui faire une seconde injonction qu'il était déjà dans la cour.

Cette cour avait deux issues : l'une sur le jardin, l'autre dans le palais.

Celle-ci était fermée, l'autre était ouverte.

Triboulet s'élança dans le jardin avec la douloureuse conviction d'y rencontrer sa fille.

François Ier, le roi gentilhomme qui n'avait jamais tremblé et ne devait jamais reculer, pensa qu'il y aurait crime, s'il se pouvait qu'il fût menacé de quelque danger, à laisser un pauvre fou courir aveuglément au-devant d'eux, et, sur cette réflexion que ce danger devait être charmant, à en croire la douce voix qu'il avait entendue, il suivit bravement le fou en jurant, foi de gentilhomme, que, s'il était divisé en

deux personnes, il saurait assurément ce que faisait sa seconde partie en son absence.

Comme il mettait le pied dans la cour, la porte de son cabinet de toilette s'ouvrit, on en vit sortir un homme et une femme, celle-ci belle à ravir et se soutenant à peine, l'autre grand de taille, pompeusement paré, la figure souriante et le front haut.

Le cavalier soutenant la dame, tous les deux traversèrent rapidement la chambre à coucher du roi et s'éclipsèrent comme deux ombres, sur la pointe du pied, par le corridor dans lequel, un moment plus tôt, ils avaient vu leur retraite impossible.

X

Comment se fit la duchesse d'Étampes.

Il va sans dire que le roi eut beau chercher
t qu'il ne trouva rien : il en fut à son serment
ur sa foi de gentilhomme.

Après avoir arpenté le jardin dans tous ses
étours, en suivant Triboulet qui ne lui répon-
ait jamais qu'en aboyant, il revint dans la cour
ır laquelle donnaient ses fenêtres, et, comme
n'avait point la clef de la porte qui mettait

cette cour en communication avec le palais, il escalada son balcon fort désappointé et alla se mettre au lit.

Triboulet prit congé de Sa Majesté en jappant piteusement; puis, au lieu de regagner sa chambre, il se coucha en travers de la porte de son maître, l'oreille au guet et bien disposé à ne point fermer les yeux de toute la nuit.

Le lendemain matin, le roi s'éveilla de fort bonne heure et fit appeler le capitaine Parpaillasse avec qui il eut un très-long entretien.

A la suite de cet entretien, le soudard alla changer son pourpoint de buffle pour un beau justaucorps en velours amarante, il ceignit un magnifique ceinturon bien blanc, attacha son épée à un baudrier de la même couleur, se drapa dans un vaste manteau blanc dont il rejeta cavalièrement l'une des pointes sur son épaule, et s'en alla, le poing sur la hanche, la moustache frisée, le feutre sur l'oreille, en se dandinant gracieusement pour faire onduler au vent des plumes qu'il avait le droit de porter li

eul, en sa qualité de capitaine des gardes de
a Majesté très-chrétienne.

Il sortit de Paris par la porte du Roule, et
rriva bientôt à une espèce de colombier, à la
orte duquel il frappa quatre coups réguliers
lu pommeau de son épée.

La porte lui fut ouverte, et, s'étant annoncé,
n l'introduisit dans un petit salon d'assez con-
ortable apparence où se trouvait, entre les bras
l'un gigantesque fauteuil, un petit homme
naigre, chétif, pâle, chauve et ridé qui ressem-
lait plutôt à une momie qu'à un vieillard, et
ui n'était, cependant, ni une momie, ni un
ieillard.

C'était le baron Joseph de Brosses, venu au
nonde quarante ans auparavant, borgne, boi-
eux et scrofuleux jusqu'au bout des ongles.

— Monsieur le baron, lui dit le soudard en
e rengorgeant dans son pourpoint, je suis le
apitaine Parpaillasse.

— Je viens de l'apprendre, monsieur le ca-
itaine, répondit le baron d'une voix de cré-

celle, et vous me voyez très-honoré de recevoir chez moi un aussi illustre personnage que votre seigneurie.

Parpaillasse retroussa sa moustache et salua d'un air protecteur.

La voix de crécelle baragouina encore un compliment et la présentation fut faite.

— Je viens de la part de Sa Majesté, reprit le capitaine en tirant un parchemin de sa ceinture.

— Ah! ah!

— Oui, pour la chose que vous savez.

— Bien!

— Et qui doit se faire vite et tôt.

— Très-bien!

— C'est-à-dire aujourd'hui même.

— Aujourd'hui?

— Vous n'avez que juste le temps de me suivre.

— Mais je ne suis pas encore...

— Quoi?

— Duc.

— Voilà, dit-il en tendant le parchemin qu'il venait de déplier.

Le baron mit ses lunettes et regarda la lettre patente de Sa Majesté qui lui conférait le titre de duc d'Étampes.

— Ah! ah! répéta-t-il, écarquillant son œil valide.

— Maintenant, reprit Parpaillasse, j'ai l'honneur de me mettre à la disposition de monsieur le duc.

— Ce qui revient à dire?

— Qu'avec la permission de monsieur le duc, je vais l'emmener où il sait pour faire ce qui est convenu.

— Ah! oui, je comprends, s'écria le duc en se levant.

Puis il sonna un domestique à qui il donna ordre que l'on attelât sa voiture, se fit habiller par un autre et annonça au capitaine qu'il était prêt.

— Cependant..., ajouta-t-il, ayant l'air de vouloir se reprendre au moment de sortir.

— Cependant?... répéta Parpaillasse en fronçant le sourcil.

— Est-ce bien tout ce que vous avez à me dire, capitaine?

— Voyons donc..., fit notre homme qui faisait la sourde oreille.

— A me remettre, si vous voulez...

— Oui, je comprends.

— De la part du roi?

— Ce n'est point encore assez! dit Parpaillasse.

— C'est que... nos conventions ne sont pas remplies.

— Ah bah!

— Sa Majesté m'avait promis...

— Quoi donc, monsieur le duc?

— Certain cordon...

— L'ordre de Saint-Michel, acheva le capitaine en tirant le cordon de sa poitrine; mais vous serez le premier à vous rappeler, j'espère, que je ne vous l'ai donné qu'à la dernière extrémité?

— Ah! fit le duc... Et pourquoi devrai-je me rappeler cela?

— Parce que, entre nous, monsieur le duc, quoique le roi vous ait promis cette distinction, comme il ne la donne ordinairement qu'aux souverains et aux grands de son royaume...

— Il répugnait à Sa Majesté de tenir parole, n'est-il pas vrai?

— Répugner n'est pas le mot; cependant...

— Eh bien, mon cher capitaine, gardez-le et allez le remettre au roi avec ce brevet qui me fait duc d'Étampes, et je reste baron comme devant.

— Pas du tout, monsieur le duc! s'écria Parpaillasse étrangement embarrassé; ce que je vous en dis est absolument entre nous, et vous me désobligeriez énormément à vous en souvenir : prenez, je vous prie, le brevet et le cordon, et partons au plus vite.

— Soit, dit le duc avec un semblant de résignation, il n'est rien que je ne fasse pour obli-

ger un aussi illustre brave que votre seigneurie.

Le fait est que le duc aurait refusé net devant cette répugnance, si nettement exprimée, du roi à tenir ses engagements ; mais l'air courroucé qui avait accompagné les paroles bénévoles du soudard, et qui ne présageait rien de bon, le décida bien vite à changer de résolution et à tout accepter pour ne pas risquer de ne rien avoir du tout et de se mettre une mauvaise affaire sur les bras.

Il serra donc avec soin, et son brevet de duc et son cordon de l'ordre de Saint-Michel, et nos deux hommes descendirent le perron, l'un soutenant l'autre, pour prendre place dans une voiture au cocher de laquelle ordre fut donné de toucher au couvent des Sœurs de la Vierge, où ils arrivèrent une demi-heure après, c'est-à-dire vers midi.

La supérieure, qui épiait évidemment leur arrivée, les reçut avec de grandes démonstrations de joie et les introduisit : le duc dans un

petit boudoir où elle lui dit qu'il lui suffirait d'attendre, le capitaine dans une autre pièce où l'attendait le roi.

— Eh bien ? demanda vivement celui-ci.

— Sire, répondit le capitaine, la chose est faite; mais tout a dû y passer, le cordon de Saint-Michel comme le brevet de duc.

Le roi fit la grimace.

— Aussi bien, sire, reprit le capitaine, mieux valait encore faire madame de Chartres duchesse à ce prix que de l'élever directement à cette qualité comme Votre Majesté l'eût fait hier. A duchesse par le fait d'un duc la France ne verra pas malice, tandis qu'une duchesse de votre main royale eût tout d'abord donné carrière à son humeur railleuse.

— Oui, mais ce duc aura des droits sur elle, et, s'il ne la voit point aujourd'hui, il apprendra quelque jour l'admiration générale dont son incroyable beauté la fera l'objet; et, alors, puisqu'il est riche et noble et couvert de dignités, comme je n'aurai plus ni richesses, ni qua-

lités à lui donner, il pourra réclamer son bien et le reprendre où il le rencontrera...

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté, sire, que l'on pouvait prévenir cette catastrophe.

— Oui... en effet... mais il faudrait pour cela un homme qui me fût bien dévoué, plutôt un ami qu'un valet, un homme d'intelligence et de courage...

— Si je n'avais pensé que je pusse être cet homme, sire...

— Vous, capitaine! s'écria François Ier.

— Moi-même, sire, et Votre Majesté n'aura point à s'occuper de détails indignes du plus grand roi de l'Europe, pas de conscience à gagner, pas de confidences à risquer : le plan est tout conçu dans ma tête et je suis homme à l'exécuter.

— Ah! je vous devrais la félicité de ma vie, s'il en pouvait être ainsi!

— Eh bien, sire, j'accepte cet honneur et ne demande d'autre récompense que de pouvoir

être quelque chose dans la vie de Votre Majesté.

Le roi fut tellement ravi de cette réponse que, dans son expansion, il s'oublia jusqu'à serrer la main du soudard.

— Cependant..., reprit celui-ci en marquant de son mieux l'indécision de sa phrase.

— Demandez, demandez, dit le roi.

— Il me faudrait...

— Naturellement.

— Pour accomplir noblement pareille tâche...

— Dites, pardieu !

— Vous comprenez, sire, qu'on ne peut guère voyager...

— Parfaitement.

— Il faut tout prévoir.

— C'est trop juste, mon cher capitaine.

— Car enfin M. d'Étampes est duc, il n'y a plus à revenir là-dessus, il est de plus chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et il faut, en ces diverses qualités, lui rendre tous les honneurs qui lui sont dus...

— Comment donc !

— Puis, comme il n'a guère qu'une jambe bien valide, il ne faut pas songer à le faire marcher.

— Ce serait folie.

— Ensuite, il est d'une gourmandise !...

— C'est-à-dire que vous ne pouvez pas, équitablement, lui faire regretter sa cuisine de Lucullus.

— C'est cela, sire, vous m'avez compris.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'imagine..., hasarda-t-il encore.

— C'est trop juste, aida le roi en tirant une bourse de sa poche, et voilà mille écus dont j'avais eu la précaution de me munir.

— Merci, sire, répondit Parpaillasse, c'est tout ce qu'il faut pour commencer, et Votre Majesté peut compter sur mon dévouement.

Sur ce, le capitaine serra précieusement la bourse, salua le roi et sortit en lui disant qu'il attendait son compagnon de voyage.

Le roi le suivit tout radieux et alla, dans une

pièce voisine, rejoindre la supérieure de la communauté, à qui il demanda ce qui s'était passé.

— Sire, répondit la sainte dame, madame de Chartres a parfaitement compris que sa position de jeune veuve à la cour, avec sa beauté et son esprit, serait trop compromettante pour son honneur et sa dignité, et, comme Votre Majesté ne pourrait pas, d'ailleurs, lui laisser supporter une pareille position, elle préfère devenir duchesse d'Étampes que de prendre le voile...

Une demi-heure après, dans la chambre où se trouvait M. de Brosses apparut un moine, revêtu des habits sacerdotaux, à la gauche duquel marchait pesamment le capitaine Parpaillasse, le chapeau sous le bras, les mains jointes et la tête baissée.

Au moment où le roi, qui suivait ces deux personnages à distance, apparut, Parpaillasse alla écarter les draperies d'une portière, et l'on vit, dans l'encadrement de ces draperies relevées, une espèce d'autel dressé sur une estrade, à côté duquel se tenaient la supérieure du cou-

vent des Sœurs de la Vierge et une autre femme voilée agenouillée auprès d'elle.

Le prêtre monta sur l'estrade, et Parpaillasse, dans un religieux silence, alla prendre la main du duc d'Étampes pour le conduire à l'autel où l'on avait préparé un coussin pour qu'il pût s'agenouiller à côté de la future duchesse.

La cérémonie ne fut pas longue.

Après avoir demandé à chacun des deux personnages s'il consentait à prendre l'autre pour époux et pour femme, le moine les déclara conjoints, reçut leur signature ainsi que celles du roi et du capitaine Parpaillasse, et la veuve de M. de Chartres se releva duchesse d'Étampes.

En sa qualité de premier témoin, le roi prit le bras de la mariée, laissa le duc et le capitaine en prière et disparut avec la religieuse et le moine, auxquels il était redevable d'un prieuré et d'une abbaye, pour aller prendre une légère collation que l'on avait préparée à son intention.

Lorsqu'il fut au bout de ses patenôtres, Parpaillasse rappela à M. le duc qu'il n'était pas

séant de faire attendre les chevaux du roi et qu'il était à ses ordres.

— Les chevaux du roi? dit M. de Brosses.

— Sans doute, répliqua le soudard; Sa Majesté a voulu vous faire son cadeau de noce, et, par ses ordres, j'ai renvoyé les chevaux de votre seigneurie et fait atteler deux magnifiques alezans en leur lieu et place.

Le duc fut enchanté de cette nouvelle attention du roi, si enchanté qu'il ne remarqua même pas que son cocher avait été remplacé comme les chevaux et qu'une malle de voyage, appartenant au capitaine Parpaillasse, surmontait la berline.

Après s'être bien extasié sur la magnificence de la robe des deux chevaux et la pureté de leur sang, il prit place dans la voiture et donna lui-même le signal du départ.

Lorsque les chevaux furent lancés, le duc demanda à son compagnon s'il avait eu l'honneur de voir sa femme.

— Parbleu! répondit Parpaillasse.

— Et... qu'en dites-vous, mon brave?

— Oh! il n'y a rien à dire sur son compte, et Dieu me garde d'en avoir la seule pensée.

— Ce n'est pas cela... Je voudrais savoir si elle est belle.

— Très-belle, monseigneur.

— Jeune?

— Fort jeune.

— Ah! ah!... Et est-elle de bonne maison?

— Oui, c'est une demoiselle de Chantrailles de Pisseleu.

— Je ne connais pas cette famille.

— Oh! peu importe.

— Cependant, vous comprenez, comme je pourrais un jour me retrouver avec madame la duchesse, il ne serait pas hors de propos...

— Il sera toujours temps d'apprendre à la connaître lorsque ce jour viendra, monsieur le duc.

— Oui, mais enfin...

— C'est la volonté du roi... que voulez-vous que j'y fasse?

— Ah! si c'est la volonté du roi..., fit le duc, se penchant à la portière. Tiens! s'écria-t-il en s'interrompant, où mon diable de cocher nous conduit-il? Il ne prend pas le chemin de la porte du Roule, il me semble...

— En effet, affirma Parpaillasse en se penchant à l'autre portière; mais, bah! tous les chemins conduisent au Roule... Et puis, ces chevaux ont le sang trop bouillant, il faut les fatiguer.

Et, quittant la portière, il se renfonça dans son coin en se croisant les bras et en baissant la tête pour dissimuler un sourire narquois qui errait sur ses lèvres.

Quand la fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne apportait en dot à François Ier les comtés de Coucy, de Montfort, d'Étampes et d'Ast, elle ne se doutait guère que l'on érigerait l'un d'eux en duché et que la maîtresse de son époux en porterait le nom.

—

XI

Au jeu de la reine.

La reine Claude était une petite personne douce et bonne, malheureuse et résignée, aimant beaucoup François Ier à qui elle avait été mariée à l'âge de quinze ans, et qui se tenait cependant volontiers en dehors de toutes les intrigues de cour quoiqu'elle ne vît pas avec une absolue indifférence se dérouler autour d'elle les pages galantes de la vie de son époux.

Derrière les rideaux de son lit, dans l'intimité du boudoir, sur les coussins de son prie-Dieu, elle pleurait bien souvent, la pauvre délaissée ; mais elle savait conserver une telle dignité dans sa vie publique, que les plus médisants se sont contentés de voir en elle une statue de marbre traversant la cour de France.

A l'époque où nous la mettons en scène, elle souffrait d'une maladie, incurable alors, qui devait, trois ans plus tard, à l'âge de vingt-cinq ans, la conduire au tombeau ; et, bien qu'elle sût que cette maladie lui venait du roi, elle ne s'en plaignait pas ouvertement, parce que « le pauvre sire! disait-elle, était assez puni lui-même. »

On sait que, un soir, en rentrant chez lui, certain conseiller avait trouvé François Ier en relations criminelles avec son épouse ; que le conseiller, ne pouvant se venger ouvertement de son rival, s'était contenté, pour le moment, de prendre un flambeau et de reconduire le roi jusqu'à la porte de son hôtel, en feignant de se

trouver très-honoré de la faveur dont jouissait madame; mais le rancunier conseiller avait suivi le roi et était allé courir les faciles amours de la cité, d'où il avait rapporté cette terrible maladie qui devait passer de lui à madame la conseillère, de madame la conseillère au roi, du roi à la reine et tuer ses quatre victimes dans un temps plus ou moins rapproché.

Si Anne de Bretagne avait vécu, elle aurait réussi à marier sa fille Claude à Charles d'Autriche, qui devait devenir Charles-Quint et qui l'eût faite impératrice, plutôt que de la donner à un prince plein de vices, disait-elle, qui lui ferait subir toutes sortes de mauvais traitements; mais la mort vint la frapper, et, comme si l'on n'eût attendu que cette circonstance pour sacrifier sa fille, on la maria à monsieur d'Angoulême, quelques jours après, dans la chapelle de Saint-Germain-en-Laye.

A partir de ce jour, que les fiancés et toute la cour avaient célébré dans le deuil le plus austère, la vie de la pauvre fille d'Anne de Bre-

tagne ne devait plus s'éclairer d'aucun sourire.

Cependant, une fois bien établie à la cour, elle s'était créé quelques douces relations, des amitiés sincères et des dévouements même que l'on n'eût jamais cru que sa nature apathique eût pu conquérir.

Un jour de chaque semaine, le vendredi ou le samedi, plus souvent le samedi, elle recevait chez elle ses amis, parmi lesquels était Clément Marot dont elle prenait plaisir à exciter la poétique railleuse et à écouter les vers. Quand le poëte avait lu quelque bon sonnet, improvisé quelque galante épigramme, la conversation se généralisait, les dames faisaient des contes, les cavaliers applaudissaient, puis on se livrait à quelques jeux innocents, on dansait parfois sans musique, on arrivait ainsi à minuit, et tout le monde se retirait.

On appelait cette soirée le jeu de la reine.

Il arrivait quelquefois que la belle-mère de la reine Claude, Louise de Savoie, s'y faisait annoncer et y arrivait avec l'une ou l'autre de ses dames

d'honneur, sans cérémonie, comme une mère devrait toujours se faire recevoir par sa fille ; mais ces jours étaient l'exception, ils amenaient avec eux la contrainte, la maussaderie, le malaise, et tout le monde de la société de la jeune et gracieuse reine les redoutait sans oser l'avouer.

Le soir de ce jour où François Ier avait fait madame de Chartres duchesse d'Étampes, était le soir d'un vendredi, et il y avait réception au Louvre dans les appartements de la reine.

Dès huit heures, le salon se garnit de nobles dames richement parées, splendidement vêtues, parmi lesquelles étaient, entre autres, la belle Marguerite, duchesse d'Alençon, qui devait devenir reine de Navarre, mesdames de Châtillon, de Sivry, de La Rocheport et de La Vauguyon, madame Gouffier de Bonnivet, la duchesse d'Uzès, les dames d'honneur de la reine et bien d'autres encore.

La reine n'attendit pas que tout son monde fût arrivé ; elle vint bientôt se mêler à ses nobles

amies pour chacune desquelles elle eut une bonne parole, un doux sourire, ou un serrement de main affectueux.

Une conversation suivie avait à peine eu le temps de s'engager lorsque l'on annonça Clément Marot, qui entra tout aussitôt et alla respectueusement mettre un genou en terre devant la reine et baiser le bas de sa robe.

— Voilà notre poëte, dit la jeune femme avec un léger accent de joie, et j'imagine qu'il n'arrive sitôt aujourd'hui que pour nous faire passer une délicieuse soirée... Mais qu'avez-vous donc, monsieur? ajouta-t-elle en s'interrompant.

— Rien, Majesté, rien..., répondit-il d'une voix légèrement altérée.

— Le roi! annonça l'huissier.

— Le roi..., répéta la reine avec un étonnement véritable, en se tournant vers la portière à laquelle allait apparaître son époux.

Elle était si peu habituée à la gracieuseté d'une visite de son souverain, qu'elle avait

peine à revenir de son trouble; elle avait comme un pressentiment vague qu'il allait lui arriver quelque malheur.

François Ier entra, accompagné de l'amiral Bonnivet qui venait d'arriver de l'armée, du surintendant des finances Semblançay, de M. de Montmorency, du marquis d'Eu, et de messire Triboulet.

Le roi était magnifiquement vêtu et avait un joyeux sourire aux lèvres; il semblait cependant quelque peu embarrassé, comme un homme qui a de graves torts à se reprocher, et avait peine à fixer son regard sur la reine vers laquelle il marchait la main tendue et le chapeau à la main, fidèle à ses lois de galanterie qui l'ont si poétiquement posé dans l'histoire du seizième siècle.

Il avait la conscience de sa position vis-à-vis de sa femme et la pudeur de la honte.

— Chère reine! dit-il à la jeune femme en lui baisant la main, ne viens-je pas troubler votre tranquille réunion, et me pardonnerez-vous, à

moi profane, d'y avoir pénétré sans plus de façons?

— De tout mon cœur, cher sire, répondit-elle du bout des lèvres, et je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien nous faire.

— Toujours bonne et gracieuse! ajouta François Ier avec une pénible émotion.

— Digne et résignée, sire, rectifia-t-elle, si bas que lui seul put entendre ces dernières paroles.

Puis, se retournant vers Bonnivet qui attendait respectueusement l'occasion de la saluer, pendant que M. de Montmorency, moins empressé, se confondait en admiration devant madame de Givry dont il avait été amoureux.

— Eh bien, monsieur l'amiral, reprit la reine, nous apportez-vous des nouvelles de l'armée, vous qui devez en arriver, si je ne me trompe?

— Madame, répondit-il avec impudence, pour flatter l'amour-propre de son souverain, depuis que nos glorieuses troupes ont arrêté l'armée

impériale à Mézières, l'ennemi s'est replié dans ses campements et retarde, autant qu'il le peut, une nouvelle attaque désastreuse.

— Vraiment!... Mais à propos, avant votre départ pour Mézières, qu'étiez-vous donc devenu, que nous avons été si longtemps sans vous voir?

— Il s'était fait enlever! répondit le roi, voyant l'amiral rougir jusque dans les cheveux.

— Enlever?... répétèrent toutes les dames, venant se mêler à la conversation.

— Enlever! s'écria la reine.

— Eh! mon Dieu, oui, mesdames. Figurez-vous...

— Oh! sire, je vous en supplie! épargnez-moi...

— Et pourquoi donc, amiral, le fait est assez rare pour ne pas rester perdu dans l'oubli... Figurez-vous, mesdames, que j'avais chargé ce pauvre amiral d'arrêter le maréchal Lautrec, avec qui je voulais régler un vieux compte...

— Ah! oui, interrompit Marguerite, partant

d'un fol éclat de rire, et il s'est laissé enlever par le maréchal !

— Avec circonstances atténuantes, madame, dit piteusement Bonnivet.

— Oui, ajouta Montmorency, le maréchal l'a désarmé, a enfourché son cheval, et a piqué des deux vers son château de Meudon, laissant notre pauvre ami se démener comme un furieux en pleine campagne.

— Alors donc, ce brave amiral n'a point été enlevé, remarqua la reine.

— Oh ! mais ce n'est pas tout, dit le roi, l'aventure ne s'est pas arrêtée en si bon chemin...

— Il n'a pas rejoint le maréchal à la course, j'imagine ?

— Si, vraiment !

— A pied ?

— Non, à cheval.

— Puisque son cheval était en route pour Meudon...

— Il en a pris un autre, et, laissant mes

Suisses derrière lui, il est arrivé à Meudon au moment où le maréchal venait de s'y enfermer.

— Mais cela n'explique point encore...

— Nous y voici. D'une poterne ou d'un créneau où il s'était aposté, Lautrec remarqua notre ami qui frappait, tout écumant de rage, à la porte de son castel...

— Oh! la bonne plaisanterie! interrompit la reine; et le maréchal lui a fait ouvrir, a ordonné que l'on refermât la porte derrière lui et l'a gardé prisonnier!

— Justement, madame, affirma le roi. Et lorsque, ayant jugé que Lautrec était assez puni de son équipée, je l'ai rappelé à la cour, c'est lui qui est venu me livrer Bonnivet!

— Ah! s'écrièrent toutes les dames en riant follement.

Et, pour un moment, les propos les plus railleurs, les agaceries les plus spirituelles, les plus innocentes médisances fondirent sur le pauvre amiral, qui ne savait où se cacher pour

s'y soustraire, ni quoi dire pour se justifier.

La conversation ainsi animée, François I[er] prit Semblançay dans une embrasure et lui tint à peu près ce langage :

— Eh bien, monsieur le surintendant, que dites-vous de la condition que met le maréchal Lautrec à son départ pour l'Italie?

Semblançay, à qui le roi ne parlait guère que pour lui demander de l'argent et qui ne savait réellement plus où en prendre, répondit qu'il trouvait cette condition d'une prétention exorbitante et essaya d'en rire.

— Je vous trouve plaisant ce soir, mon cher..., lui fit observer le roi en glaçant le rire du surintendant par la majesté d'un hochement de tête et l'éclat d'un de ces regards qui faisaient tout trembler.

— Sire... les finances de la couronne sont dans un état si déplorable...

— Si j'en croyais certains bruits qui sont parvenus aujourd'hui à mes oreilles pour la première fois, — tout à l'heure, il n'y a qu'un in-

stant, y seriez-vous bien absolument étranger, monsieur, à cet état si déplorable de nos finances, et notre lieutenant criminel n'aurait-il rien à voir dans vos affaires?

— Moi! sire..., murmura Semblançay en pâlissant.

— Vous, monsieur.

— Qui peut faire supposer à Votre Majesté...?

— Les échos de l'envie, peut-être, qui vous supposent un château, un palais, une habitation royale dans les environs de Tours, où l'on prétend que vous avez réuni une fortune en or, en bronzes, en cristaux, en marbres, en luxe de toute espèce et d'une telle magnificence, vous, fils d'un simple bourgeois et parvenu de hasard, que le chiffre de cette fortune est devenu tout d'un coup incalculable.

Semblançay pâlit davantage encore devant cette accusation terrible de concussion qui devait être un prétexte, six ans plus tard, pour l'envoyer à Montfaucon la hart au cou, et il fut si interloqué qu'il ne trouva rien à répondre.

— Sa Majesté la duchesse d'Angoulême! annonça l'huissier de chambre de la jeune reine.

Et, au grand ébahissement de la société, l'on vit bientôt apparaître la reine mère, accompagnée de madame La Mothe Vaudron et d'une jeune femme d'une beauté éblouissante et vêtue d'une toilette splendide, qui marchait la tête baissée et les yeux rouges encore de larmes récemment versées.

La reine mère salua d'abord son fils qui s'était avancé au-devant d'elle, et lui donna sa main à baiser; puis elle baisa sa belle-fille au front, lui fit mille démonstrations d'amitié, s'excusa de ne pas l'avoir fait prévenir de son arrivée, la pria de ne donner aucun caractère cérémonieux à sa visite et finit par lui présenter, sous le nom de madame la duchesse d'Étampes, cette belle jeune femme qui la suivait, avec un embarras si marqué et une gaucherie si naïve que l'on crut à ce moment qu'elle allait se trouver mal.

— La duchesse d'Étampes..., murmura la

reine, jetant un regard furtif à Clément Marot.

— La duchesse d'Étampes?... se répétèrent entre elles toutes ces nobles dames qui papillonnaient autour de l'estrade de leur souveraine.

— Hélas! oui, madame, répondit Marot au regard de la reine, par un autre regard et l'expression du jeu de sa physionomie; voilà ce que j'aurais voulu vous annoncer.

Après un moment de contrainte qu'elle n'eut ni la force, ni le courage, ni le désir de vaincre, la reine prit la main tremblante de la duchesse dans la sienne et lui fit un accueil affectueux.

— La duchesse d'Étampes..., dit-elle alors; madame n'est-elle pas une des demoiselles d'honneur de Votre Majesté, ma mère, qui avait été mariée à M. de Chartres?

— Oui, chère reine! répondit Louise de Savoie; mais elle a eu le malheur de perdre M. de Chartres, qui s'est fait tuer à l'armée de Navarre au service de la France, et le roi vient de la créer duchesse d'Étampes en la mariant à M. de

Brosses, pour reconnaître et récompenser les éclatants services qui lui ont été rendus par M. de Chartres.

—Vous êtes malheureuse, madame, ajouta la pauvre reine en s'adressant à la duchesse, et c'est un titre à notre affection; honorée de la reconnaissance du roi, et présentée à ma cour sous les auspices de madame la reine mère, soyez la bienvenue...

— Je ne m'attendais à rien de moins de la bonté de votre cœur, madame, dit François I[er] à la reine; merci!

La jeune reine descendit de son estrade, et alla se confondre avec ses dames d'honneur, pendant que le roi, prenant le bras de sa mère, engageait une conversation avec elle et la dirigeait vers l'embrasure de la fenêtre où il venait d'avoir quelques mots d'entretien avec M. de Beaune, baron de Semblançay, son surintendant des finances, qui venait de disparaître furtivement la tête en délire.

— Eh bien, madame ma mère, demanda

François Ier, que pensez-vous de la nouvelle élévation de madame de Chartres?

— Cette élévation vous fait aussi grand dans mon cœur, François, que la bataille de Marignan vous a fait grand dans l'histoire. Plus que grand : miséricordieux!... Vous avez compris qu'un attachement banal vous laisserait retourner tôt ou tard à madame de Châteaubriant, que cette femme pourrait reprendre assez d'empire sur vous pour obtenir la grâce de son frère, le maréchal Lautrec, et le faire rentrer en faveur, et vous avez voulu m'éviter cette humiliation en prenant, vis-à-vis de la duchesse d'Étampes, un engagement qui vous préservera de toute faiblesse dans l'avenir.

— C'est bien cela, mais nous n'avons pas encore gagné la partie. Si je relâche le maréchal de Vincennes, je le connais : il fera tant de ses pieds et de ses mains qu'il se rendra indispensable à quelqu'un ou à quelque chose, et parviendra à s'ancrer quelque part autour de nous.

— Vous avez raison, sire; mais c'est précisé-

ment pour cela qu'il est absolument nécessaire de l'envoyer en Italie.

— Et le moyen de le faire partir?... C'est qu'il est parfaitement dans son droit : on ne fait pas la guerre sans armée et on ne lève pas d'armée sans argent...

— Ce moyen, ne vous l'ai-je pas donné?

— Ah ! oui, vous m'avez dit que Semblançay nous volait, et vous croyez qu'en menaçant de le faire condamner comme coupable de concussion, il nous trouvera les cent mille écus qu'il nous faut.

— Eh bien?

— Je viens de lui en toucher deux mots, ici même, dans l'embrasure de cette fenêtre, et, foi de gentilhomme, il n'a pas bronché.

— Avez-vous insisté, François?

— Ce n'était ni l'heure, ni le lieu; patience.

— Courage !

— Cependant, ma mère, entre nous, je doute fort qu'il cède, parce que, enfin, ce serait se déclarer, on ne peut guère plus ouvertement,

coupable du crime dont on l'accuse; et il est homme de tête et de sens.

—Le maréchal nepeut pourtant resterà Paris, vous l'avez dit vous-même.

— Ni à Vincennes, et je le répète.

— Or, il faut de l'argent.

— Oui, et de toute manière encore; mes possessions en Italie sont singulièrement compromises et il me faut un homme de cœur pour aller les garder.

— Lautrec n'est-il pas cet homme?

— Certainement.

— Il faut donc plus que jamais qu'il parte.

— Oui, vous dis-je, mais laissez-moi réfléchir... On ne prouvera pas, du jour au lendemain, à un homme comme Semblançay, dont la probité est généralement reconnue, qu'il est concussionnaire; et, d'ordinaire, qui veut trop prouver ne prouve rien... Laissez-moi réfléchir, ma mère.

— Je vous laisse, François, dit la reine mère en abandonnant le roi et se disposant à re-

joindre la jeune reine et la duchesse d'Étampes, qui ne savaient vraiment encore quelle contenance garder l'une vis-à-vis de l'autre et qui étaient fort embarrassées toutes les deux.

Pendant que François Ier se promenait seul et soucieux d'un côté et que sa mère revenait à elle, la reine Claude trouva l'occasion de faire dire à Clément Marot par Marguerite, si bas que personne n'eût pu l'entendre, qu'elle désirait lui parler, le soir même, à lui seul.

Le jeune homme réfléchit un instant, avisa, en réfléchissant, la porte de la reine, qui était masquée par un écran de tapisserie, se glissa derrière l'écran, poussa la porte, entra; et, guidé par la pâle lueur d'une lampe de nuit appendue à la voûte, il alla se blottir derrière le prie-Dieu de la jeune reine, abaissa sur lui un pan de damas de Gênes à crépine d'or et se disposa à attendre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ROYALES AMOURS.

LA DUCHESSE D'ÉTAMPES.

ROYALES AMOURS.

LA

DUCHESSE D'ÉTAMPES

PAR A. MAURAGE,

PRÉCÉDÉ

D'UNE PRÉFACE PAR XAV. DE MONTÉPIN.

2



Bruxelles et Leipzig,

KIESSLING, SCHNÉE ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue Villa-Hermosa, 1.

1855

I

Pourquoi Clément Marot était stupéfait.

On sait que l'une des choses qui avaient frappé le regard de Triboulet en tombant comme marée en carême dans la cellule de madame de Chartres, avait été la lettre patente de François Ier, par laquelle le roi élevait la jeune femme à la dignité de duchesse d'Étampes, lettre qui était tombée des mains de Sa Majesté et gisait sur le parquet.

Le lendemain de ce jour, en s'éveillant à la porte du roi, en travers de laquelle nous l'avons vu se coucher, notre homme, parfaitement rassuré sur le sort de sa fille et voulant informer Clément Marot, son protecteur, de ce qui s'était passé, n'eut rien de plus pressé à faire que de courir chez le poëte où il ne trouva personne, de le chercher par tout le Louvre où il rencontra tout le monde excepté celui qu'il cherchait, et de sortir enfin du palais, bien décidé à battre la campagne jusqu'au moment où l'esclave aurait découvert le maître, n'importe où : que ce fût chez un de ses amis, chez une maîtresse qu'on lui connaissait, ou, en désespoir de cause, chez une de ses tantes qui avait sa place au soleil derrière un comptoir de la rue d'Enfer.

Mais laissons chercher Triboulet et disons au lecteur ce que Clément Marot était devenu.

La veille, à la suite du grave entretien politique qu'il avait eu avec Sa Majesté, il avait quitté le Louvre furtivement et s'était rendu en toute hâte au quai des Augustins, qui s'étendait

alors depuis le pont Notre-Dame jusqu'à l'hôtel du Petit-Nesle.

Il était là à se promener depuis quelques minutes à peine lorsqu'une espèce de larronneur s'approcha et lui mit la main sur l'épaule avec une certaine familiarité.

— Arrière, misérable! s'écria Clément Marot en se disposant à mettre l'épée à la main.

Il faut dire, à son honneur, que ce n'était pas chose bien rare, à cette époque, que, dans les quartiers déserts de Paris, et particulièrement sur les quais, on eût maille à partir avec cette espèce de coquins qui sont de tous les pays et de tous les siècles, que l'on nommait en ce temps des larronneurs et des tire-laine, et que l'on connaît de nos jours sous le nom de bohémiens.

Celui auquel Clément Marot avait affaire pour le moment était un petit homme à la mine effrontée, portant avec beaucoup de gaucherie sa défroque crasseuse et qui avait, outre des cheveux parfaitement bouclés et soigneusement

entretenus, une paire de mains si fines et si blanches qu'on les eût certainement plutôt attribuées à une femme galante qu'à un larronneur.

— Vive Dieu ! mon ami, point de scandale, répondit l'inconnu en renfonçant lui-même dans sa gaîne l'épée du jeune homme ; ayez, au contraire, l'air de me prendre pour un messager d'amour, si vous ne voulez pas attrouper tous les passants et me faire un très-mauvais parti...

— Comment, monseigneur ! vous dans ce costume ? balbutia Marot.

— Chut ! en voilà assez, ne parlons plus de cela.

— C'est que j'ai vraiment peine à revenir de mon étonnement... Il me semble que, grand seigneur ou larron, vous eussiez été ici aussi en sûreté que moi, à cette heure.

— Si je n'avais eu à faire que la confidence que je vous ai promise, oui ; mais j'ai réfléchi, et il me reste, par ma foi ! bien d'autres devoirs à remplir.

— Quels sont-ils donc, monseigneur?

— Plus de monseigneur, vous dis-je; traitez-moi plutôt de Turc à More, tenez-vous à distance, jurez par tous les diables que je suis un maraud, ayez l'air de vous défier de moi, faites tout ce que vous voudrez, enfin; mais abandonnez ces grands airs respectueux qui compromettraient au dernier point la sûreté de ma personne et l'accomplissement de mes projets.

— Mais...

— En deux mots, il faut absolument que je voie madame de Châteaubriant ce soir et que j'aie un long entretien avec elle au sujet de son frère et du rôle politique qu'il aura à jouer en Italie.

— Vous ne me disiez pas cela ce matin, monseigneur.

— Encore?... C'est que, je l'avoue en toute humilité, je vais toujours dans l'avenir comme une corneille qui abat des noix, sans me souvenir du passé ni songer au présent. Quoi qu'il en soit, j'ai des instructions de l'empereur,

notre allié commun, et il importe que je les suive à la lettre. Donc, il faut que je sois reçu au Petit-Nesle aujourd'hui. La raison, vous la connaissez ; le moyen, c'est un détail.

— Cependant...

— Je sais cela : vous m'avez dit qu'à l'exception du sculpteur Rustici et de ses ouvriers, personne ne pouvait pénétrer au château ; eh bien, je serai l'un de ceux-ci ou celui-là, mais j'entrerai. Est-ce clair?

— Pas trop, monseigneur, pas trop... Si on allait vous reconnaître?

— Ventre Mahon! n'allez point m'effrayer au moins; si on me reconnaissait!... mais si on me reconnaissait ici, dans la position où nous sommes vis-à-vis de votre France, il n'y aurait pas de gibet assez haut à Montfaucon pour m'étrangler... Si on me reconnaissait! Tenez, ne parlons plus de cela.

— Il faut pourtant bien admettre...

— Une pareille perspective? merci bien!... Or, que fait le Florentin là-bas?

— Il achève un Jupiter qu'avait commencé son maître, le fameux Verrochio... Mais il y a un moyen bien plus simple.

— Lequel? dites vite.

— C'est que...

— Pas de demi-mots, dépêchons.

— Dame! je crains...

— Quoi?

— Vous parlez de Montfaucon... Je crains de m'y exposer.

— Comment?

— En commettant une trahison.

— Eh! est-ce qu'on ne trahit pas tous les jours? Mais nous sortons de la question, il me semble? Vous parliez d'un moyen, et voilà qu'il s'agit de trahison...

— Si l'un était l'autre?

— Quoi? le moyen une trahison?

— Oui.

— Dites toujours et nous verrons après.

— J'y entre, moi, au Petit-Nesle.

— Vous?... ah! cher ami, serait-il possible?

— Parfaitement.

— Je le savais bien, se dit l'inconnu; mais allons donc!

Et tout haut :

— Comment, comment? reprit-il.

Clément Marot hésita.

— Pour Dieu! ne nous arrêtons pas en si beau chemin : comment est-il possible que vous puissiez entrer dans cette bastille?

— Mon Dieu, monseigneur, en vérité je n'ose vous dire...

— Eh bien, puisqu'il faut être plus confiant que vous, je vous dirai, moi, que je vais donner à madame de Châteaubriant le moyen de retrouver sa toute-puissance.

— Il serait possible?

— Comment entre-t-on au Petit-Nesle?

— Madame de Châteaubriant pourrait...?

— Nous voici arrivés, éluda le matois, donnez-moi la clef; le temps est une chose trop précieuse pour le perdre en paroles, et je vous expliquerai plus tard ce que je ne puis vous dire maintenant.

Après quelques nouvelles tergiversations, Clément Marot se décida enfin à avouer à son compagnon qu'il connaissait particulièrement le commandant des Suisses du Petit-Nesle, lequel le laissait communiquer avec sa belle prisonnière, moyennant quelques écus.

L'inconnu poussa une exclamation de joie.

— Mais, dit-il tout à coup en se ravisant, voilà mon costume de larronneur qui me devient singulièrement à charge... Comment vais-je pouvoir persuader à ce digne soudard que je suis vous?

— Il est inutile que vous parliez : en lui donnant le mot d'ordre, tout sera dit.

— Et le mot d'ordre?

— C'est dix écus.

— L'honnête homme, vraiment!... Mais non, mais non, cela ne suffit pas. On ne doit pas admettre que vous puissiez vous présenter au Petit-Nesle dans un pareil déguisement, et nous allons changer d'habits.

— Changer d'habits?

— Il le faut bien! soupira le singulier compère en se déboutonnant déjà.

Et, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui :

— Nous sommes seuls, dit-il, le temps est plus précieux que jamais : hâtons-nous.

— Mais..., objecta Clément Marot en comprimant un éclat de rire désordonné.

— Ne sommes-nous pas de la même taille à peu près?... Nous différons de la figure, c'est vrai... vous avez la mine fraîche et riante, tandis que j'ai la peau tannée; vous êtes blond, je suis noir; vous regardez en face et moi je louche...

— Vous n'y pensez pas!

— Mon ami! vous m'impatientez enfin! Voulez-vous, oui ou non, m'aider à l'œuvre, ou préférez-vous que j'aille exhiber ma défroque à votre soudard et réclamer mes ciseaux de sculpteur, que je serai censé avoir oubliés là-bas, sur le socle de notre statue, et qui me sont nécessaires pour aller, au Louvre, retoucher un bas-relief sous les yeux du roi?

Il va sans dire que notre homme continuait à se déshabiller.

— Et alors, ajouta-t-il, le succès de notre entreprise ne dépendra que de moi, vu que vous aurez retiré votre épingle du jeu, et je récolterai seul.

— Vous êtes d'une logique étonnante, monseigneur, dit Clément Marot en mettant bas son pourpoint.

Et en un tour de main, les deux amis eurent changé de vêtements.

— Maintenant, reprit l'inconnu en enfonçant sur ses yeux le chapeau du poëte, pendant que celui-ci se coiffait de la toque de vilain de son compère, maintenant il s'agit purement et simplement de jeter de la poudre aux yeux de votre digne allié et de lui faire voir le soleil à dix heures du soir.

— Oh ! ce sera facile. Enveloppez-vous bien dans mon manteau, courbez-vous, baissez la tête...

— Voilà qui est fait, interrompit l'inconnu en reprenant sa marche ; après?

— Après? Ma foi! la bourse en main, et tous les chemins vous seront ouverts, monseigneur.

— Bien! fit l'inconnu en reprenant sa bourse dans la poche de Clément Marot; mais cependant, comme il faut tout prévoir, vous allez, maître Marot, avoir l'œil sur moi et l'oreille à mon service. Vous objecterez à cela que j'ai une épée et que c'est raisonnablement tout ce qu'il faut pour bien me garder. Eh bien, pas du tout. Une épée, pour moi, c'est un joyau, rien de plus : je ne puis la tirer sans frémir, tous les bretailleurs du monde ne pourraient me décider à m'en servir. Or, à moins d'empêchement majeur, si l'on m'attaquait, je prendrais bravement la fuite, et, pendant que je courrais, en votre qualité de manant vous joueriez du poignard. Est-ce dit?

— Soyez tranquille, monseigneur, répondit Clément Marot en éclatant de rire, le soudard est bon prince et n'examinera que votre main.

Et comme, à ce moment, les deux compères arrivaient à la porte du Petit-Nesle :

— Mais pourquoi donc m'avez-vous donné rendez-vous ce soir? ajouta-t-il.

— C'était pour vous charger de remplir une mission auprès de madame de Châteaubriant; mais j'ai réfléchi, et les ordres de l'empereur avant tout : il faut que je m'exécute moi-même.

Clément Marot se contenta de l'explication, et, après quelques banales recommandations, notre inconnu pria le valet de chambre du roi de l'attendre et alla frapper quatre coups à la porte de l'hôtel.

La porte ne fut pas longtemps à s'ouvrir. Le visiteur avait à peine eu le temps d'ajuster son manteau, dans lequel il s'enfonça jusqu'aux yeux, qu'un pas pesant retentit sur les dalles de la cour et se rapprocha; ensuite on put entendre deux ou trois verrous glisser l'un après l'autre, on vit la porte s'ébranler et enfin elle céda.

Mais non sans une certaine pudeur cependant, comme cède une fille bien élevée, avec une dernière réserve.

C'est-à-dire que les verrous défaits et la porte

entre-bâillée, il restait une chaîne de sûreté pour la maintenir dans sa position, de manière que l'on pût parlementer, mais non passer.

L'inconnu loucha, ce qui était sa manière de regarder comme il le disait d'ailleurs lui-même, et vit un grand soudard à la mine hautaine et au menton barbu, qui le regardait de travers et semblait se tenir sur ses gardes.

— Hum! fit notre homme.

— Hum! répéta le soudard.

— On dirait qu'il n'est point au fait de la chose, pensa le visiteur en faisant un pas de retraite.

Mais, se rappelant qu'il lui restait encore le mot d'ordre à donner, il dégagea de son manteau la main qui tenait la bourse, introduisit l'uneavecl'autre par l'entre-bâillement et fit un petit signe de connivence qui pouvait signifier : Prenez.

Le soudard prit prestement la bourse, la fourra dans sa poche sans s'occuper du contenu, repoussa la main généreuse avec toutes

sortes de précautions et referma la porte en disant :

— Dieu vous bénisse !

— Comment ! Dieu me bénisse..., s'écria le petit homme avec un accent de rage concentrée. Ventre Mahon ! le tour est plaisant.

Et, oubliant toute raison, il se mit à frapper à la porte à grands coups du pommeau de son épée.

Voyant cette exaspération compromettante, Clément Marot, qui avait parfaitement remarqué ce qui venait de se passer, ne fit qu'un bond jusqu'à son ami, arrêta le mouvement de son bras et lui imposa silence par un violent chut.

— Dieu vous bénisse !... a-t-il dit, grogna le tapageur.

— Chut ! monseigneur, répéta Marot ; c'est sans doute un malentendu, attendez.

— Un malentendu... c'est un vol, et je proteste !

— Ah ! monseigneur, je ne vous reconnais pas là... Vous allez tout perdre...

Monseigneur se ravisa, et, tout en maugréant, finit par se tenir coi.

Après un quart d'heure de supplications, de reproches et de menaces, Clément Marot parvint à se faire ouvrir la porte, et, comme les deux amis avaient soigneusement pris leurs précautions d'avance, celui des deux qui devait représenter le personnage du poëte se mit en évidence en gesticulant, et l'autre parlementa de derrière lui, pour que le son de sa voix répondît au costume, au mot d'ordre et aux intentions du visiteur.

— C'est que vous ne disiez mot! grogna le commandant que Clément Marot avait menacé de dénoncer s'il résistait plus longtemps, dût cette dénonciation lui coûter la tête.

— N'était-ce pas assez que de vous emplir la main? répliqua le poëte. Ouvrez vite.

Cette fois la chaîne de sûreté se détacha, et la porte s'ouvrit enfin.

— Vite! répéta le commandant des Suisses en refermant la porte au nez du vilain, pendant

que l'inconnu s'introduisait en contrebande.

— Vite..., dit celui-ci, se trouvant seul au milieu d'une cour dans laquelle il n'avait jamais mis le pied; par où diable veut-il que j'aille si vite, moi, s'il ne m'indique pas mon chemin?...

Croyant, de bonne foi, qu'il avait eu affaire à Clément Marot qui connaissait assez tous les détours de ce chemin, lui, pour ne point lesoublier, le lieutenant était rentré à la hâte dans la salle des gardes pour compter ses écus et ne pas laisser suspecter sa conduite par les gardes.

Si bien que notre homme se trouvait seul au milieu de la cour, ne sachant trop de quel côté faire son premier pas.

— Bah! se dit-il résolûment en avisant un corridor, le diable soit de moi si je n'arrive pas quelque part!

Et il enfila le corridor.

Il arriva, en tâtonnant, dans une grande pièce nue et déserte, à travers les vitraux de laquelle la lune tamisait quelques rayons.

Onze heures sonnèrent.

Il entrait par une porte, il en avait une seconde à sa droite, une troisième à sa gauche, les fenêtres devant lui et les quelques rayons de la lune dans les yeux.

— Ah! c'est vous, camarade? dit tout à coup un Suisse, sortant d'une armoire tout équipé, sa hallebarde à la main; vous faites bien d'arriver, parce que, parole d'honneur, je crois que j'allais m'endormir... Ah! ajouta-t-il en bâillant, la faction m'a paru bien longue, camarade!...

— C'est une sentinelle! pensa l'inconnu en se glissant dans l'ombre.

— Vous connaissez la consigne? reprit le Suisse, se disposant à partir.

— Non, répondit l'autre en se renfonçant plus que jamais dans son manteau.

— Excepté le roi et le sculpteur Rustici, personne ne peut passer.

— Ah!... fort bien! c'est tout?

— Oui, voilà ma hallebarde, répondit le Suisse en décampant.

Le prétendu Clément Marot était seul.

— Excepté le roi ! se dit-il, essuyant la sueur froide dont son front était inondé. Il est donc évident que, des trois portes qui ouvrent sur cette pièce, l'une doit conduire chez la favorite; mais quelle est-elle?... Ce ne peut guère être celle par où je suis venu, c'est donc une des deux autres... Ma foi, il n'y a plus à reculer; à tout instant la sentinelle véritable peut arriver me demander la consigne et me renvoyer à la garde... En avant ! L'autre se tirera d'affaire comme il pourra !

Et là-dessus, appuyant sa hallebarde à la hanche et la dirigeant droit devant lui, il s'enfonça résolûment dans le corridor de gauche où il fut bientôt arrêté par une autre sentinelle qui lui demanda le mot d'ordre.

— Le mot d'ordre... le mot d'ordre..., murmura notre homme, se souvenant qu'on lui avait donné la consigne et pas autre chose.

Et prévoyant, à l'accent superbe du nouveau soldat, qu'il allait avoir affaire à plus forte partie

qu'à son confrère, il battit prestement en retraite, regagna la grande salle dont nous avons parlé, où il s'arrêta un instant pour reprendre haleine et s'orienter.

Un bruit de pas, retentissant dans le corridor qui communiquait à la cour, se fit entendre, et, pour une oreille intelligente, il était facile de distinguer que chacun de ces pas tendait à rapprocher l'individu qui les faisait de celui qui les écoutait.

Or, le corridor de gauche était gardé, celui du fond devait l'être aussi : la fuite devenait impossible.

— A la garde de Dieu ! se dit l'inconnu en s'engageant dans le corridor de droite qui le mena tout droit, fort heureusement, à une espèce d'antichambre où fumait une lampe crasseuse qui éclairait assez, cependant, pour que l'on pût distinguer une porte cannelée se dessinant sur la muraille.

Il regarda par le trou de la serrure.

— Ah ! s'écria-t-il en jetant sa hallebarde.

Il venait d'apercevoir madame de Châteaubriant, accoudée à une table et le front dans sa main.

—

II

Suite du précédent.

Ouvrir la porte et se précipiter dans l'appartement de la prisonnière fut, pour notre inconnu, avec l'impatience qu'il semblait éprouver à la voir et la peur qui le talonnait, l'affaire de quelques secondes.

Au cri qu'il avait jeté en l'apercevant, madame de Châteaubriant s'était levée avec effroi; en voyant la porte céder sous les efforts de son

visiteur nocturne, elle songea au moyen de fuir; mais cette épouvante fut bientôt calmée en reconnaissant Armerstorff qui se précipita vers elle.

— Vous! s'écria-t-elle avec un accent d'indicible joie.

— Moi-même, chère amie, répondit le chambellan de Charles-Quint en lui baisant les mains.

— Dans ce costume...

— Dame! que voulez-vous?... c'est le seul qui ne soit pas prohibé au Petit-Nesle.

— Mais comment?...

— Mon Dieu, ma chère, c'est un détail, interrompit l'écervelé en se jetant dans un fauteuil, et les motifs qui m'amènent sont vraiment trop sérieux pour nous arrêter à ces minuties... — Mais peut-on se cacher ici? ajouta-t-il avec inquiétude, prévoyant qu'il pouvait être poursuivi.

Et, se levant brusquement, il courut à la porte par laquelle il était entré, écouta d'abord

et n'entendit rien, l'entre-bâilla ensuite et ne vit pas davantage.

Revenant alors à madame de Châteaubriant, il lui raconta le plus succinctement qu'il put ce que le lecteur connaît parfaitement : comment il avait pris le costume de Clément Marot et s'était introduit dans l'hôtel, et ce qui lui était arrivé en chemin.

Ces détails, il faut le dire, ne rassurèrent point la favorite délaissée sur la sûreté de son hôte; mais près d'un quart d'heure s'écoula sans accident, elle finit par supposer que le lieutenant des Suisses avait pris ses précautions, et elle se fit, insensiblement, à l'idée que, pour sa sûreté personnelle à lui-même, il aurait inévitablement la prudence d'éviter un scandale.

Elle préjugeait bien de M. le lieutenant des Suisses lequel insinuait en ce moment à la sentinelle qui avait abandonné sa hallebarde à Armerstorff, qu'elle pourrait bien avoir eu affaire au roi.

Tout allait donc pour le mieux.

— Vous ne vous attendiez guère à me recevoir aujourd'hui, n'est-ce pas, chère amie? reprit le rusé compère en baisant cette fois son amie au front, sans aucun scrupule.

— En effet, dit madame de Châteaubriant, feignant de se défendre.

— Eh bien! c'est que vous m'avez ensorcelé.

— En vérité!

— Parole d'honneur! Je vous aime, ni plus, ni moins.

— Ah! par exemple, voilà ce dont vous ne parviendrez jamais à me convaincre, repartit-elle en s'asseyant à côté d'Armerstorff sur le sofa.

— Nous allons voir, ma chère... D'abord, pourquoi croyez-vous que je veuille la défaite et la ruine de Sa Majesté très-chrétienne le roi de France?

— Pour élever l'empereur Charles-Quint à la puissance de Charlemagne, vous l'avez dit vous-même.

— Dans le principe, avant de vous connaître, oui, c'est vrai... voilà tout ce que je voulais.

— Et maintenant? Voudriez-vous autre chose, par hasard?

— Oui, maintenant, je veux, de plus, vous venger.

— Hélas! fit la comtesse, au fond du cœur de qui il restait encore un peu d'amour pour François Ier, j'en suis bien désolée, mais je suis assez vengée...

— Vous croyez?

— N'est-ce pas moi qui lui ai fait déclarer la guerre par l'empereur, par le roi d'Angleterre et par la cour de Rome?

— D'accord... Mais si je vous disais que, malgré toutes ses démonstrations belliqueuses, le pape ne serait pas fâché, à certaines conditions, de retirer déjà son épingle du jeu?

— Eh bien?

— Et que, le pape hors de cause, les affaires tourneraient singulièrement à la baisse?

— Bon!

— Voilà où vous en êtes.

— Mon Dieu, mon ami, que le roi me rende ma liberté et je le tiens quitte.

Armerstorff se croisa les mains sur la poitrine, tourna ses pouces et se mit à considérer un moment en silence madame de Châteaubriant.

— Dites-moi, comtesse, reprit-il après ce silence, avez-vous des nouvelles de l'armée?

— Non.

— Ah!... Dès lors, plus rien ne m'étonne.

— Que signifie...?

— Savez-vous que madame de Chartres est arrivée à Paris?

— Et Guillaume?

— Et qu'on lui a défendu votre porte?

— Et Guillaume? vous demandé-je.

— Et que Lautrec, qui l'accompagnait, a été fourré à Vincennes?

— Mon Dieu! mais vous ne me parlez pas de Guillaume! s'écria la comtesse en pâlissant enfin.

— Le duc d'Alençon a bien mérité du roi, répondit Armerstorff, poussant un bruyant soupir.

La pauvre femme se redressa haletante, éperdue, l'œil fixe et prit sa tête à deux mains comme pour l'empêcher d'éclater.

— Mort! cria-t-elle avec une expression de douleur impossible à rendre.

— Glorieusement, à l'avant-garde, sur le champ de bataille...

— Ah!

— Le roi n'avait-il pas ordonné à d'Alençon de le mettre en position de s'illustrer?

— Ah! répéta madame de Châteaubriant en tombant évanouie.

— Pauvre femme! murmura Armerstorff qui la reçut dans ses bras. Oh! je vous vengerai continua-t-il, se parlant à lui-même.

Lorsque la comtesse eut repris ses sens, il lui expliqua ce qui s'était passé à Mézières, tel qu'il l'avait appris de Clément Marot.

Il était arrivé de Worms dans la journée et

avait reçu pour mission, de l'empereur, d'aller à Rome, de stimuler l'ardeur du pape Léon X, et d'éviter à tout prix qu'il ne faiblît, n'importe à quelle condition.

Madame de Châteaubriant pleurait et sanglotait à fendre le cœur.

— Mon fils!... mon fils!... murmurait-elle.

— Vous voyez donc, ajouta Armerstorff avec un air capable, que ce n'est pas le moment d'abandonner notre vengeance.

— Oh! non... et je trouverai moyen de me venger... et cruellement... Mais à vous! que vous importe la mort, ou, pour mieux dire, l'assassinat de mon pauvre enfant?

— Plus que vous ne croyez, chère comtesse. D'abord, je vous dois une reconnaissance infinie en ce que, sans vous, je ne fusse jamais parvenu à faire de Charles-Quint un ennemi de la France à tout jamais irréconciliable, et que, l'ayant fait, le but de ma vie est rempli; ensuite, et là n'est pas la moindre des raisons qui vont me faire agir, je vous aime...

— Vous m'aimez!...

— Eh! mon Dieu oui... enthousiasmé par votre renommée, je m'étais pris, avant de vous voir, d'une belle tendresse pour vous; et je vous dirai que le désir impétueux de mettre un écueil entre vous et François Ier m'a considérablement servi pour mener à bien mes projets politiques...

— Oh! je vous en supplie, interrompit madame de Châteaubriant, n'insultez point à la douleur d'une mère qui pleure son enfant : c'est chose sacrée!

— Je sais cela, et cette douleur je la respecte à genoux, dit-il en tombant aux pieds de la comtesse; mais que voulez-vous?... C'est peut-être la dernière fois que je vous vois, Françoise... Eût-il mieux valu que je risquasse de mourir avec mon secret?

— Non... laissez-moi, je ne puis vous croire... il est impossible que vous m'aimiez.

— N'êtes-vous pas belle, n'êtes-vous pas bonne, n'êtes-vous pas noble et puissante?

— Je suis une malheureuse femme que l'amour a égarée et que la passion a perdue; il ne me reste, de ma beauté, que des rides et des cheveux blancs; je n'ai plus dans le cœur que de la haine, et la honte de ma vie fait tache sur le blason des Montmorency!

— Ah! vous vous jugez bien cruellement... N'est-ce pas l'histoire de toutes les femmes de cœur que d'aimer, et l'amour d'un roi ne grandit-il pas plus qu'il n'abaisse?

— Vous ne pouvez m'aimer, repartit la comtesse, débarrassant ses mains des doigts qui les serraient; votre conduite, cette déclaration, sont inexplicables : elles cachent un calcul.

— N'ai-je point obtenu de vous tout ce qu'un homme peut désirer d'une femme? riposta Armerstorff; que puis-je obtenir encore?

Madame de Châteaubriant ne trouva rien à répondre à cette question, mais elle rougit beaucoup.

Nos lecteurs se souviennent de certaine nuit dont nous leur avons parlé dans la première

partie des ROYALES AMOURS où les deux alliés s'étaient oubliés à boire à la gloire de Charles-Quint jusqu'à deux heures du matin.

— D'ailleurs je ne vous demande rien ; quel calcul voudriez-vous que ma conduite vous cachât ?

— Que voulez-vous donc ? dit la comtesse avec une certaine impatience.

— Vous rendre d'abord la liberté...

— Me rendre la liberté ! s'écria-t-elle avec véhémence.

— Partir pour Rome ensuite, y faire installer un pape de ma façon de qui nous n'aurons plus les tergiversations à craindre, et, ma foi ! si Dieu le veut ainsi, trouver une mort quelconque à votre service... Mais je préfère de beaucoup arriver à mes fins, continuer à vivre et à vous aimer, et je ne désespère pas d'y parvenir.

— Et vous me rendriez la liberté, vous ? répéta la comtesse.

— Au moins j'y tâcherai, répondit Armerstorff en se relevant. Madame de Chartres

n'est-elle pas votre fille, et n'est-il pas important que, dans la position où elle se trouve, vous puissiez veiller sur elle?

— Mais vous feriez pour moi plus que Dieu n'a voulu faire, depuis si longtemps que je le prie en vain...

— Je ferai ce que quiconque eût pu faire à ma place.

— Quoi?... dites!

— Je suis entré au Petit-Nesle et il faut naturellement que j'en sorte...

— Eh bien?

— A la faveur de la nuit et dans les plis de mon manteau, vous en sortirez d'abord...

— Oh! ce n'est pas possible. Où voulez-vous que j'aille? qui me recevra, qui me protégera moi-même?

— Clément Marot vous est tout dévoué, madame, et le costume que je porte vous dit assez qu'il m'attend à la porte de votre hôtel.

— Clément! dit la comtesse, joignant les mains avec un admiration pleine de reconnaissance.

— Oui, et ce soir même vous reverrez votre fille...

— Mais vous, mais vous?

— Oh! moi, quoi qu'il arrive, je ne resterai pas prisonnier : j'ai de l'or, et la conscience du commandant de vos gardes me semble très-élastique... Au reste, je pourrai toujours, à l'extrême nécessité, menacer le soudard de dire à tout venant pour quelle somme il m'a laissé entrer, et cela lui donnera à réfléchir.

— Mais on est capable de lui faire payer ma fuite de sa tête!

— S'il y avait mis les mains, oui.

— Et comment voudriez-vous faire admettre qu'il y ait été étranger?

— Eh! ne peut-on descendre par quelque fenêtre? Ayez confiance en ma prudence, partez, et j'organiserai un système de fuite qui étonnera tout le monde et ne compromettra personne.

— Je me livre aveuglément à vous! s'écria la comtesse en se jetant dans les bras du chambellan.

Une heure après elle sortit du Petit-Nesle, dans les habits de son page, avec d'autant plus de facilité qu'elle connaissait parfaitement tous les détours de l'hôtel, et que le commandant des Suisses attendait avec impatience le moment de pouvoir se débarrasser de son visiteur.

— Eh bien ! lui demanda le poëte, qui courut vivement à elle, en la voyant apparaître, la prenant pour Armerstorff.

— Près de ma fille, Clément, répondit la comtesse, conduisez-moi près de ma fille !...

— Vous! s'écria-t-il en reculant d'un pas comme il eût fait devant un fantôme.

Mais l'explication fut bien vite donnée, et madame de Châteaubriant mit tant d'instances et d'empressement pour revoir madame de Chartres que, en moins d'une demi-heure, les deux amis eurent rejoint la rue des Tournelles, où ils trouvèrent la vieille nourrice de Lautrec, laquelle leur raconta qu'un grande dame était venue faire visite à Anne et l'avait emmenée avec elle.

On comprend quel dut être le désappointement et le désespoir de madame de Châteaubriant en apprenant cette nouvelle. Laissons Clément Marot la consoler et voyons, pendant ce temps, de quelle façon miraculeuse Armerstorff se tirait d'affaire.

Nous avons dit que le lieutenant des Suisses, pour expliquer la présence insolite du personnage à qui nous avons vu la sentinelle de la grande salle donner sa hallebarde, avait insinué que cette sentinelle pouvait bien avoir remis son poste au roi, attendu que le roi avait seul le droit de passer...

Seulement, pour ne pas se compromettre, il n'avait répondu que par le silence lorsqu'on lui avait demandé s'il avait eu l'honneur d'ouvrir à Sa Majesté.

Et là-dessus on s'était mis à jouer aux dés, sur la proposition de l'officier qui, d'un côté, avait de l'or à perdre, et, d'un autre, avait à cœur que l'on ne s'appesantît pas trop sur l'aventure.

Or, chacun le sait, les dés sont de fort mauvaise compagnie.

Les Suisses ne les avaient pas jetés dix fois sur la table qu'on parlait déjà de se pourfendre et de s'éventrer.

A propos de quoi?

A propos des dés.

Pourquoi?

Parce que les Suisses n'avaient guère d'écus à perdre et que le lieutenant et un autre favorisé de la Fortune les leur soutiraient fort sensiblement.

Force fut donc au lieutenant de perdre pour calmer les esprits et regagner son autorité.

Il perdit vingt écus, par pure condescendance.

Que faire de vingt écus, dans un corps de garde, la nuit, entre Suisses, sinon les boire?

On chargea un Suisse d'aller, à la taverne voisine, changer ces vingt écus en piquette, et Dieu sait où vingt écus en piquette peuvent mener une poignée d'hommes.

Or, quand madame de Châteaubriant se présenta pour sortir, elle aurait eu, au lieu d'un manteau qui la couvrait jusqu'aux yeux et un tricorne, tous ses falbalas et ses dentelles, que le lieutenant l'eût laissée passer, sans même s'apercevoir qu'il n'y avait entre elle et Clément Marot aucune espèce de ressemblance.

Si Armerstorff avait pu se douter de la circonstance, il en aurait profité prestement; mais il n'avait accompagné la favorite qui fuyait comme une ombre appuyée à son bras, que jusque sur le seuil de la porte de cette grande salle où il s'était arrêté pour s'orienter une heure auparavant.

Après un moment d'une attente pleine d'anxiété, au bout duquel il avait entendu la porte du Petit-Nesle se refermer sur madame de Châteaubriant, il laissa échapper un soupir de jubilation, et, réfléchissant aux dispositions qu'il allait prendre pour ne point être gardé en otage, il retourna sur ses pas en tâtonnant dans l'ombre.

Alors, un léger cliquetis d'armes se fit entendre.

C'était la sentinelle qui sortait de son armoire, déposait sa hallebarde et se préparait à présenter le mousquet à Sa Majesté.

On ne saura vraiment jamais assez à combien de malentendus peut mener le plus innocent mensonge.

Croyant qu'on le mettait en joue, ce qu'il y avait de plus probable dans ce bruit menaçant, Armerstorff se récria et s'élança d'un seul bond jusqu'à la sentinelle pour lui faire redresser son arme, d'abord, et demander grâce ensuite.

Contre son attente, le Suisse, comme nous l'avons dit, lui présentait son arme, et, effrayé du brusque mouvement de Sa Majesté qu'il ne pouvait s'expliquer, tomba à genoux en murmurant quelques mots qui ressemblaient fort à une supplication.

— Diable!... se dit Armerstorff, reprenant tout de suite l'aplomb nécessaire pour dominer la situation.

— Sire!... répéta le soldat qui redoutait que le roi n'allât découvrir le pot de piquette en société duquel il faisait sa faction, pot qu'il venait de recevoir de la libéralité et de l'attention de ses camarades.

— Sire?... fit intérieurement Armerstorff, redoublant d'étonnement.

Dès lors, l'erreur devenait évidente, on le prenait pour le roi.

— Le mot d'ordre? demanda-t-il.

— Marignan, sire.

— Très-bien, mon ami, répondit le matois en se dandinant. Et vous avez pour consigne de ne laisser passer que Ma Majesté, n'est-ce pas?

— Oui, sire.

— Eh bien, foi de gentilhomme! dit-il en se rappelant à propos le juron favori de François Ier, vous êtes un soldat vigilant et j'aurai les yeux sur vous... En attendant, voici de l'or; prenez, mon ami.

Le soldat accepta l'or que Sa Majesté lui tendait, et fut tellement ému du procédé qu'il ne

trouva pas un mot, dans sa cervelle avinée, pour formuler un remercîment.

Réduit à ce point, on comprend qu'Armerstorff obtint facilement du soldat qu'il allât le reconduire jusqu'à la porte de l'hôtel et la lui ouvrir, après avoir préalablement donné le mot d'ordre à la dernière sentinelle qu'il devait rencontrer, celle qui gardait les clefs.

Pendant ce temps, les dés roulaient sur la table et l'on faisait le plus grand honneur à la piquette; mais grand fut l'ébahissement du lieutenant quand on alla lui apprendre que le roi avait fait largesse et venait de sortir du Petit-Nesle.

Le soir de ce jour, Clément Marot était encore occupé à consoler madame de Châteaubriant quand Triboulet, à qui la lumineuse idée d'aller le chercher à l'hôtel de la rue des Tournelles était venue, arriva en trottinant selon son habitude, lui fit comprendre par des signes éloquents qu'il avait à lui parler en particulier, et lui rendit compte de ce qui s'était passé la nuit.

On se figure quel fut alors l'étonnement du poëte.

Quelques heures plus tôt, c'eût été de la douleur, mais Clément Marot était d'une si singulière nature! Il eût désiré les faveurs de madame de Châteaubriant toute sa vie en la respectant, en l'adorant comme un ange : la pauvre femme, abîmée dans sa douleur, avait eu un moment de faiblesse, — de reconnaissance plutôt — il n'était déjà plus qu'étonné de cette nouvelle calamité qui venait fondre sur elle!

Seigneur Dieu, avez-vous donc fait les hommes égoïstes!

Il confia en deux mots à sa noble maîtresse ce qui venait de se passer, et, sans s'occuper plus longtemps de son désespoir, il reprit son manteau et retourna au Louvre avec Triboulet, après avoir juré d'apporter, le soir même, des nouvelles de madame de Chartres, rue des Tournelles.

Au Louvre, le roi, qui l'attendait, lui commanda d'abord une épître pour célébrer, à l'en

croire, le plus beau jour de sa vie, et puis lui fit la confidence de ce que nous avons déjà appris au lecteur : à savoir que madame de Chartres était créée duchesse d'Étampes, que son époux voyageait sous la conduite du capitaine Parpaillasse, et que la mariée allait être présentée à la jeune reine par madame Louise de Savoie.

Voilà pourquoi Clément Marot était si stupéfait en entrant chez la reine Claude, où il avait cru pouvoir arriver assez tôt pour prévenir la jeune souveraine, et pour lui remettre entre les mains les fils d'une intrigue dont on eût dit qu'il avait hâte de se débarrasser.

—

III

Marguerite de Valois.

Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, future reine de Navarre, était cette aimable personne remarquable par sa beauté, son esprit, sa grâce toute royale et sa grandeur d'âme, que tout le monde connaît par les relations de l'histoire, et, quelques heureux, par les œuvres charmantes qu'elle a laissées à la postérité.

Compatissante à toutes les peines de cœur,

aussi malheureuse et délaissée dans son intimité que l'était la pauvre reine, sa belle-sœur, elle ne tarda pas à devenir sa confidente et son amie.

A cette époque, la terrible maladie du nouveau monde, dont la reine était atteinte, irritée par l'influence tempérée du climat, résistait à tous les remèdes, et les symptômes hideux qui l'accompagnaient persuadaient le peuple que c'était une punition que Dieu envoyait aux coupables; la jonglerie des prêtres soutenait cette superstition absurde, l'imbécillité des médecins n'osait s'opposer aux progrès alarmants de la divine épidémie, et l'on n'implorait leurs secours qu'en secret et comme une faveur criminelle.

C'était une impiété que de secourir un mourant.

Seul, le célèbre Akakia, médecin du roi, avait osé, dans le principe, regarder la maladie en face, l'étudier dans ses ravages et tenter de lui opposer l'initiative de sa science; mais, voué à la malédiction publique, poursuivi dans les rues

de Paris par des vociférations féroces, menacé par le peuple d'être brûlé vif dans sa maison ou écartelé en Grève et jeté aux chiens, il avait dû renoncer à traiter toute autre personne que le roi, et on jeta la pierre aux maudits.

La reine, elle, dans la chasteté de sa pudeur, loin de demander des secours à la science, n'osait seulement pas se plaindre et se laissait courageusement mourir.

Mais un jour, François Ier eut un entretien particulier avec la duchesse d'Alençon, sa bonne Marguerite, comme il l'appelait, et lui exposa le cas avec tous les ménagements qu'un homme peut avoir dans une conversation aussi délicate vis-à-vis d'une femme de qualité.

On sait que Marguerite s'occupait beaucoup de sciences et avait des connaissances assez approfondies en médecine.

Ne voulant cependant pas accepter à elle seule la responsabilité d'une pareille tâche, elle demanda à pouvoir servir d'intermédiaire à Akakia, ce qui fut accueilli de la part du roi

avec une reconnaissance sincère; et, à commencer de ce jour, elle s'engagea si adroitement dans l'intimité de la reine Claude, elle lui confia tant et de si importants secrets, elle la mit si bien sur la voie des aveux que la jeune femme finit par lui tout déclarer.

Dès lors, la reine Claude et la duchesse devinrent deux amies inséparables qui n'eurent plus un secret l'une pour l'autre, et qui, chose plus extraordinaire entre deux femmes, jeunes, nobles, belles et enviées, se furent également nécessaires.

Or, au point où nous en sommes de notre histoire, cette liaison durait depuis trois mois.

Vous dire les tortures d'imagination auxquelles la pauvre Marguerite dut se soumettre pour faire donner d'abord à ses conseils force de loi et les faire observer après, comment elle dut s'ingénier pour étudier les souffrances de son amie, en faire la relation au médecin et écouter ses prescriptions, vous dire les biais inconcevables qu'elle dut prendre pour mar-

cher à son but, nous serait impossible, et, du reste, plus inutile encore.

Il suffit de savoir que, malgré tout son dévouement, la duchesse ne réussit qu'à faire souffrir plus longtemps sa bien-aimée souveraine en retardant sa mort.

A cette soirée où Clément Marot s'était présenté dans une si grande agitation, nous avons vu la duchesse lui indiquer un rendez-vous au nom de la reine, laquelle voulait absolument savoir quel nouveau malheur cette agitation pouvait lui présager.

Lorsque le roi fut sorti, la reine feignit manquer de courage ou avoir trop de dignité et pria Marguerite de la remplacer.

Par les confidences qui lui avaient été faites, la reine savait que son amie portait au jeune poëte une affection sincère, une admiration profonde, et elle avait la conviction que la duchesse la remplacerait fort avantageusement.

Clément Marot venait, à cette époque, de publier l'édition gothique de son *Temple de Cu-*

pidon qui a été réimprimé depuis, avec de grands changements, dans *l'Adolescence Clémentine*, et tout le monde s'était engoué de cette poésie naïve et pleine d'originalité qui était appelée à introniser l'ère d'une nouvelle littérature.

La duchesse d'Alençon s'était tout d'abord rangée parmi ses admirateurs.

Pour l'admirer de plus près, elle avait même été jusqu'à demander le poëte au roi en qualité de valet de chambre; mais le roi avait répondu qu'il valait mieux le laisser courir la pretantaine pour développer son génie que d'en étouffer les inspirations dans la mollesse du boudoir et la soie des cotillons.

La réponse est historique et nous la cédons au prix coûtant, pour ce qu'elle vaut.

La duchesse rechigna donc bien un peu, pour la forme, devant le désir de la reine, mais finit par céder en feignant une petite bouderie et alla trouver le poëte qui s'était blotti, comme nous l'avons dit, derrière le prie-Dieu de l'oratoire,

en abaissant sur lui un pan de damas de Gênes à crépine d'or.

— Monsieur Marot?... dit-elle à demi-voix, en avançant toute tremblante dans l'obscurité de la pièce.

En entendant cette voix qui ne lui était pas étrangère, le jeune homme se leva timidement et alla à Marguerite, le chapeau à la main et la tête baissée.

— Eh bien, sans cérémonie, qu'arrive-t-il donc, monsieur Marot? lui demanda-t-elle.

— Madame la duchesse..., répondit Marot hésitant, je ne sais vraiment...

— Ce qui arrive? mais votre stupéfaction de tout à l'heure, les quelques mots que vous avez prononcés, l'égarement de vos regards devaient avoir une cause, et je ne vous demande que cela. La reine redoute un accident, un malheur, une catastrophe, et elle m'envoie à vous pour vous supplier de la prévenir, s'il en est temps encore...

— Me supplier! dites-vous...? vous, madame?

Ah! Sa Majesté reconnaît bien mal mon dévouement...

— Mon Dieu ! quel enthousiasme..., fit Marguerite ; j'ai dit supplier comme j'aurais pu dire demander, et je vous prie de ne pas attacher d'autre importance à ce mot.

— Merci, madame.

Nous avons dit que l'oratoire de la reine n'était éclairé que par une lampe de nuit appendue à la voûte.

Marguerite, qui s'était avancée dans la pénombre, alla s'accouder à une console avec une grâce infinie, et, dans cette position, étala aux yeux du jeune homme l'albâtre immaculé de son bras et l'élégance aristocratique de sa main charmante se détachant sur le velours de ces longues manches pendantes dont la mode avait été importée de l'ancienne cour d'Espagne.

— Ce que j'aurais voulu dire à la reine, madame..., reprit Marot, accentuant une seconde hésitation.

— Vous ne pouvez me le confier, à moi pour

qui elle n'a aucun secret?... Mais, monsieur, songez donc que la reine attend, qu'elle m'a envoyée à vous et que je vous supplie; songez qu'elle est presque folle d'inquiétude et que par moi seule vous pouvez lui rendre le calme...

— Oh! s'il en est ainsi, madame, interrompit le poëte, quelque coupable que puisse vous paraître ma conduite, sachez que j'étais accouru chez la reine, croyant arriver assez tôt pour la prévenir de ce qui allait se passer.

— Ce qui allait se passer?

— Je parle de la présentation de madame la duchesse d'Étampes par la reine mère.

— Ah! ah! fit Marguerite en riant malgré elle, ce n'est pas sérieux ce que vous dites là!

— Très-sérieux, madame.

— N'était-ce pas chose toute naturelle que madame la reine mère présentât à sa fille sa nouvelle dame d'honneur, et n'est-ce pas d'usage?

— A votre place, madame, répliqua Marot, Sa Majesté m'eût compris; vous voyez bien que vous ne pouvez la remplacer?

Et, s'inclinant devant la duchesse, il fit mine de vouloir se retirer.

— Restez donc, monsieur, je vous prie, dit Marguerite; si je ne comprends pas, c'est à vous de me mettre au fait... Je ne puis pas aller répondre à la reine que vous m'avez posé des énigmes et que je n'ai pas su les déchiffrer.

— Mais enfin, madame, cette présentation a une cause.

— Oui, j'imagine.

— Vous n'ignorez pas que la duchesse d'Étampes était, ce matin encore, la veuve de M. de Chartres.

— Comme je sais qu'elle était, il y a quelques mois, mademoiselle de Chantrailles.

— Eh bien, madame?

— Eh bien, je vois que la veuve de M. de Chartres s'est lestement consolée, et rien de plus.

— Pardon, mais ne remarquez-vous pas aussi que le duc d'Étampes est un nom et une dignité nouvellement créés et que, dans tout ceci, il

n'est absolument question que de la duchesse?

— Oui, en effet; mais c'est tout.

— Enfin, n'avez-vous pas remarqué aussi la présence inusitée du roi à cette présentation, et l'émotion qu'il y avait dans ses paroles quand Sa Majesté a remercié la reine de l'accueil bienveillant qu'elle lui faisait?

— Si, en vérité.

— Mais alors...

— Alors?

— Mon Dieu! madame, ne me forcez pas à vous dire qu'il ressort clairement de tout cela que le roi veut faire sa maîtresse de la duchesse d'Étampes; ce serait d'une inconvenance...

— On ne peut la commettre plus convenablement! s'écria Marguerite en riant. Et voilà ce que vous vouliez dire à la reine?... Mais, en vérité, je ne sais trop, monsieur Marot, si vous n'eussiez pas mieux fait de vous taire.

— Oh! madame! pouvez-vous parler ainsi, vous, l'amie de la reine, vous, sa confidente intime!

— Je sais bien que ce sera pour elle une nouvelle source de douleurs; cependant, qu'y faire?

— Lutter, madame, et empêcher que cette nouvelle passion ne prenne des proportions où il deviendra impossible de l'arrêter.

— Quelle chaleur! fit la duchesse. On croirait vraiment qu'au lieu de servir la reine vous voulez qu'elle vous serve...

— Madame! que dites-vous là?

— Vous seriez l'amant de madame d'Étampes que vous n'agiriez pas autrement, ajouta-t-elle avec une nuance de dépit.

— Ah! murmura Clément Marot, joignant les mains. Vous outragez gratuitement une femme, madame, une enfant, et c'est mal!

— Gratuitement..., répéta la duchesse, une enfant...

— Oh! oui, madame, et, sur mon honneur, je puis vous le certifier; vous avez outragé gratuitement une enfant.

La duchesse se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Madame d'Étampes n'est pas votre maîtresse, dit-elle, soit; mais vous ne me direz pas que vous n'êtes point son amant.

— Je vous le jure, madame.

— Je ne comprends pas, dès lors, l'intérêt que vous pouvez lui porter; — ni sa conduite.

— Sa conduite, madame, est celle d'une pauvre femme subjuguée, vaincue, anéantie, qui s'abandonne à la fatalité; l'intérêt que je lui porte est celui que tout homme d'honneur doit à la faiblesse.

— Laissez donc! Si l'on voulait défendre toutes les femmes qui tombent...

— Ah! s'écria le jeune homme, faut-il vous dire, madame, que j'ai juré de la sauver?

— Bon! que ne commenciez-vous par là?... Or, vous veniez supplier la reine, sous prétexte de lui rendre service, de vous aider à tenir parole?

— Oh! madame, madame! vous n'ignorez pas que ce qui tue la reine c'est l'abandon dans lequel la délaisse le roi...

— Lui comme les autres ! pensa la duchesse avec un léger mouvement d'épaules. Cet affreux secret est bien gardé.

Cette pensée faisait allusion à la maladie dont se consumait la reine, malgré tous les secours de la science et les soins de l'affection.

— En effet, reprit-elle tout haut.

— On la voyait renaître depuis quelque temps, depuis que le roi a abandonné madame de Châteaubriant... N'était-il pas du devoir d'un fidèle sujet de lui mettre entre les mains le fil d'une nouvelle intrigue, tant que l'on peut encore la dénouer?

— A qui donc avez-vous juré de sauver la duchesse de l'amour du roi? éluda Marguerite.

— A sa mère, madame.

— A sa mère?

— C'est-à-dire à la mère de M. de Chartres qui est aussi celle de sa veuve, il me semble.

— Madame de Chartres?... Pardon, mais je croyais que M. de Chartres n'avait jamais connu sa mère... qu'elle était morte peu de temps après lui avoir donné le jour.

Ce fut au tour de Clément Marot à se pincer la lèvre : il venait de commettre une inconséquence, sur laquelle il n'y avait plus à revenir, qui trahissait un secret ignoré de tout le monde, excepté du roi, de madame de Châteaubriant, de la duchesse d'Étampes, de Lautrec et de lui.

Marguerite triomphait.

— Vous ne vous doutiez guère, n'est-ce pas, dit-elle, que j'eusse connu madame de Chartres?

— Madame, répondit Marot, quoique je doive trahir un secret pour vous expliquer mes paroles, permettez-moi de vous dire, sans m'arrêter aux détails, que la mère du fils de madame de Chartres existe encore.

— Ah ! fit Marguerite avec une inexprimable expression de doute.

— C'est à madame de Châteaubriant que j'ai juré de sauver la duchesse d'Étampes.

— A madame de Châteaubriant..., pensa-t-elle.

Marguerite, avec l'intuition d'une femme jalouse, avait depuis longtemps entrevu l'amour du poëte pour la favorite, et ce nom, prononcé par le jeune homme en sa présence, lui causa une impression qu'elle ne surmonta qu'avec assez de peine.

— A la bonne heure! s'écria-t-elle après, vous voyez bien que cette histoire de mère était de la haute fantaisie et que vous vouliez m'abuser.

Clément Marot poussa un soupir d'accablement et raconta en fin de compte, après avoir exigé la parole d'honneur de la duchesse qu'elle garderait le secret, cette histoire de la naissance de M. de Chartres que nous avons relatée dans *Madame de Châteaubriant* et que nous allons rappeler ici en quelques lignes.

A l'âge de seize ans, lorsqu'elle s'appelait encore Françoise de Foix, madame de Châteaubriant avait déjà succombé à l'amour et en gardait dans son sein le vivant souvenir.

N'osant avouer cette faute à sa mère, elle était

sur le point de se donner la mort lorsqu'une de ses amies, mariée depuis peu de temps à un vieillard qui venait de la quitter pour rejoindre l'armée, arriva chez M. le comte de Foix.

Cette amie était madame de Chartres.

Françoise eut le courage de lui faire sa confidence et lui parla de ses projets de suicide.

Madame de Chartres, effrayée du désespoir de la jeune fille, se mit en quatre et obtint de M. le comte de Foix qu'il la lui confiât pour quelques mois qu'elle irait passer chez elle, où, en l'absence de son époux, elle n'eût trouvé qu'une désolante solitude.

Françoise partit, et un mois s'écoula au bout duquel le comte de Foix fit réclamer sa fille.

Madame de Chartres répondit que, dans la position où elle se trouvait, il y aurait crime à vouloir déjà la séparer de son amie d'enfance.

Comme Françoise, madame de Chartres était enceinte.

Le comte céda, et la temporisation fut si habilement menée que Françoise fut délivrée sans même que sa famille s'en doutât.

Son enfant était d'une constitution des plus robuste, et celui de madame de Chartres était chétif et malingre.

Celui-ci mourut presque au même temps que sa mère recevait une nouvelle qui lui annonçait le retour de son époux, lequel avait été si maltraité dans un combat qu'il en était sorti sourd, aveugle et muet : en un mot, dans un aussi piteux état que les merlettes héraldiques.

Après des désolations et des désespoirs inouïs, les deux amies retrouvèrent assez de raison pour entrevoir qu'il ne faudrait rien de plus à M. de Chartres pour le tuer tout à fait, que de lui apprendre, à son arrivée, la mort de son fils.

On résolut donc, puisque c'était le moyen de tout sauver, de garder le secret de la naissance du mort et de faire passer le vivant pour l'enfant de madame de Chartres.

Cette ingénieuse supercherie arrangeait si miraculeusement les affaires, et l'arrivée de madame de Chartres fut si prompte que l'on s'en

tint à ce projet et que l'honneur de mademoiselle de Foix resta sain et sauf.

Voilà comment il se faisait que, ayant juré à madame de Châteaubriant de sauver la duchesse d'Étampes, Clément Marot s'était engagé véritablement vis-à-vis de la mère de M. de Chartres.

La duchesse d'Alençon fut flattée de la confidence du poëte, se déclara satisfaite de l'explication et promit de l'aider dans son œuvre.

Mais le jeune homme était en trop bon train d'expansion et Marguerite trop intelligente pour ne point exploiter la circonstance.

— Vous l'aimez donc encore? demanda-t-elle en appuyant sa belle main sur son épaule.

— Qui, madame? répondit-il en tressaillant à ce contact.

— La mère de votre ami.

— Oh! pouvez-vous penser que j'aie jamais pu porter mes yeux jusqu'à elle?

— Pourquoi pas?

— Moi, un simple valet, le rival du roi?... Moi qui n'ai ni nom, ni fortune, ni position?

— En admettant même que vous n'ayez pas un nom illustre, le talent et le génie ne tiennent-ils pas lieu de tout dans le cœur des femmes?

Clément Marot sentit la main de la duchesse trembler sur son épaule et il la regarda furtivement.

Il y avait comme un éclair dans ses yeux, tant ils jetaient d'éclat, et la gaze qui recouvrait son sein était toute frémissante.

— Mon Dieu! madame..., murmura-t-il, vous me forceriez à vous dire...

— Quoi?... quoi donc?

— Madame...

— Eh bien?

— Qui pourrait aimer encore après vous avoir vue?

Une rougeur subite passa sur les joues de la duchesse; elle retira sa main, jeta un petit cri et voulut fuir.

— Pardon, madame, reprit Clément Marot en la retenant par sa robe, répétez-moi que vous m'aiderez à sauver l'honneur de la duchesse

d'Étampes et à rendre à la reine la consolation suprême de retrouver l'amour et l'affection du roi...

— Je l'ai juré, répondit Marguerite.

Et elle se précipita hors de l'oratoire, les yeux baissés et sans oser tourner la tête.

—

IV

Où le roi se fâche.

Près d'un mois s'écoula sur ces entrefaites avant que le roi eût pu trouver le temps de respirer à l'aise.

De tous côtés, chaque jour, presque à chaque heure, il arrivait un nouveau courrier.

De Mézières, du Milanais, de Rome, de Calais, de Bruges, des bords de la Garonne, de

Vincennes, du château de la Tuilerie, du Petit-Nesle, du Louvre lui-même.

A Mézières, M. de Chantrailles, le frère de la nouvelle duchesse d'Étampes, que François Ier avait fait capitaine au début de la campagne, jurait par tous les diables, et par-dessus les toits, au dire du duc d'Alençon, que le roi avait déshonoré son nom et qu'il en aurait raison. François Ier, pour ne pas avoir la tête plus longtemps rompue à ce sujet et se débarrasser du fâcheux, le fit colonel et l'envoya en Italie.

Le maréchal de Foix, qui commandait à Milan en l'absence de son frère, mandait à Paris que toute la population n'attendait que le moment de se révolter contre la domination française, et que, au cas où la guerre deviendrait inévitable, les Allemands, dont la gravité espagnole s'alliait beaucoup mieux avec le caractère jaloux et les manières cérémonieuses des Italiens que la gaieté française, trop portée à la galanterie et trop ennemie des bienséances, les Allemands auraient infailliblement le dessus.

A Rome, le pape, dominé par son conseil et tenu en haleine par Armerstorff qui venait d'arriver à sa cour à franc étrier, le pape, disons-nous, restait allié à l'empereur et en parfaite hostilité vis-à-vis de la France.

A Calais, les choses se passaient absolument comme Clément Marot, qui tenait ces détails d'Armerstorff, l'avait annoncé au roi, et la nouvelle officielle lui en était arrivée. Henri VIII, en sa qualité de médiateur, lui avait fait demander la restitution du duché de Bourgogne, et les dispenses de l'hommage dû à la couronne de France pour les comtés de Flandre et d'Artois, proposition que François Ier rejeta avec dédain.

Il était parfaitement avéré que Charles-Quint faisait, à Bruges, une réception royale au cardinal Wolsey, et qu'il avait accepté la main de la princesse Marie d'Angleterre.

On avait aussi des nouvelles du capitaine Parpaillasse. Il avait visité Carcassonne, Albi, Foix et Toulouse; le duc d'Étampes était ravi du

voyage, et le capitaine continuait à promener la morosité de son noble compagnon sur les bords de la Garonne.

Et il réclamait des écus, attendu, disait-il, que M. le duc était très-gourmand.

Lautrec, sous prétexte qu'il se mourait d'ennui dans son splendide appartement du donjon de Vincennes, avait tenté de fuir. Un matin, au moment où son geôlier s'était présenté pour lui servir à déjeuner, il lui avait sauté à la gorge, l'avait bâillonné et déshabillé, puis, après l'avoir bien enduit de confitures, l'avait roulé dans les plumes de son matelas et jeté à la porte, dans l'espoir que, pendant que toute la garde s'occuperait du bipède emplumé, il pourrait tromper sa vigilance et prendre la clef des champs; mais le gouverneur ayant vu dans son jeu, Lautrec avait été remis sous clef, à son grand désappointement.

Au château de la Tuilerie, la duchesse d'Étampes vivait dans une retraite aussi absolue que le permettait sa position de dame d'hon-

neur. On remarquait que la reine mère lui portait une grande affection, et madame Renée de France, sœur de la reine Claude, madame de Soubise, sa gouvernante, et madame de Pons, la fille de cette dernière, étaient les seules femmes avec lesquelles elle entretenait des relations.

Au Petit-Nesle, on s'était aperçu de la fuite de madame de Châteaubriant, et François I[er] était en pourparlers avec le lieutenant criminel Maillard afin de voir quel biais on pourrait trouver pour ne pas mettre la corde au cou à son lieutenant des Suisses.

Les courriers du Louvre, c'est-à-dire les courtisans qui font commerce de nouvelles, racontaient une autre histoire.

Le roi en avait entendu quelques mots à droite et à gauche, et, comme la politique lui laissait un moment de repos et qu'il avait à sortir, il se faisait donner la relation de ces bruits par son favori, Anne de Montmorency, pendant que Clément Marot lui faisait sa toilette et que

Triboulet se roulait en grognant sous les meubles de l'appartement.

A propos de Clément Marot, disons aussi que depuis son entrevue avec la duchesse d'Alençon on remarquait qu'il lui faisait d'assez fréquentes visites et qu'on l'avait vu plusieurs fois chez M. de Poitiers, où sa noble alliée l'avait fait recevoir.

— Et c'est de moi qu'il s'agit? dit François I[er] à Montmorency. Voyons donc ce que je puis avoir commis.

— Mais rien, répondit le futur connétable, Votre Majesté doit savoir mieux que personne à quoi s'en tenir sur ce point...

— Quel point?

— Il s'agit d'une aventure...

— Je sais cela, mais voilà tout.

— D'une aventure qui compromet au plus haut point une dame de la cour.

— Vraiment? fit le roi avec étonnement... foi de gentilhomme, je ne sais, en vérité, ni de quelle aventure ni de quelle dame vous voulez parler.

— Ah! sire...

— Doutez-vous de ma parole, monsieur?

Montmorency hocha la tête et ne dit pas non.

— On vous a vu, sire, dit naïvement Clément Marot en agrafant le pourpoint du roi.

— On m'a vu... où donc?

— Dans la galerie du jardin, répondit Montmorency, sur le chemin de vos appartements.

— Bon! jusqu'ici le crime est pardonnable... Et que faisais-je là?

Montmorency hocha la tête une seconde fois, sourit et cligna de l'œil.

— Vous êtes plaisant aujourd'hui, monsieur le duc, dit François Ier sans y mettre d'aigreur.

— Votre Majesté faisait des serments... sire, dit le valet de chambre; des serments!...

— A genoux, ajouta Montmorency.

— La main sur le cœur...

— Les yeux levés au ciel...

— Et le prenant à témoin...

— De quoi? interrompit François Ier, se levant singulièrement intrigué.

— De votre bonheur…

— Et de vos serments d'amour.

— Voilà qui est étrange, pensa le roi, regardant alternativement ses deux interlocuteurs.

Marot admirait l'élégance et la bonne mine du roi dans le nouveau pourpoint qu'il venait de lui agrafer, et Montmorency jouait avec les chaînes de son grand cordon de Saint-Michel.

C'est-à-dire que ni l'un ni l'autre ne regardait François I[er] en face.

— Et voilà tout? reprit celui-ci.

— Oh! non, répondit le duc, Votre Majesté est trop galante pour s'arrêter en si bonne voie.

— Seulement, on ne connaît point la dame, éluda Clément Marot.

— On suppose, cependant…

— Oui… et le signalement que l'on donne se rapporte…

— Une blonde…

— Grande…

— Bien faite…

— Boitant légèrement…

A ce mot, Triboulet, qui écoutait attentivement, grinça les dents et fit une culbute.

— Mais je ne connais qu'une dame à la cour, dit le roi, qui soit blonde, grande, bien faite et qui boite légèrement...

— Aussi parle-t-on de madame de Pons, insinua perfidement Clément Marot, qui avait remarqué le mouvement de Triboulet.

Le fou poussa un petit cri de chouette et envoya une joyeuse ruade à Phébus, le lévrier du roi, qui, depuis son aventure du jardin, ne s'abandonnait plus qu'avec une extrême réserve aux cajoleries de notre homme.

— C'est une infamie! s'écria François Ier.

— C'est précisément ce que tout le monde pense, sire, répondit Montmorency sans ménagement.

— Mais, peste! on se garde bien de le dire, ajouta Clément Marot.

— Voyons, messieurs, voyons, il y a certainement un malentendu là-dessous, expliquez-moi...

— Oh! on est cependant d'accord pour affirmer que l'honneur est sauf, sire.

— La dame a parfaitement résisté.

— Et l'on sait que Votre Majesté a juré de la respecter.

— Je vous dis, messieurs, s'écria encore le roi, qu'il y a malentendu!... Quand prétend-t-on que cette aventure m'est arrivée?

— Hier soir, sire.

— A quelle heure?

— A dix heures.

— A dix heures?... Mais à cette heure je faisais ma partie avec Semblançay dans mes appartements.

— En vérité! dit Montmorency, avec un superbe semblant de stupéfaction.

Clément Marot, au lieu de répondre, resta la bouche ouverte et les yeux écarquillés d'une façon démesurée.

— En vérité, messieurs, je vous le jure... Et si mon pauvre Triboulet n'était pas tout à fait fou, je pourrais vous le prouver à l'instant.

Triboulet fit un petit signe de tête négatif à l'adresse de Clément Marot, qui savait très-bien à quoi s'en tenir sans cela.

— C'est qu'il y a quelque doute sur l'heure, sire, reprit Montmorency.

— Mais ni à dix, ni à onze, ni à douze... Je puis prouver qu'hier...

— C'était cependant bien à Votre Majesté que s'adressait la dame : « *Sire*, je vous aime de toute mon âme, mais je mourrai le jour où vous abuserez de ma confiance et de ma faiblesse. »

— Trêve à cette plaisanterie! s'écria François Ier en prenant ses gants sur un meuble. Je défends, d'ailleurs, à qui que ce soit de s'occuper de mes affaires d'intimité, et je tiendrais comme calomniateur, et punirais comme tel, tout gentilhomme de ma cour qui élèverait encore le moindre doute sur l'honneur de madame de Pons...

Sur ce, il prit le bras de Montmorency, fit signe à Clément Marot de le suivre et sortit de son appartement, précédé de Triboulet, qui faisait assaut d'aboiements avec Phébus.

V

Les trois cent mille écus de Lautrec.

Lorsqu'ils furent sortis du Louvre :

— Marot, dit le roi à son poëte, pour finir la contrainte que son mouvement d'humeur avait mise entre lui et son favori, je désire que vous me mettiez en ordre le Roman de la Rose pour en préparer une nouvelle édition. Grâce aux négligences des éditeurs, ce magnifique ouvrage est inintelligible. Il y a une multitude de fautes

à corriger, des expressions surannées à changer, des passages obscurs à éclaircir et des vers à refaire : je vous charge de ce travail.

—Sire, répondit humblement Marot, les vers pourront y gagner, mais je plains la prose.

— Pourquoi donc, monsieur?

— Hélas! sire, je suis bien maladroit en prose.

— C'est une justice à vous rendre; mais avec votre talent on est capable de tout, et je compte sur lui pour vous tirer d'affaire.

C'était, en effet, une justice à rendre à Clément Marot, qui, du reste, on le voit par cette réponse, avait la conscience exacte de sa valeur : autant sa poésie petillait de grâce, de naïveté et d'esprit en même temps, autant sa prose était lourde, pâteuse, incorrecte et triviale. Nous en appelons à cette préface si bien pensée et si mal écrite qu'il a publiée en tête des œuvres de Villon que, comme le Roman de la Rose, François Ier devait le charger de remettre en ordre quelques années plus tard.

Puis, rompant brusquement la conversation :

— M. de Montmorency, ajouta François Ier en tirant un parchemin de sa poitrine, voici un ordre d'élargissement à l'adresse du gouverneur de Vincennes. Montez à cheval, allez délivrer celui que cet ordre concerne, demandez-lui d'abord sa parole d'honneur qu'il ne cherchera pas à vous échapper et amenez-le au château de la reine mère.

Le duc prit le parchemin, salua le roi d'un petit air boudeur comme s'il lui eût tenu rancune de sa brusquerie, et s'éloigna.

Le roi, silencieux et rêveur, ne s'occupa point davantage du jeune homme et toujours accompagné de Clément Marot et suivi de Triboulet, il traversa la Tuilerie pour arriver au petit château de sa mère, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié.

Au moment où nos visiteurs entrèrent dans le boudoir de la reine mère, la duchesse d'Alençon faisait la lecture du Temple de Cupidon et avait pour auditeurs : madame Renée de

France, madame de Soubise, madame de Partenay de Pons, la duchesse d'Étampes, madame de La Mothe Vaudron et le poëte Mellin de Saint-Gelais, le seul qui ne trouvait pas matière complète à admiration et qui venait, à ce propos, aux grands éclats de rire de l'assistance, de se faire administrer par la belle lectrice la brusque repartie que voici :

— Ah! vous êtes tous les mêmes, vous autres, pauvres hiboux de la littérature : parce que vous ne pouvez regarder le soleil en face, vous ne savez comment en médire. Vous êtes pitoyables!

C'était à propos de ce passage :

« Sainctes et sainctz qu'on y va réclamer,
» C'est Beau Parler, Bien Celer, Bon Rapport,
» Grâce, Mercy, Bien Servir, Bien Aymer,
» Qui les amantz font venir à bon port.
» D'autres aussi, ou (pour avoir support
» Touchant le faict d'amoureuse conqueste)
» Tous pèlerins doibvent faire requeste,
» Offrandes, vœux, prières et clamours :
» Car sans ceulx-là, l'on ne prend point les bestes
» Qu'on va chassant en la forest d'amours. »

Mellin de Saint-Gellais trouvait cela d'un

mauvais goût!... Et puis les rimes n'étaient pas entremêlées; pour sept vers masculins il n'y avait que trois rimes féminines... Bref, c'était détestable!

Le hibou se promit, mais un peu tard, de respecter le maître pour mériter les bonnes grâces et les secours de la belle Marguerite.

— Que je ne vous interrompe pas, chère duchesse, dit François Ier, prenant place entre sa mère et madame d'Étampes, derrière le fauteuil de laquelle se glissa Triboulet; ce serait voler un moment de gloire à mon poëte, et il aurait droit de m'en vouloir.

Toutes les dames, mais plus particulièrement Marguerite, firent un accueil gracieux à Clément Marot qui s'assit humblement à côté du hibou, et la lecture du Temple de Cupidon fut reprise.

La duchesse d'Étampes paraissait triste et résignée; elle répondit cependant avec une charmante amabilité aux compliments que Sa Majesté, en s'asseyant, daigna lui faire sur sa beauté, mais on eût pu voir comme un éclair de haine rayonner dans ses yeux.

— Madame, dit ensuite François Ier à la reine mère en lui remettant un parchemin, voici un bon de trois cent mille écus sur le trésor, que Semblançay tient à la disposition du maréchal Lautrec...

— N'avais-je pas encore raison, François? murmura-t-elle en saisissant le parchemin avec avidité.

— Si, ma mère, comme toujours, et la France vous devra peut-être la conservation de ses possessions en Italie; mais il s'agit maintenant de décider le maréchal à partir sans retard...

— Ah! sire, dit Marguerite en interrompant sa lecture, vous n'écoutez pas; Votre Majesté serait-elle de l'avis de M. Mellin de Saint-Gelais sur ce poëme?

— Madame!... supplia le hibou.

— Quel est donc l'avis du grand homme? demanda tranquillement le roi.

— Il ne rencontre que matière à médisance.

Clément Marot regarda son confrère avec un

sourire si plein de mépris que celui-ci lui demanda grâce, à la grande joie de Marguerite qui n'avait visé qu'à lui faire faire amende honorable.

François Ier partagea l'hilarité générale qui saluait le ridicule du poëte Mellin et s'excusa de son inattention vis-à-vis de la belle lectrice en avouant qu'il s'agissait d'affaires d'Etat.

L'incident n'eut point d'autre suite, et, pendant que l'on continuait la lecture du poëme, le roi reprit son entretien avec sa mère.

— Oui, en effet, dit celle-ci, il faut le décider à partir...

— Je l'ai fait mettre en liberté, ma mère, et il arrivera ce soir.

— Où?

— Ici même.

— Vous n'y pensez pas!...

— Un moment de honte est bien vite passé, ma mère, et la dignité royale doit avoir le pas sur une dignité de femme. Il faut que ce soit vous qui obteniez son éloignement, dussiez-

vous la réclamer au nom du respect qu'il me doit.

— Cela n'est pas possible.

— Il le faudra cependant ou, foi de gentilhomme, je vous déclare, madame, qu'il ne rentrera plus à Vincennes et que je nomme le premier venu gouverneur de Milan à sa place.

La parole et l'accent du roi excluaient si bien la réplique, que la reine mère ne trouva plus un mot à répondre.

— Soit! fit-elle, après un moment de silence qui lui avait donné le temps de concevoir l'idée infâme qui devait faire enlever le Milanais à la couronne de France. Puisqu'il le faut, je le recevrai, et puisqu'il faut qu'il parte, il partira!

Et elle glissa le parchemin dans son aumônière.

— Bien! répondit François Ier avec une joie secrète. Du reste, ma mère, votre tâche sera d'autant plus facile que ces trois cent mille écus sont la seule condition qu'il a mise à son acceptation.

Alors, la raison d'État étant épuisée, il se pencha vers la duchesse d'Étampes, lui fit d'abord remarquer avec un sens exquis les naïves beautés qui étincelaient à chaque vers dans la folle poésie du Temple de Cupidon, et finit par demander la faveur d'un entretien particulier à la jeune femme dès qu'elle pourrait se retirer dans ses appartements.

—

VI

Où le docteur Akakia déclare madame la duchesse d'Etampes atteinte du mal caduc.

La lecture terminée, au moment où il croyait être libre et pouvoir se vouer tout entier au culte de la duchesse d'Étampes, François Ier se vit acculé dans une embrasure par le caquetage de sa belle-sœur, Renée de France, qui lui demanda une audience excessivement impérieuse en faveur de sa gouvernante, madame de Soubise.

— Et puisque l'occasion se présente et que j'y songe, cher sire, ajouta-t-elle sans attendre de réponse, quoique madame de Soubise se guindât déjà dans sa roideur majestueuse, à quelques pas d'elle seulement, pour se présenter, puisque j'y songe, dites-moi donc, afin que je puisse m'y préparer, quand aura lieu mon mariage avec l'empereur Charles-Quint, et quelles sont les fêtes que vous comptez nous donner à ce propos.

— Ma chère, bonne et jolie petite sœur, répondit-il en la cajolant, je vous aime bien, certainement, vous n'en doutez point, n'est-ce pas?...

— J'aurais vraiment trop mauvaise grâce.

— Et vous reconnaissez que tout ce que je puis faire pour vous être agréable je le fais?

— Parfaitement.

— Eh bien, ce que vous me demandez là, charmante mutine, vous savez que c'est devenu impossible et qu'il n'y faut plus songer.

— Impossible..., répliqua la princesse il n'y faut plus songer?... Et pourquoi donc?

— D'amis que nous étions, l'empereur et moi, quand ce mariage a été convenu, nous sommes devenus deux ennemis acharnés, et nous commençons une guerre qui aura plus de peine à finir qu'elle n'a eu de facilité à commencer.

— Mais c'est vous qui l'avez déclarée cette guerre, et je n'y suis pour rien, moi.

— Riez toujours, folle et charmante enfant, vous ne croiriez jamais combien cela vous sied !

— Je ne ris pas, sire, et n'en ai point envie, je vous jure... Qui vous dit que je ne me suis pas prise d'une belle passion, moi, pour l'empereur?... Vous m'avez ordonné de l'aimer par raison d'État, je l'ai aimé... Et on ne brise pas ainsi le cœur d'une femme, c'est cruel !... Vous avez commencé la guerre, c'est à vous de la finir; faites des excuses si vous voulez, les moyens m'importent peu, mais je tiens à devenir impératrice, moi !

— Oh ! de l'ambition ?

— Vous me l'avez inoculée, n'en accusez que Votre Majesté... Du reste, si je tiens tant à por-

ter la couronne, c'est pour vous mettre tous d'accord : je n'aime pas la guerre, c'est une impiété, et la splendeur des belles fêtes de la paix me séduit davantage.

— Ne me demandiez-vous pas une audience en faveur de madame de Soubise? éluda François Ier, qui avait hâte de retrouver sa liberté.

— Vous m'y faites songer et je vous laisse avec elle qui attend, je crois, avec grande impatience, parce qu'elle a à vous parler de choses très-sérieuses. Je ne vous retiens donc pas plus longtemps; mais tenez-vous-le pour dit, chère Majesté, je ne veux pas être l'humble vassale de la raison d'État, et, si vous ne me faites pas impératrice...

— Bien! voilà de la menace cette fois.

— Je ne deviendrai pas non plus la femme de ce petit prince italien, M. Hercule d'Este, le duc de Ferrare pour qui on vous a demandé indirectement ma main.

Et, sur cette vaillante rodomontade, madame Renée de France s'enfuit en courant et en riant

de si bon cœur qu'elle en eût ravi les anges.

Madame de Soubise s'avança alors, plus roide que jamais, se confondit en révérences et en cérémonies de toutes sortes, puis se mit à parler avec beaucoup d'éloquence des qualités éminentes et des services rendus à la couronne par son illustre époux, M. de Rohan, seigneur de Soubise.

— La plaisanterie est bonne, pensa François Ier, et si l'on s'était ligué pour m'empêcher d'arriver à mon rendez-vous, je ne sais trop quelle autre machine de guerre on aurait pu employer pour me faire tenir en place.

Madame de Soubise, comme si elle avait eu soif de gloire ce soir-là, parla ensuite de sa famille à elle dont le chef avait accompagné saint Louis en Palestine.

— Je n'y suis pas..., se dit son interlocuteur, en s'efforçant de deviner où la noble dame voulait en venir.

Ce ne fut pas tout.

— Gouvernante de Madame Renée de France,

la sœur de notre chère souveraine et de Votre gracieuse Majesté, reprit-elle, j'ai eu l'honneur d'accomplir les devoirs de ma position vis-à-vis de la princesse avec un soin et une persévérance qui font d'elle, à douze ans, une digne fille du grand roi Louis XII.

— Certainement, dit pour le coup François Ier, qui commençait à s'impatienter de cette longue série de services rendus.

— Ma famille, sire, continua la dame sans y prendre garde, a donc rendu à la couronne de France assez de services pour avoir le droit de demander une grâce à Votre Majesté...

— Venez donc au fait, je vous prie, madame, dit le roi. S'agit-il de Lautrec? sa grâce est accordée et il sera libre dans une heure.

— Non, sire, j'ai trop à demander pour moi et ma famille sans m'occuper des autres.

— Demandez alors et ne me faites pas un cours de généalogie : je connais la noblesse de France et n'ai pas besoin d'une pareille exposition pour savoir à qui j'ai affaire.

—Sauvez donc la réputation de ma fille, sire! s'écria enfin madame de Soubise en tombant à genoux; si madame de Pons a pu s'oublier jusqu'au point de vous accorder ses faveurs, respectez le nom qu'elle porte et celui d'où elle est issue; par grâce! par pitié! sauvez les apparences!

— Ah! pour le coup, exclama François Ier qui ne s'était pas du tout attendu à ce dénoûment, voilà qui est intolérable!... Vous aussi, madame?...

— Mais, sire, il me semble qu'en ma qualité de mère...

— Paix! madame, je vous prie : je respecte et honore beaucoup madame de Pons, mais je ne l'aime pas.

Et il voulut passer.

— Après ce qui s'est passé! gémit madame de Soubise en se voilant la figure.

— Plaît-il?

— Cette aventure... hier soir... au Louvre... ah! sire!

— Madame, repartit François Ier en prenant un de ces grands airs de dignité qui n'appartenaient qu'à lui, cette aventure dont on m'a entretenu comme vous est une calomnie ou un malentendu, et, foi de gentilhomme, je n'en sais pas davantage ; si l'honneur et la réputation de madame de Pons n'ont encouru des dommages que par mon fait, ce sont choses parfaitement intactes.

Sur ce, relevant courtoisement la gouvernante de sa belle-sœur, il la salua de la main, du sourire et du regard et s'en alla rejoindre la duchesse d'Étampes avec qui, nous le savons, il avait un rendez-vous.

En entrant chez la jeune femme sur la pointe du pied, espérant de la trouver seule et rayonnante, il la vit étendue sur son lit, inanimée et pâle; la duchesse d'Alençon était à son chevet et tenait une des mains de son amie dans les siennes.

On eût dit, vraiment, qu'un démon s'occupait des affaires de Sa Majesté très-chrétienne.

Quoi qu'il en soit, que le démon fût bon ou mauvais, nous pouvons, dès maintenant, certifier qu'il était charmant.

Nous savons ce que Marguerite avait promis à Clément Marot.

Nous avons vu, au moment où le roi s'asseyait entre la reine mère et la duchesse d'Étampes, Triboulet se tapir derrière le fauteuil de cette dernière.

De cette position, il pouvait tout entendre.

Si bien que la société avait à peine eu le temps de se disperser que, par l'intermédiaire de Clément Marot, Marguerite savait mot à mot ce qui avait été tacitement convenu entre le roi et madame d'Étampes.

Dès que celle-ci fut prête à se retirer, Marguerite était allée lui prendre le bras sous prétexte de bonne amitié et l'avait accompagnée jusque chez elle en s'entretenant follement du ridicule dont elle avait couvert Mellin de Saint-Gelais.

— Mais vous voilà toute pâle, chère du-

chesse! s'écria Marguerite en entrant dans les appartements de sa compagne; seriez-vous souffrante? Mon Dieu! qu'avez-vous donc?

— Mais rien, en vérité, répondit Anne avec autant d'inquiétude que de raison.

— Vous êtes toute pâle, vous dis-je, et vous pâlissez davantage encore. Que signifie? Auriez-vous eu quelque chagrin secret, quelque terreur... une émotion quelconque?

Nous avons dit que Marguerite s'occupait de sciences et particulièrement de médecine; de plus elle avait acquis une espèce de réputation dans cette branche, et c'était chose si extraordinaire à cette époque qu'une femme fût savante, que l'on s'était habitué à avoir en la duchesse une confiance aveugle et un respect profond.

Légèrement superstitieuse, Anne avait pâli en effet en entendant Marguerite frapper si juste.

— Elle lit donc dans la pensée, cette femme? s'était-elle demandé.

La duchesse d'Alençon fit passer son amie

devant une glace, et, l'effroi s'étant mis de la partie, elle se trouva effectivement très-pâle.

— Que ressentez-vous? demanda vivement Marguerite en lui tâtant le pouls.

— Rien... qu'une légère lourdeur à la tête... une agitation assez violente au cœur...

— Ah! heureusement que j'ai sur moi de quoi vous guérir, dit Marguerite, tirant aussitôt petit flacon de son aumônière.

Et, remplissant un verre d'eau, elle y mêla quelques gouttes de la liqueur que contenait son flacon.

Anne, qui attendait avec anxiété la préparation de son amie, saisit avidement le verre et le vida d'un seul trait.

Cette pâleur... en ce moment! Ne devait-elle point être belle, au contraire, pour recevoir le roi?

Après un silence de quelques minutes, Anne avoua, sans dissimuler une inquiétude extrême, qu'elle se sentait la tête de plus en plus pesante, et qu'il lui semblait que ses yeux ne

pouvaient plus supporter la lumière et qu'ils se fermaient malgré elle.

Pendant ce temps, madame de Soubise faisait à François Ier la généalogie de ses nobles aïeux.

En vérité, elle choisissait bien son temps!

Marguerite venait, en deux mots, de lui faire part du scandale de la veille dont on avait déjà eu vent à la petite cour des Tuileries ; elle avait ajouté :

— Le roi est en ce moment de fort belle humeur : demandez-lui, ma chère, ce que vous voulez obtenir.

Ce n'était donc pas sans raison que madame de Soubise retenait Sa Majesté.

— Mais, chère enfant, reprit Marguerite en soutenant madame d'Étampes, vous êtes vraiment mal et vous m'effrayez.

— Oh! on dirait que je vais mourir! répondit celle-ci en se laissant aller à demi évanouie dans les bras qui la soutenaient.

Marguerite appela un page et lui donna ordre d'aller à l'instant querir le docteur Akakia ;

puis, aidée d'une des femmes de la belle duchesse, elle alla la déposer sur son lit.

Anne passa sa main sur ses yeux comme pour en chasser un nuage, et soupira profondément; puis, comme si elle eût voulu lutter contre cet accablement qu'elle ne pouvait vaincre, elle jeta un grand cri, se souleva, se débattit en appelant à son secours et finit enfin par retomber dans cette position où devait la retrouver le roi, c'est-à-dire complétement inanimée.

— Mon Dieu! madame, que s'est-il donc passé?... s'écria celui-ci qui crut la duchesse d'Étampes morte et se précipita vers elle dans une agitation extrême.

Au même instant, le page souleva la tapisserie et annonça le docteur Akakia.

— Sire, dit Marguerite à demi-voix, quelle émotion, quel oubli de vous-même!... On dirait, en vérité, que... Ah! par respect pour la dignité royale, quoi qu'il en soit, courage!

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton légèrement railleur, étaient trop adroites et trop

mordantes pour ne pas produire leur effet sur un caractère comme celui de François Ier.

Aussi, se recomposant aussitôt la figure de ces éléments de calme et de dignité devant lesquels se baissaient tous les regards et se brisaient toutes les volontés :

— Vous voilà, cher docteur? dit-il, tendant la main à Akakia, voyez donc bien vite ce qui arrive à madame la duchesse d'Étampes, que je puisse aller rassurer ma mère...

Sa voix était cependant légèrement tremblante.

Le docteur salua gravement Sa Majesté, sourit en baisant la main de la duchesse d'Alençon; puis, il prit la main de la malade en la regardant avec attention.

Près de dix minutes s'écoulèrent.

Dix minutes qui furent dix siècles pour François Ier, et qui permirent à Marguerite de se préparer à faire la relation des signes diagnostiques qui avaient précédé et amené cette prostration de la malade.

— La peau est sèche, dit le docteur, le pouls faible et la respiration anormale...

— Il y a une heure à peine, se hâta de dire le roi, que la duchesse causait avec nous dans le salon de la reine mère.

— L'avez-vous accompagnée jusqu'ici, sire? répliqua perfidement le docteur, et pourriez-vous me dire...?

— Non, docteur, interrompit Marguerite. Nous rentrions ici, la duchesse d'Étampes et moi, en causant de choses indifférentes, quand tout à coup je la vis pâlir. Je lui demandai si elle souffrait. — « Non, me répondit-elle, cependant je ressens quelque lourdeur au cerveau et une grande agitation au cœur... »

— Elle aurait mieux fait de dire : C'est de l'amour! pensa François Ier avec un sentiment d'orgueil qui rayonna dans ses yeux.

— Je lui fis prendre un verre d'eau glacée, ce qui réussit à lui rendre un peu de calme; mais bientôt après elle se laissa tomber dans mes bras, et je n'eus que le temps d'appeler

une de mes femmes pour m'aider à la déposer sur le lit où elle se débattit dans des convulsions déchirantes.

— Des convulsions?... s'écria Akakia, vous dites des convulsions?

Et, la main tendue vers Marguerite, la bouche ouverte, le regard inquiet, François Ier répéta la question :

— Des convulsions?... des convulsions?

— Oui, dit Marguerite, et c'était à ce point que j'en suis encore effrayée... Elle se tordait les bras en sanglotant, jetait des cris de désespoir et de terreur.

— C'est une attaque d'épilepsie! interrompit le docteur à son tour.

— Une épilepsie?... répétèrent le roi et Marguerite.

— Oui, c'est-à-dire le mal caduc.

— Oh! la malheureuse! s'écria Marguerite, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Le roi, sans ajouter un mot, se laissa tomber dans un fauteuil, appuya son front dans une de

ses mains, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Pendant ce temps, Akakia s'efforçait de rappeler Anne à la vie en dégrafant à la hâte, aidé de Marguerite, la robe de la malade, afin de faciliter le jeu des poumons et de rendre la respiration possible.

La chaste et charmante vierge demeurait insensible à ces attouchements, comme la morte que l'on débarrasse de ses vêtements pour la vêtir d'un linceul.

—Je n'y comprends rien, dit le docteur, c'est toujours la même insensibilité...

Il détacha la mousseline et les dentelles en point de Flandre qui restaient à écarter, et découvrit, sous sa main curieuse, un sein de stuc que l'on eût dit modelé sur les plus parfaits chefs-d'œuvre de volupté que Rome et Athènes nous ont laissés.

— Ah! s'écria le roi, qui venait de redresser la tête, en se levant brusquement comme pour arrêter cette profanation.

Mais, se rappelant tout à coup que, devant

Akakia et la duchesse d'Alençon surtout, c'était un crime inexcusable que d'avouer son amour, il s'arrêta, détourna les yeux, salua et sortit de l'appartement en affectant le plus grand calme, la plus complète indifférence.

—

VII

La million de Montmorency.

En arrivant à Vincennes, le duc de Montmorency fut immédiatement introduit par le gouverneur dans la pièce du donjon qu'occupait Lautrec.

Ces messieurs trouvèrent le maréchal si complétement enfumé, dans ses tentures de damas et de brocart, qu'ils faillirent tomber à la renverse en ouvrant la porte.

Cette fumée, qui enveloppait notre ami comme

d'un nuage, s'échappait d'un vase de cuivre rouge, posé sur une table en laque de Chine, dans lequel se consumait lentement une quantité considérable de cette plante aromatique que Jean Nicot avait récemment importée d'Amérique, et que l'on appelait à cette époque l'Herbe de la reine.

En terme usuel, c'était du tabac.

Et Lautrec, qui avait été, dans un moment de désespoir, jusqu'à jouer aux dés en se servant d'une chaise pour adversaire, tant il s'ennuyait dans sa prison maudite, Lautrec expérimentait.

— On a observé, s'était-il dit, que les habitants de l'autre monde, en aspirant le parfum de cette plante à pleins poumons, deviennent, après un certain temps, tellement abrutis qu'ils sont insensibles à tout ce qui se passe; si je pouvais m'abrutir en quelques jours, moi, pour ne plus me faire aucun souci?... Donnons-nous-en, sarpejeu!

Et là-dessus, s'étant fait apporter du tabac et une aiguière, il avait entassé l'un dans l'autre,

y avait mis le feu et s'était mis bravement à faire l'office de soufflet pour l'attiser.

Puis, satisfait de cette opération préliminaire, il avait transpercé l'aiguière d'un coup de poignard, avait introduit un tube dans l'ouverture, aspirait par ce tube et se donnait de la fumée à s'étouffer.

Il en était là de ses expériences sur la propriété du tabac et la capacité de ses poumons, quand M. de Montmorency et le gouverneur de Vincennes entrèrent chez lui.

— Hein?... fit-il, sans quitter son tube des lèvres et sans se retourner, qui va là?

— C'est moi, maréchal.

— Ah! c'est cet excellent gouverneur! Eh bien, que me voulez-vous?... Oh! soyez tranquille, je ne songe plus à m'enfuir... Depuis le jour où vous avez fait échouer mon projet que je croyais si bien organisé par le déguisement du geôlier, je n'ai plus le moindre espoir.

— Je viens vous en apporter, moi, monsieur le maréchal, dit Montmorency.

— Diable! pensa Lautrec, levant cette fois la tête, le favori du roi... que peut-il venir faire ici, celui-là, et que me parle-t-il d'espoir?

Puis, tout haut, et allant au duc, la main tendue :

— C'est vous, monsieur de Montmorency? ajouta-t-il. Vous venez me voir? salut! Vous ne vous faites pas l'idée, n'est-ce pas? du crime qui m'a amené ici... Ni moi non plus. Voici ce qui m'est arrivé.

Et il raconta avec une volubilité extrême, sans laisser à son visiteur le temps de l'interrompre, la cause qu'il se donnait à son emprisonnement.

A l'entendre, il était tout bonnement mystifié; il devait y avoir eu erreur, on l'avait pris pour un autre, c'était un malentendu, une méprise inexplicable; enfin, ce qu'il voyait de plus clair dans son aventure, c'est qu'il la subissait pour un autre, et c'était sa consolation.

C'était une manie de sa solitude que de raconter cette histoire à tout venant et de la ridiculiser à son profit par des détails grotesques de narration.

— Mais ne m'aviez-vous pas dit que vous deviez cette déconvenue à votre duel avec monseigneur d'Alençon? demanda Montmorency.

— Je vous ai dit cela? repartit Lautrec avec étonnement. Oh! c'est possible... Mon Dieu, que ne dit-on pas quand on a besoin de parler!...

— Quoi qu'il en soit, c'est bien vous que concerne cette lettre, maréchal, ajouta le duc, ou je me trompe fort.

Et, dépliant la lettre que lui avait remise le roi dans la plaine de la Tuilerie :

« Ordre de mettre immédiatement en liberté, relut-il à demi-voix, et de nous amener... »

— Oui, oui, interrompit le maréchal, c'est bien moi, c'est très-bien moi; non, je n'ai point été pris pour un autre; certes il n'y a eu ni malentendu, ni méprise... J'ai été mystifié, c'est tout ce que j'y vois de plus clair. D'ailleurs ne vous le disais-je pas?

Et Lautrec, dans sa surprise, prit son ai-

guière à tabac et la jeta tout enflammée par la meurtrière.

— Comment, duc! s'écria-t-il. Sarpejeu! me voilà! Mon cheval et mon épée, et je suis prêt à tout... Ah! M. le gouverneur, vous ne vous étiez point attendu à ce dénoûment, n'est-il pas vrai?... Ce bon gouverneur!... Figurez-vous, mon cher duc, que M. le gouverneur craignait qu'on ne m'envoyât au Châtelet... sous prétexte que je possédais un secret terrible et que je devais mourir avec lui... Mais partons, je vous prie, et sans plus de retard; je serais vraiment désolé que Sa Majesté dût m'attendre plus longtemps.

— Ah! un instant, maréchal, répliqua Montmorency, j'ai ordre, auparavant, d'exiger de vous une promesse que vous devez vous engager à tenir sur votre honneur, et je vous invite à me la faire.

— Ah! ah! fit Lautrec avec un sentiment très-marqué de mauvaise humeur.

— Le roi exige que vous me juriez de m'ac-

compagner jusqu'au château de la Tuilerie sans chercher à vous évader.

— Ah ! ah ! répéta Lautrec. Eh bien ! je vous le jure, cela n'engage à rien.

— Sur votre honneur, maréchal.

— Oui, oui, pourquoi pas?

Lorsqu'on lui eut rendu son épée et qu'il fut sorti de Vincennes sur un magnifique cheval tiré des écuries du roi et qui avait été amené par l'écuyer de Montmorency, Lautrec, sous prétexte de jouir de sa liberté, donna de l'éperon et se mit à exécuter de brillantes voltiges à travers champs. Lorsqu'il se fut bien fatigué à cet exercice et qu'il eut repris le pas à côté de son compagnon :

— Dites-moi, mon cher duc, demanda-t-il avec un grand semblant d'indifférence, quel crime croyez-vous que j'aie pu commettre pour avoir été envoyé à Vincennes, et pourquoi y ai-je été reçu dans un aussi splendide appartement que celui où vous m'avez retrouvé?

— Oh ! l'on ne dit rien des motifs de votre

arrestation, reprit Montmorency, mais tout le monde sait à quoi s'en tenir...

— Vraiment! Et ne pourrais-je pas savoir aussi, moi...?

— Ah! maréchal, c'est une plaisanterie...

— Bon! tout le monde est donc de mon avis?

— Comment l'entendez-vous?

— Mais comme vous, absolument. C'est ce que je m'évertuais à démontrer à mon gouverneur, et ce qu'il ne prétendit jamais admettre.

— Quoi?

— Que mon arrestation était une plaisanterie.

— Mais ce n'est nullement ainsi que je l'entends, dit Montmorency : je veux dire qu'il y a plaisanterie de votre part à ne pas en vouloir connaître les causes.

— Comment! mais je n'en sais pas le premier mot...

— Ah!...

— Je vous le jure.

— Et la reine mère?... Et le parc de la Tuilerie? insinua le duc d'un ton malin.

— Eh bien? dit Lautrec, avec une nuance d'orgueil singulièrement dissimulée.

— Oh! il n'y a plus de mystère, on sait tout.

— Bah!

— Ces petites histoires s'apprennent si facilement à la cour!

— Vous m'étonnez... de quelle histoire voulez-vous donc parler?

— Heu!...

— Vous ne pouvez vous figurer à quel point vous excitez ma curiosité.

— Oui, oui, jouez l'innocent!

— Vous me la baillez belle, je vous jure : j'ignore le premier mot de ce que, selon vous, tout le monde sait à la cour.

— Et l'aventure de la tonnelle? demanda Montmorency à voix basse, en rapprochant son cheval.

— Ah! fit Lautrec, il y a une histoire sous la tonnelle?

— Oui, vraiment.

— Mais cela doit être fort champêtre.

— Mais non! Vous savez bien que cela a été plutôt tragique, puisque cela vous a mené droit à Vincennes.

— Ah! pardonnez, j'ai d'abord passé quelques excellentes journées dans mon château de Meudon en société de mon bon ami Bonnivet, ensuite j'ai été invité au grand bal du Louvre, et puis j'ai fait la campagne de Navarre.

— Vous voyez donc bien que vous savez parfaitement de quoi il s'agit!

— Non pas, je vous prie; je sais ce qui s'est passé, mais je ne me doute pas le moins du monde de ce que dit le monde, et c'est pourquoi je vous le demande.

— Il dit...

— Après?

— Il dit que vous marchez directement sur les traces de votre ami, le connétable de Bourbon.

— Voyez-vous cela!... Ainsi, le monde se figure que j'arriverai tôt ou tard à voir mes biens confisqués et ma personne condamnée à l'exil?

— Oh! non, on ne va pas encore jusque-là.

— On est trop bon!... Mais continuez, s'il vous plaît : jusqu'où va-t-on?

— On en est toujours au point de départ.

— Bon! J'ai encore du temps devant moi, en ce cas... Mais quel est ce point de départ où l'on suppose que je suis toujours?

— A la tonnelle du petit parc.

— Bah! j'aurais juré, moi, que je venais de sortir de Vincennes, et que je me promenais maintenant côte à côte avec vous sur le chemin de Paris.

— Oui, mais je me comprends.

— Vous êtes bien heureux : moi je ne vous comprends pas du tout.

— Ah! maréchal...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'assurer, mon cher duc.

— Cependant, vous n'ignorez pas que le connétable a refusé les avances de madame la reine mère?

— Non.

— Eh bien?

— Voilà tout, répondit Lautrec qui s'était juré de ne faire aucune avance.

— Mais c'est là le point où l'on prétend que vous en êtes...

— Bon! sarpejeu, dit Lautrec.

— Il paraît que vous lui avez fait subir le même affront.

— Moi?... Ah! par exemple!...

— Qu'elle vous a fait aussi des avances et que vous n'y avez pas voulu répondre.

— C'est une indignité, répondit-il, sur le ton qu'un autre aurait pu dire : Certainement.

— Voilà, ajouta Montmorency, une des causes que l'on donne à votre disgrâce.

— Vous dites une des causes... il y en a donc encore d'autres?

— On parle aussi de madame la duchesse d'Étampes que vous auriez voulu soustraire aux assiduités du roi.

— Hein? fit Lautrec avec un violent haut-le-corps, se rappelant, à l'audition de ce nom, la

confidence que Clément Marot lui avait faite sur les projets de François Ier, lorsqu'il était allé lui faire visite à son hôtel de la rue des Tournelles, peu de temps après son retour de Mézières avec madame de Chartres.

VIII

Les accommodements de Lautrec avec la parole.

Jusque là, ce n'avait rien été, il n'avait été question que de lui seul et d'une aventure qu'il niait par devers tous quand on allait trop loin dans les suppositions; mais voilà maintenant qu'il s'agissait de la duchesse d'Étampes!

Or, ce nom était inconnu en France.

Il y avait bien la terre d'Étampes, qui avait été apportée en dot à François Ier par la fille de

Louis XII avec le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort et d'Ast, comme nous l'avons déjà dit; mais Étampes était un comté, ce comté une terre, et Lautrec, qui ne connaissait aucun détail, ne se figurait pas le moins du monde comment ce comté et cette terre eussent pu faire de sa protégée la duchesse d'Étampes.

— Hein? répéta-t-il.

— Ah! c'est juste, répondit Montmorency, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... mais vous vous rappelez cette jeune femme que Sa Majesté avait mariée à M. de Chartres, lequel s'est fait tuer sous les murs de Mézières?

— Oui... en effet... je crois me souvenir...

— Mais oui... cette femme, enfin, que vous avez ramenée vous-même de Mézières après la mort de son époux et que vous avez installée chez vous?

— Oui, oui, très-bien, je me rappelle.

— Eh bien, le roi voulait en faire sa maîtresse, et vous le gênez... C'est aussi un peu

pour cela, dit-on, que l'on vous a éconduit pour quelque temps.

— Mais comment se fait-il, continua Lautrec avec sa feinte bonhomie, que la veuve de M. de Chartres soit devenue la duchesse d'Étampes ?

— Hé! par son mariage avec le duc de ce nom.

— Son mariage... vous dites son mariage?

— Vous avait-elle juré, par hasard, de rester éternellement veuve?

— Non...

— C'est donc tout naturel, et c'est une preuve de plus de ce que je vous disais tout à l'heure, à savoir : que vous gêniez. Immédiatement après votre arrestation, madame de La Mothe Vaudron, paraît-il, est allée,au nom de la reine mère, réclamer sa dame d'honneur, et sans pouvoir vous conter en détail comment les choses se firent, je puis vous affirmer qu'en deux jours de temps ce fut arrangé sans remède : elle était duchesse d'Étampes.

— Par son mariage avec qui?

— C'est juste, vous ignoriez encore cela... par son mariage avec M. de Brosses que le roi a créé duc.

— Le baron de Brosses! s'écria Lautrec.

— Oh! mais il ne gêne pas, lui, rassurez-vous, dit Montmorency; cinq minutes après la cérémonie il est parti, et on prétend qu'il ne reviendra plus...

— De manière que... ?

— Pas du tout, et c'est ce qui étonne tout le monde : il paraît que la duchesse d'Étampes n'est pas encore la maîtresse du roi.

— Sarpejeu! fit Lautrec en poussant un bruyant soupir.

— A propos, ajouta Montmorency, vous me demandiez tout à l'heure pourquoi vous aviez été reçu à Vincennes dans un si splendide appartement que celui où je vous ai retrouvé...

— C'est vrai, répondit-il avec distraction, essayant de compléter dans son imagination tous les détails de ce qui avait dû se passer.

— Il avait été, — dit-on toujours, moi je ne

vous affirme rien, — il avait été préparé en l'honneur de madame de Châteaubriant.

— Quoi... ce cachot? dit Lautrec, qui marchait de surprise en surprise.

— Lui-même.

— Mais, s'il a été préparé pour elle, comment n'y est-elle pas?... Elle est donc ailleurs?

— Oh! si l'on avait su où la retrouver, soyez certain...

— Où la retrouver?

— Parbleu! vous ne savez pas encore... Elle était prisonnière au Petit-Nesle...

— Pardon, je sais cela parfaitement puisque ses gardes m'ont repoussé comme un intrus, à mon retour de Mézières, quand je me suis présenté pour lui faire visite.

— Eh bien, elle s'est évadée, on ne se figure pas ce qu'elle peut être devenue.

— Ah! exclama sourdement le maréchal en prenant une résolution.

Puis, arrêtant aussitôt son cheval :

— Monsieur le duc, dit-il à Montmorency,

croyez que je vous suis bien obligé pour tous ces renseignements que vous avez bien voulu me donner; mais permettez que je vous quitte...

— Je m'y oppose, au contraire, de tout mon pouvoir!... s'écria Montmorency avec stupeur en se rappelant la recommandation du roi.

— Souffrez, en ce cas, que je m'échappe...

— Vous échapper... mais, monsieur le maréchal, j'ai votre parole...

— Aussi va-t-il falloir, monsieur le duc, que vous ayez l'obligeance de me la rendre.

— Falloir!...

— Mon Dieu! oui. Vous m'avez dit des choses qui me prouvent combien il est imprudent de s'engager lorsque l'on n'est pas bien au fait de la situation : tout à l'heure je me figurais que ce que j'avais de mieux à faire était d'aller au château de la Tuilerie; maintenant, je suis convaincu qu'il faut absolument que je sois ailleurs. Il est possible que, ma visite terminée, je vous rejoigne chez madame la reine mère, mais, quant à vous y accompagner, cela m'est

absolument impossible. Or, pour en revenir à mon point, je vous prie, monsieur le duc, de bien vouloir me rendre ma parole.

— Mais cette façon d'agir est d'un mauvais gentilhomme, maréchal, balbutia Montmorency.

— Restons, s'il vous plaît, monsieur, riposta Lautrec, en bons termes de courtoisie. Je vous redemande poliment ma parole ; rendez ou refusez sur le même ton, et nous verrons après.

— J'ai ordre du roi de vous remettre à sa disposition, et je refuse.

— Vous voulez donc m'obliger à vous la reprendre ?

— Me la reprendre !...

— Oui, monsieur, répondit Lautrec en mettant l'épée à la main ; ne fût-ce que pour vous désabuser sur mon compte en vous prouvant que je ne suis pas un mauvais gentilhomme.

Montmorency abaissa sa visière et mit, comme son adversaire, l'épée à la main.

— Reprenez-la, maréchal, si vous le pouvez, dit-il avec résolution.

— Encore une fois, monsieur le duc, rendez-la-moi, je vous prie ; vous ne croyez pas combien je serais désolé qu'il vous arrivât malheur.

— Monsieur, les ordres du roi avant tout, et je me considérerais comme traître à Sa Majesté si je vous faisais la moindre concession : vous me prendrez peut-être la vie, mais, sur mon âme, je vous jure que je ne vous rendrai pas la parole que j'ai eu l'honneur de vous demander.

— Sarpejeu ! pensa Lautrec, voilà la réponse d'un noble gentilhomme, et il y aurait crime de ma part, un crime dont je ne m'excuserais jamais vis-à-vis de ma conscience, à abuser de ma force de soldat sur sa faiblesse de muguet... En garde donc, ajouta-t-il tout haut en faisant faire un pas de retraite à sa monture pour l'acculer à un arbre et le mettre dans l'impossibilité de reculer.

Les deux adversaires se trouvaient en ce moment à une lieue et demie environ du château de Vincennes, et arrivaient en vue de la Bastille qui se détachait comme une masse sombre à

l'horizon, illuminée par quelques reflets blafards de la lune.

Montmorency rangea son cheval à son tour, tira l'épée et se mit en devoir de vendre chèrement sa vie.

— Y sommes-nous? demanda le maréchal.

— Me voilà! répondit le duc en lançant son cheval.

Les deux fers se rencontrèrent, et après quelques brillantes passes d'armes, Montmorency fut désarmé et désarçonné.

Lautrec, qui avait fait les choses avec la plus extrême prudence, et qui avait la certitude de ne pas avoir blessé son adversaire, descendit de cheval, mit son épée sur la gorge de Montmorency et lui redemanda, pour la dernière fois, sa parole.

— Je ne puis vous la rendre... mais reprenez-la, je ne puis plus m'y opposer.

Lautrec n'en demanda pas davantage; il remit son épée au fourreau, remonta à cheval et partit au galop.

IX

La Providence en barbe rousse.

Anne était devenue duchesse d'Étampes, et madame de Châteaubriant était en fuite!...

Lautrec prit le chemin le plus direct qui conduisait à la rue des Tournelles et ne s'arrêta que chez lui.

Le concierge, quinteux vieillard en livrée qui racontait chaque soir à madame son épouse l'histoire de messieurs ses maîtres et de leurs

nobles aïeux, sonna la cloche du vestibule à toute volée en reconnaissant la voix de Lautrec; puis, il lui ouvrit la porte.

Le maréchal, qui n'avait pas de temps à perdre en sensiblerie, laissa le cheval du roi aux mains du premier valet qui se présenta et s'élança par l'escalier comme la foudre.

— Nourrice! nourrice!... cria-t-il en heurtant à toutes les portes.

La nourrice arriva bientôt, et, à la demande de Lautrec, passa sur les effusions larmoyantes et les expansions nécessaires à la célébration d'un retour, pour raconter en hâte, et de point en point, ce qui était avenu depuis le moment de l'arrestation de notre ami.

Une dame de la cour était venue au nom de la reine mère, avait enlevé madame de Chartres, et, depuis lors, on n'avait plus entendu parler de celle-ci ni de l'autre.

L'idée de rosser d'importance toute sa maison pour n'avoir fait aucune résistance à madame de La Mothe Vaudron lui traversa bien

l'esprit, mais ce ne fut qu'une lueur. Lautrec était de ces hommes qui luttent avec l'acharnement du désespoir jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière seconde, mais qui, une fois les faits accomplis, les acceptent pour ce qu'ils sont et ne pensent plus qu'au remède à employer.

Le lendemain, dans la nuit, madame de Châteaubriant, sous un déguisement de page, était arrivée avec Clément Marot qui avait passé toute la journée suivante avec elle.

— Je comprends, pensa alors Lautrec, pourquoi le diablotin avait tant à cœur de défendre l'honneur de madame de Chartres. C'était du dévouement placé à cent pour cent et qu'on devait lui payer en reconnaissance.

Puis, le fou du roi était venu aboyer, avait probablement dit quelques mots au poëte et ils étaient partis tous les deux. On n'avait plus eu de nouvelles ni de l'un ni de l'autre.

— C'est cela ! se dit encore Lautrec, la dette était payée. Et où est ma sœur? reprit-il en se levant.

Madame de Châteaubriant, de peur d'une surprise, habitait un petit pavillon du jardin qui avait une issue secrète dans une rue voisine, et n'avait rien pu entendre du vacarme qu'avait fait Lautrec en rentrant; mais la femme du concierge était allée la prévenir, et elle vint se jeter tout en larmes dans les bras de son frère en lui racontant, avec des paroles entrecoupées de sanglots, par quelles circonstances miraculeuses et par quels hommes dévoués elle avait été sauvée.

— Sauvée! dit le maréchal; votre appartement est tout préparé au donjon de Vincennes, et le jour où l'on vous retrouvera, soyez tranquille!...

— Ah! le roi m'a tenu parole! s'écria madame de Châteaubriant avec effroi.

Le lecteur se rappelle que, à ce petit lever de Sa Majesté Très-Chrétienne, auquel nous l'avons fait assister dans le premier chapitre de ce livre, François Ier avait annoncé à la favorite que la coupe débordait, et qu'il allait lui faire

préparer un appartement à Vincennes pour le cas probable où la pauvre femme voulût encore se heurter à ses projets.

C'était promesse tenue, rien que cela.

Cependant François Ier avait fait construire la cage avant de tenir l'oiseau...

— Mais, s'écria Lautrec, où est la duchesse d'Étampes?...

Clément Marot arriva.

Sous prétexte d'une longue recherche de documents nécessaires à la préparation de son travail sur le Roman de la Rose, il avait laissé le roi au château de la Tuilerie et s'était enfui en se disant :

— Parbleu! je préfère aller passer ma soirée entre M. de Poitiers et sa fille, moi! Tout à l'heure, le roi reviendra tout penaud de sa visite à la belle duchesse d'Étampes, il me contera ses désappointements, et, à la fin, je pourrais fort bien me trahir. Quand on se connaît, on se garde : gardons-nous...

En traversant la Tuilerie, il rencontra un

cavalier errant péniblement au pas le plus docile de sa monture, la tête sur la poitrine et les bras pendants.

— Tiens! se dit Marot, c'est Montmorency...

C'était le duc, en effet, qui, s'étant retrouvé seul avec son cheval, après que Lautrec fut parti avec sa parole, s'était remis en selle et était revenu à Paris pour faire au roi le récit de son aventure; mais, au moment d'entrer, le courage lui avait manqué en songeant que ce qui pourrait lui arriver de plus agréable serait, à coup sûr du ridicule, peut-être une disgrâce.

Et, ne pouvant se décider à retourner sur ses pas, ce qui ne l'eût mené à rien, n'osant d'ailleurs, d'un autre côté, rentrer au château où l'on eût pu fort mal le recevoir, il attendait.

— Mais oui, reprit Marot après un examen de quelques secondes, c'est lui-même... Hé! monsieur le duc?

Montmorency leva la tête, se retourna et reconnut le poëte.

— Ah! soupira-t-il en laissant toujours aller

son cheval à la dérive, c'est-à-dire où le vent le poussait, à l'aventure, sans but et sans raison.

— Je jurerais, se dit Marot avec un sourire narquois, que le maréchal lui a brûlé la politesse aujourd'hui, comme il l'a fait jadis à son ami Bonnivet... Oh ! ce serait pain bénit, par exemple !... Mais, ajouta-t-il tout haut en courant au cheval, arrêtez-vous donc... où diable voulez-vous aller?

Lorsqu'il eut atteint et arrêté le cheval, il posa plus nettement sa question et dit au cavalier qu'il désirait savoir quelle espèce de grande douleur il pouvait aussi poétiquement promener dans une plaine parfaitement déserte, à cette heure du soir et par un temps si lourd, une atmosphère si pesante que l'on eût dû s'attendre à voir éclater l'orage à tout instant.

— Ah ! répéta Montmorency sur un ton plus lamentable encore que la première fois, ah ! mon ami, je suis bien malheureux !

Jamais, jusque-là, Clément Marot n'avait eu l'honneur de s'entendre appeler ami par un

Montmorency; mais rien ne vaut, chez les hommes faibles, l'accablement de la douleur pour rapprocher les distances de l'étiquette et de la fortune.

— Et pourquoi? demanda Marot avec une sorte d'inquiétude. Mais j'y songe, continua-t-il en regardant tout autour de lui; le roi vous avait envoyé à Vincennes...

— Hélas! interrompit le duc.

— Avec ordre d'y chercher un prisonnier... et de l'amener chez la reine mère, après avoir préalablement exigé sa parole qu'il ne chercherait pas à vous échapper.

— Et je l'ai exigée, ajouta-t-il.

— Mais le prisonnier...?

— C'était Lautrec... et la parole qu'il m'avait donnée, il me l'a reprise l'épée à la main.

— J'en étais sûr, se dit Marot. Ah! quel démon d'homme, mon Dieu! Je crois qu'il trouvera moyen de faire des accommodements avec la mort, quand elle se présentera à lui, et qu'il esquivera son inévitable coup de faux!

— Il me l'a reprise, et il a fui !

— Il a fui !

— Hélas! oui... comment faire, maintenant?... Ah! ce sera mon coup de grâce : adieu mon crédit et mes espérances d'avenir; ma jeunesse est flétrie et mon avenir est perdu!

— Comment a-t-il pu vous reprendre cette parole donnée? demanda Marot avec intérêt.

— L'épée à la main, vous dis-je.

— A quel propos?

— A propos de rien... sous prétexte qu'il avait absolument affaire ailleurs, et qu'il ne pouvait me suivre chez la reine mère.

— C'est singulier.

— Oh! oui. Nous avions fait les trois quarts de la route en parfaite relation d'intimité, moi lui racontant tout ce qui s'était passé à la cour pendant son absence...

— Ah! vous lui avez dit... Mais voilà sans doute à propos de quoi il vous a repris sa parole... Que lui avez-vous dit?

— Les motifs, d'abord, que l'on donnait à son arrestation.

— Lesquels?

— Une vengeance de la reine mère.

— Ensuite?

— L'enlèvement de madame de Chartres.

— Lui avez-vous dit aussi que madame de Chartres avait été faite duchesse d'Étampes?

— Oui.

— Et que madame de Châteaubriant était en fuite?

— Oui.

— J'y suis! s'écria Clément Marot, frappant joyeusement ses deux mains l'une contre l'autre.

Devinant un rayon d'espoir dans cette joie de celui qu'il avait daigné appeler son ami, Montmorency lui demanda avec instances quelles réflexions il pouvait se faire.

Mais Clément Marot était si absorbé dans ses pensées qu'il ne répondit pas.

Montmorency insista.

— Écoutez, dit le poëte, j'imagine que moi, votre ami, je puis retrouver le maréchal et vous le ramener...

— Il serait possible!

— Je ne le jure pas, mais je l'espère.

— Oh! vous seriez ma providence!

— Providence en barbe rousse! le compliment n'est point flatteur pour la Providence d'en haut... Quoi qu'il en soit, monsieur le duc, vous pourriez bien ne pas vous tromper du tout au tout. Écoutez, vous êtes ici fort bien dans une plaine où probablement personne ne viendra vous déranger avant une heure; voulez-vous attendre? et j'espère, moi, vous remettre en possession de votre prisonnier.

— Oh! mon ami!... exclama le duc avec reconnaissance.

— Eh bien! c'est dit, interrompit Clément Marot, vous acceptez et je pars. A bientôt. Patience et bon courage.

Sur ce, laissant le duc aussi stupéfait que rayonnant d'espoir, il partit tout courant avec la conviction qu'il allait certainement retrouver le maréchal.

—Il aura voulu voir sa sœur, pensait-il, pour

tâcher de se mettre au fait de la situation et ne point devoir entrer en scène sans connaître le premier mot de son rôle; il aura imaginé qu'elle ne pouvait guère être à Paris plus en sûreté que dans son pavillon du jardin de la rue des Tournelles, ni mieux gardée que par sa vieille nourrice, et c'est chez lui, inévitablement, qu'il faut aller pour la rejoindre.

Il avait donc d'excellentes raisons pour arriver si à propos chez le maréchal, dans un moment où personne, certes, ne l'y eût attendu, et il n'était, dans cette circonstance, que la ficelle du Destin.

— Marot! s'écrièrent en même temps Lautrec et madame de Châteaubriant.

— Moi-même, mes amis, répondit-il avec une aisance parfaite, en baisant, d'un côté, la main de sa belle maîtresse, et, de l'autre, serrant celle du maréchal. Ne demandiez-vous pas où était la duchesse d'Étampes?... Il fallait donc bien que je vinsse vous le dire.

— Oh! dites, supplia madame de Châteaubriant.

— D'abord, rassurez-vous sur ce qui aurait pu lui arriver : le roi l'a faite duchesse d'Étampes, et il est toujours son créancier. Oh ! elle a été bien gardée !

Ce fut au tour de Lautrec à serrer la main du jeune homme et au tour de madame de Châteaubriant à récompenser la simple galanterie de son poëte, qui venait de lui baiser le bout des doigts, en lui envoyant un de ces regards de femme pleins d'amour, pleins d'abandon, pleins de promesses, qui subjuguent, qui entraînent et qui damnent quand ils ne donnent pas le ciel.

— Vous voilà donc rassurés tous les deux sur le passé, reprit Marot en s'asseyant entre ses deux amis sur un sofa. Ce soir, sous prétexte, je crois, d'entendre la lecture de mon Temple de Cupidon par madame la duchesse d'Alençon, le roi est allé du Louvre au château de sa mère, où il y avait réunion intime. La duchesse d'Étampes était naturellement de la société, et Sa Majesté a pris place au cercle entre elle et la

reine mère. Dans la position où je me trouvais, je ne pouvais absolument rien entendre de ce qui allait se dire entre ces trois personnages, mais j'avais pris mes précautions; et, lorsqu'on se leva pour se retirer, j'appris que le roi devait avoir un entretien particulier avec notre protégée, et que la pauvre femme aurait à l'attendre dans ses appartements.

— Sarpejeu! fit Lautrec.

— Je fis alors quelques rapprochements et je m'aperçus que Montmorency et moi étions les seuls qui avions accompagné Sa Majesté, qu'il avait remercié ses gardes et que le roi pouvait fort bien s'être arrangé de manière à n'avoir que moi à renvoyer pour passer la nuit au château de la Tuilerie, attendu que Montmorency était allé, par son ordre, à Vincennes...

— Je sais cela, interrompit Lautrec.

— Mon Dieu! murmura madame de Châteaubriant avec effroi.

— Alors, continua Marot, vite je me mis à la rescousse. Comme nous nous trouvions au milieu

de femmes et que je ne pouvais pas, raisonnablement, me jeter moi-même en travers de cette petite intrigue sans me rendre suspect; comme je m'étais, d'ailleurs, préalablement ménagé des affinités dans la place...

— Vous avez confié votre secret? demanda madame de Châteaubriant.

— Oh! rassurez-vous, il est en bonnes mains. Marguerite...

— La duchesse d'Alençon! interrompit-elle avec véhémence, en retirant sa main qu'elle avait oubliée sur le bras du jeune homme.

— Bon! pensa Lautrec, voilà maintenant ma pauvre sœur mordue au cœur : elle est jalouse... Et de qui, s'il vous plaît? se demanda-t-il en regardant Marot avec attention. Il est laid, il est sale, il est roux... mais il est poëte! Sarpejeu! comme si un vaillant compère qui sait noblement tirer l'épée ne valait pas à lui tout seul tous les aligneurs de rimes de la France!...

— Oui, reprit Marot en rougissant sous le

regard inquisiteur de la comtesse; pardon, j'avais voulu dire madame la duchesse d'Alençon...

— Eh bien? dit Lautrec.

— Eh bien! le secret est en bonnes mains, vous disais-je, je réponds de ma confidente.

Madame de Châteaubriant fit un léger soupir et se renversa sur le sofa.

— Or, comme le système de défense avait été préparé à l'avance, j'en fus quitte pour la simple notification du danger, et je n'eus plus à m'occuper de la chose.

— Et qu'arriva-t-il?

— Il arriva ce que nous devions prévoir, que madame la duchesse d'Étampes profita de la première occasion pour se retirer chez elle, et que, dès que le roi fut libre, il alla la rejoindre.

— Mais alors?... dit madame de Châteaubriant avec une nouvelle angoisse.

— Je n'en ai pas vu davantage, moi, je ne puis vous dire ce qui s'en est suivi; mais je présume que, comme la duchesse d'Étampes

s'est retirée en donnant le bras à la duchesse d'Alençon, le roi aura trouvé notre amie atteinte d'une effroyable épilepsie, privée de tout sentiment et pâle comme une morte...

— Sarpejeu ! s'écria Lautrec qui ne comprenait pas un mot de cette supposition tout au moins singulière, mais dans une telle position la pauvre fille est autant que morte.

— Oui, mais elle va énormément diminuer de valeur aux yeux de Sa Majesté, mon cher maréchal, et je doute fort que le docteur Akakia lui conseille de continuer ses assiduités auprès d'elle.

— Pourquoi, reprit-il, pourquoi présumez-vous qu'Anne puisse être atteinte de ce mal affreux, presque subitement et sans raison aucune?

— S'il y en avait une, maréchal?

— Je comprends..., dit madame de Châteaubriant. Marguerite, — et elle appuya sur ce nom, —Marguerite a pris tant à cœur les intérêts de M. Marot qu'elle n'aura réculé devant aucun

moyen pour produire l'apparence de cette maladie...

— Ah! s'écria Lautrec comprenant à son tour et ne demandant pas plus de détails, confiant qu'il était dans la science de Marguerite laquelle était, du reste, de notoriété publique, parlez-moi des femmes pour se tirer habilement d'affaire!

Puis, se rappelant la complicité du duc d'Alençon avec le roi :

— Mais que va dire d'Alençon, lui, et que va-t-il faire quand il reviendra de l'armée?

— Bah! répondit Marot, l'homme propose et la femme dispose.

L'entretien s'appesantit encore pour quelques instants sur la question, et Clément Marot avoua, en termes plus lucides, qu'il s'agissait seulement d'un breuvage soporifique qui mettrait Anne dans une insensibilité complète et que, lorsque le roi se présenterait, la duchesse d'Alençon serait à côté du lit de la malade pour lui affirmer, qu'elle venait de se trouver en proie à des convulsions horribles.

Le lecteur a vu, du reste, avec quelle habileté les choses s'étaient faites.

Lautrec était aux anges.

— C'est pain bénit, s'écriait-il, que de jouer un renard aussi madré que Sa Majesté Très-Chrétienne ! Cela mérite des indulgences, et, sarpejeu ! si j'étais encore à la tête de mon gouvernement de Milan, je les ferais demander au pape.

— Qu'à cela ne tienne, lui dit Marot se souvenant alors que Montmorency attendait toujours son prisonnier, c'est pour vous y renvoyer qu'on vous a fait sortir de Vincennes.

— J'ai posé mes conditions : trois cent mille écus et je pars, rien et je reste.

— On veut peut-être vous les offrir.

— Je voudrais m'en assurer, que cela me serait désormais parfaitement impossible, répliqua le maréchal.

Et il se mit à narrer son aventure avec Montmorency de la façon la plus grotesque qui soit au monde. Mais Clément Marot prit la parole à

son tour et expliqua par son entrevue avec le duc comment il avait pu supposer que son ami était revenu rue des Tournelles, ce qui prêta beaucoup à rire.

— Eh bien! s'écria Lautrec, dussé-je après partir pour l'Italie et vous laisser la garde de madame d'Étampes, je ne compromettrai point l'avenir de M. de Montmorency : il s'est conduit en gentilhomme, il s'est défendu vaillamment, et je vais lui rendre ma parole.

Et il partit en promettant à madame de Châteaubriant qu'il aurait encore une autre condition à poser que celle des écus, mais qu'il lui en voulait réserver la surprise.

Clément Marot demeura pour tenir compagnie à la favorite déchue.

—

IX

Lautrec au piége.

Bientôt après, Montmorency vit arriver dans la plaine de la Tuilerie un cavalier qu'il reconnut de loin, à la majesté de sa tournure et à l'élégance de son cheval, pour le maréchal Lautrec.

Il ne pouvait en croire ses yeux, tant la réalisation de la promesse de Clément Marot lui semblait étrange.

Mais il n'y eut bientôt plus à douter. Lautrec, qui venait de l'apercevoir dans la direction qui avait été indiquée, s'avançait vers lui en faisant force signes d'intelligence et finit par s'aider de la parole pour s'excuser de sa singulière conduite.

— C'est vous, maréchal? balbutiait Montmorency.

— Certainement, sarpejeu! répondit Lautrec qui marquait toutes ses exclamations, même les plus banales, par son jurement favori, me prenez-vous pour un larronneur que vous ayez pu supposer que je vous reprendrais ainsi ma parole de gentilhomme pour ne plus vous la rendre?

— Mais, maréchal...

— Mon jeune ami, — permettez-moi de vous donner ce titre, — vous avez agi vis-à-vis de moi avec une courtoisie parfaite, et j'eusse été désolé qu'il pût vous avenir quelque avanie par mon fait. Seulement, j'avais absolument besoin de quelques instants de liberté et j'en ai

disposé; maintenant, sarpejeu! je suis à vous corps et âme, et vous pouvez disposer de ma personne impunément. Vous n'êtes point blessé? vous ne vous êtes pas meurtri une épaule en tombant?... Tant mieux! parce que j'en eusse été vraiment désolé.

Il n'y avait rien à répondre à tout cela; dans la position désespérée où se trouvait Montmorency, il ne trouva qu'à admirer.

Il était, du reste, si complétement ébaubi qu'il eut toute la peine du monde à formuler l'expression d'un remercîment ou d'une politesse quelconque.

Les deux cavaliers se remirent donc en route en dirigeant leur monture, côte à côte, vers le château de la reine mère, à la porte duquel ils arrivèrent en quelques minutes; et comme des ordres avaient été donnés dans la prévision de cette arrivée, la porte leur fut immédiatement ouverte par un officier, et Lautrec fut conduit dans un petit salon à lambris de chêne où on le laissa seul, tandis que l'on introduisait Mont-

morency dans une autre pièce où le roi s'était retiré pour méditer sur sa mésaventure avec la duchesse d'Étampes.

Lautrec allait s'asseoir pour prendre un moment de repos, quand, tout à coup, il lui sembla entendre un bruit de pas retentissant sur les dalles du corridor par lequel il était arrivé.

En écoutant avec plus d'attention, il reconnut que ces pas étaient légèrement alourdis par une masse quelconque et accompagnés d'un petit bruissement métallique qui pouvait n'être, à tout prendre, qu'un simple écho, mais qui pouvait être aussi, cependant, produit par le froissement d'une armure.

— Bien! se dit-il avec son stoïcisme ordinaire. Jouerions-nous encore au mystère, par hasard?...

Alors, au lieu de s'asseoir, il retourna à la porte qu'il essaya d'ouvrir, — par simple curiosité, — pour tâcher de voir ce qui se passait dans le corridor.

La porte résista.

Lautrec tira violemment, par un brusque mouvement de rage concentrée, qu'il se figura être un simple mouvement d'humeur.

La porte resta immobile.

— Hum!... fit notre ami, fronçant le sourcil et plissant les lèvres. Je voudrais bien être encore à la rue des Tournelles... Du diable si je me laisserais reprendre à ces grands airs de générosité!... Moi qui ai compassion du duc et qui vais me livrer, dans la crainte qu'il ne lui arrive malheur!... Ah! si je supposais qu'il eût pu savoir ce qui m'attendait ici...

Le bruit des pas, qui allait toujours croissant, finit bientôt par devenir si exactement perceptible que l'on put distinguer, sans s'y méprendre, qu'ils étaient produits par la marche cadencée d'une petite troupe armée qui s'avançait dans le corridor.

Lorsque cette troupe fut arrivée à la porte que Lautrec avait vainement essayé d'ébranler, elle s'arrêta au commandement de son chef,

reposa ses mousquets sur les dalles, et le silence se rétablit.

Le maréchal, qui, à ce compte, pouvait fort bien n'avoir fait que changer de prison, tourna ses yeux vers la fenêtre et alla résolûment en écarter les tentures pour l'examiner avec l'attention d'un intéressé et voir sur quoi elle pouvait s'ouvrir.

La fenêtre était grillée au dehors, si soigneusement qu'un chat n'eût pu passer entre les barreaux, et elle donnait sur une cour dans laquelle une demi-douzaine de reîtres se promenaient, la hallebarde sur l'épaule.

—Sarpejeu ! pensa Lautrec, je suis un oison, et je mériterais, comme tel, d'être embroché d'outre en outre.

Puis il retourna sur ses pas en examinant les lambris avec autant d'attention qu'il avait examiné la fenêtre.

Ils étaient du chêne le plus solide, sans la moindre solution de continuité, sans cannelures, sans interstices.

Lautrec leva son poing et cogna sur les panneaux avec une indicible angoisse.

Comme il l'avait prévu, les panneaux ne rendirent qu'un son mat qui prouva, à la plus déplorable évidence, qu'ils étaient adaptés à des murailles solides.

Il poussa un soupir de découragement.

Ensuite, il alla consulter la cheminée.

La cheminée était bien ouverte au-dessus du foyer, mais il y avait du feu dans ce foyer, et le feu était si ardent que l'on n'eût pu se maintenir à deux pas de lui.

Lautrec tira son épée pour démolir le feu et voir après, si on lui en laissait le temps, à quoi s'en tenir sur la possibilité de déguerpir par la seule issue qui fût restée libre, au risque de devoir finir par une promenade dans la gouttière.

Mais à ce moment, la porte, qui, dans la position où il se trouvait vis-à-vis du feu était exactement derrière lui, la porte s'ouvrit, et une femme, toute vêtue de noir et voilée, s'avança rapidement.

C'était la reine mère.

— Pardon, madame, dit le maréchal en s'élançant pour sortir, permettez que je me retire, il ne fait pas sain dans cet appartement...

Il était trop tard.

Comme il avait l'épée à la main, il s'en serait probablement servi et eût frappé d'estoc et de taille pour se frayer un passage à travers les gardes, mais il avait encore au moins trois pas à faire, que la porte s'était déjà refermée.

— Madame, dit-il en revenant sur ses pas et laissant tomber son épée de ses mains, je joue de malheur avec vous : vous l'emportez encore.

— Mon Dieu! maréchal, répondit Louise de Savoie, dans la position où vous vous trouvez, c'est-à-dire à mon entière disposition, rien n'était plus facile... Qu'eussiez-vous pu faire?... Fuir?... Cette pièce n'a qu'une issue et cinquante soldats la gardent.

Lautrec se laissa tomber avec abattement sur un fauteuil, sans aucun respect pour la dignité souveraine.

— D'ailleurs, pourquoi eussiez-vous voulu fuir?... Il dépendra de vous que, avec les portes de ce château, les portes de la gloire vous soient ouvertes.

— Hum! pensa le maréchal avec un profond soupir, il paraît, décidément, qu'elle y tient... Je me croyais quitte envers elle pour avoir une bonne fois coupé court à ses avances, et voilà la question remise sur le tapis... Tenons-nous bien, sarpejeu! parce que, Dieu me damne! si je me laisse séduire...

Après un long silence, Louise de Savoie s'assit à son tour et reprit la parole.

— Qu'en dites-vous, maréchal? demanda-t-elle de sa voix la plus insinuante.

— Rien! répondit Lautrec avec éclat. Continuez vos persécutions, soit; il arrivera un jour où l'évidence jaillira aux yeux du roi, et alors...

— Je crois vous l'avoir dit un jour, maréchal : une femme ne pardonne jamais une humiliation aussi outrageante que celle que vous m'avez infligée, et comme, avant d'être mère du

roi de France, j'étais femme, je devais me venger.

— Et vous l'avez fait, madame... Et, bien mieux, je ne m'en suis plaint en aucune façon... Mais pourquoi, connaissant mes sentiments à l'égard de Votre Majesté, vouloir encore me mettre dans le cas de vous donner une seconde fois le droit de vous venger d'une humiliation?

— Il y a quiproquo, pensa Louise, finissons-en.

Et, reprenant :

— Voilà, au moins, de la fatuité, maréchal, dit-elle. Qui vous donne le droit de supposer que cette visite puisse encore avoir pour but de m'oublier vis-à-vis de vous?

— Ah! fit Lautrec se levant avec autant d'agilité que s'il eût été mû par un ressort.

Et, dès lors, ne voyant plus dans la personne de Louise de Savoie que la mère de son roi, il ôta son chapeau et salua avec une courtoisie exquise.

— Pardon, madame, balbutia-t-il, veuillez,

en ce cas, me croire le tout dévoué serviteur de Votre Majesté et recevoir l'assurance de mon respect le plus profond.

— C'est trop de politesse, riposta la reine mère en avançant la main ; votre main, maréchal, et paix entre nous.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

ROYALES AMOURS.

LA DUCHESSE D'ÉTAMPES.



Bruxelles. — Imp. d'Al. Lebègue.

ROYALES AMOURS.

LA

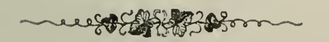
DUCHESSE D'ÉTAMPES

PAR A. MAURAGE,

PRÉCÉDÉ

D'UNE PRÉFACE PAR XAV. DE MONTÉPIN.

3



BRUXELLES ET LEIPZIG,

KIESSLING, SCHNÉE ET COMP^e, ÉDITEURS.

1, Rue Villa-Hermosa.

1855

I

Entre Montfaucon et Milan.

Le maréchal tendit la main à la reine mère, sans s'occuper en aucune façon du sourire haineux qui avait accompagné ses paroles de paix, le prenant pour un jeu de physionomie sans conséquence.

— Mais, reprit-elle, vous devez comprendre, hélas! après ce qui s'est passé entre nous et le scandale que nous avons fait, chacun de notre

côté, que votre présence doit être maintenant pour moi fort pénible…

— Oui, madame, oui, parfaitement… et je comprends aussi la raison de ma retraite à Vincennes comme j'ai compris, jadis, mon exil à l'armée de Navarre…

— Si vous aviez réellement compris la nécessité de cette mesure, comment pourriez-vous expliquer votre retour?

— Ah! madame, par la seule nécessité que je lui ai donnée… Je m'entends.

— Vous aviez donc intérêt à vous trouver à Paris?

— Je l'avoue.

— Et maintenant?

— Maintenant?… Je crois que cette nécessité n'existe plus…

— C'était la garde de madame de Chartres, pensa la reine.

— D'autant mieux que, pendant mon séjour à Vincennes, elle a eu le temps de s'habituer à se passer de mes services.

— Pour ne plus devoir retourner à votre donjon, — puisque vous admettez que votre séjour à Paris est devenu impossible, — vous vous décideriez donc à partir?

— Mon Dieu ! oui, madame, répondit le maréchal qui avait foi dans l'assurance que lui avait donnée Clément Marot, c'est-à-dire que la duchesse d'Étampes ne courait plus dorénavant aucun danger.

Et, se rappelant les terreurs qui l'avaient assailli quand il s'était vu abandonné dans la chambre si bien fermée où il se trouvait, il entra dans un si bel accès de joie qu'il promit de se soumettre à toutes les conditions acceptables pour recouvrer sa liberté.

Le moment était trop favorable pour le laisser ainsi passer en vaines paroles, et la reine mère se décida à aborder le sujet de sa visite.

— Plus que jamais, dit-elle, dans la position où se trouve la France vis-à-vis de l'Europe, le roi a besoin, vous le savez, de sujets fidèles, braves et dévoués...

— Nous y voilà! se dit Lautrec; notre satané poëte a vu dans l'avenir comme si Dieu lui en avait confié le livre : elle va m'expédier en Italie, je le jurerais sur le repos de mon âme!

— Or, le roi est d'avis, maréchal, qu'il n'a guère, dans toute son armée, de capitaine plus sûr et plus intelligent que vous, à qui il puisse confier le commandement de la division d'Italie.

— J'en suis fort honoré, madame, répondit-il en reprenant la défensive; mais pour employer activement l'armée d'Italie, il faut pouvoir la vêtir, la loger et la nourrir; Sa Majesté connaît mes conditions, et, au lieu de diminuer d'importance, elles n'ont fait que croître et embellir. Je ne puis absolument rien en rabattre.

—Et... quelles sont ces conditions? demanda la reine mère en glissant la main dans son aumônière.

— Trois cent mille écus, d'abord, madame.

— Et puis?

— S'il m'était permis de réclamer ensuite la liberté de madame de Châteaubriant...

— La voilà, répondit-elle vivement en tendant au maréchal une lettre de François I[er] par laquelle il s'engageait à accorder liberté pleine et entière à la favorite déchue, à la condition que son frère s'engageât à retourner à Milan et se contentât de trois cent mille écus, une fois donnés, pour mettre l'armée d'Italie sur pied de guerre et l'entretenir convenablement.

Louise de Savoie avait prévu que cette considération pèserait d'un poids énorme dans la balance, et l'avait réclamée du roi avec instance avant de tenter sa démarche auprès du maréchal.

Elle ne s'était point doutée un instant que celui-ci pût ajouter cette question *sine quâ non* à ses prétentions déjà si exagérées; mais, d'un côté, elle avait prévu que cela pourrait arriver, et, d'un autre, elle avait imaginé que la forme de cette grâce lui rapporterait les trois cent mille écus que devait coûter à la France l'organisation de l'armée de Milan, et pourrait définitivement la venger des dédains de Lautrec.

— Comment! s'écria-t-il en examinant la lettre du roi; mais Sa Majesté consent donc...?

— A tout, interrompit la reine; cependant, si vous acceptiez, il faudrait absolument que vous vous missiez en voyage en sortant d'ici, et...

— Vous dites, madame?

— Je dis que l'honneur de la France court en ce moment les plus graves dangers et que vous n'avez pas un seul instant à perdre.

— Et...?

— Et que, pour que l'on puisse vous compter les trois cent mille écus que vous réclamez, il faut que notre surintendant des finances ait le loisir de prélever quelques impôts nécessaires à combler le déficit du trésor, et, de plus, de réaliser quelques avances...

— Ah! ah! fit Lautrec avec défiance.

Et, après réflexion :

— Merci bien, madame, ajouta-t-il, je refuse.

— Vous refusez! s'écria la reine avec la véhémence de la fureur.

— Oui, sarpejeu! madame, et net, s'il vous plaît.

Et sur cette résolution, le maréchal se rassit et se croisa les bras en attendant.

Louise de Savoie se promena un instant avec agitation, l'œil en feu, le front plissé, les lèvres contractées, en cherchant dans son esprit une idée lumineuse qui pût lui donner l'espérance de vaincre la résistance de son adversaire; puis, lorsqu'elle l'eut trouvée, elle revint à lui les lèvres souriantes et lui demanda s'il était bien possible qu'il n'eût pas foi en sa parole et à la signature du roi.

— Vous dire que je n'ai pas foi en la signature du roi, madame, répondit-il, serait des plus audacieux, et, peste! je m'en garderais bien; mais, puisque nous sommes seuls et que nul ne peut nous entendre, permettez-moi de vous dire que je n'ai plus aucune confiance ni en vous ni en votre parole.

— Ah! vous m'insultez?... fit-elle en ricanant. Il faudra cependant bien que vous ayez foi en ma parole.

— C'est-à-dire...? riposta Lautrec sur le ton du défi, en hochant significativement la tête.

— Écoutez, trancha la reine d'une voix menaçante, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me connaissez, n'est-ce pas?

— Hélas! non, madame.

— Vous voudrez bien me faire aussi l'honneur, sans doute, de croire que, si j'ai supplié un instant, ce n'était pas absolument une raison pour que je ne pusse commander?

— Comment donc! madame, certainement... Cependant...

— Que feraient alors ces soldats qui gardent cette porte, si je n'avais autre chose à vous faire que des supplications?

— C'est vrai, sarpejeu! dit le maréchal, vous me rappelez une circonstance que Votre Majesté m'avait fait perdre de vue... Que peuvent-ils faire là, eux, ces soldats?

Un sourire satanique passa sur les lèvres de Louise de Savoie.

— Ne serait-il pas possible, par exemple,

demanda-t-elle d'une voix saccadée par des accents de rage, qu'ils attendissent un déserteur et qu'ils eussent ordre d'aller le conduire dans les cachots du Châtelet, et de l'y laisser à la disposition du lieutenant criminel?

— Hein! fit Lautrec en pâlissant, vous m'épouvantez, madame...

— N'avez-vous pas abandonné, sans permission, l'armée de Navarre où vous aviez été envoyé par le roi?

L'accusation était trop juste pour songer à se défendre.

— Et vous dites, madame, éluda le maréchal, que si je voulais partir pour Milan...?

— Voici la grâce de madame de Châteaubriant, le roi autorise Semblançay à prélever trois cent mille écus sur les fonds du trésor, dès que les rentrées le permettront, et je m'engage à vous les expédier.

— Et... et ces gardes? ajouta-t-il en désignant la porte du doigt.

— Ces gardes vous rendront les honneurs

qui sont dus au maréchal de France commandant en chef de l'armée d'Italie.

— Vite, madame! s'écria Lautrec, qui redoutait qu'on ne lui imposât d'autres conditions et qui tenait à éviter, surtout, qu'il fût reparlé du Châtelet; vite cette grâce, madame, et je pars.

Louise de Savoie lui remit le parchemin.

— Une berline de voyage est attelée dans la cour, ajouta-t-elle avec un accent de joie mal dissimulé, elle vous conduira où vous voudrez retrouver votre sœur, et, de là, à Milan!

— A Milan! répéta le maréchal en reprenant son épée, et Dieu protége la France!

Dès que la porte se fut refermée sur les pas de son ennemi, la reine mère s'approcha de la cheminée, appuya sur un ressort, fit glisser un panneau, et madame de La Mothe-Vaudron, qui attendait la fin de cette conférence, se précipita vers sa maîtresse.

— Nous triomphons! s'écria celle-ci. Ah! je serai donc vengée de ses lâches dédains!

Sur quoi elle tira de son sein la lettre patente que lui avait remise le roi en arrivant à sa soirée, et elle pria sa confidente d'aller immédiatement chez Semblançay lui demander les trois cent mille écus qu'il tenait à la disposition du commandant en chef de l'armée d'Italie, afin que celui-ci pût partir sans retard.

—

II

Où Montmorency voit plus clair que le roi.

Cependant, le roi s'était mis dans la tête, avant de sortir, qu'il passerait au château de la Tuilerie la nuit où nous sommes arrivés, et, bien qu'il ne doutât en aucune façon que madame la duchesse d'Étampes eût été atteinte d'une attaque d'épilepsie, il ne pouvait se décider à retourner au Louvre.

Au reste, il avait à attendre Montmorency

afin de connaître le résultat de sa mission à Vincennes, et, en quittant Marguerite, il était entré, seul, dans une pièce voisine des appartements de la malade, après avoir donné ses ordres pour qu'on lui amenât le duc.

Triboulet, qui avait ses raisons de fou pour ne pas perdre de vue un instant Sa Majesté, s'était couché, comme il en avait pris l'habitude, en travers de la porte, se disant que le roi serait bien fin s'il parvenait à mettre sa surveillance en défaut.

Quand Montmorency arriva, le roi était toujours plongé dans ses réflexions, et, il faut le dire, ces réflexions n'étaient pas du tout réjouissantes.

— Eh bien? demanda-t-il en levant la tête.

— Il s'agissait du maréchal Lautrec, sire? répondit le duc.

— En effet, oui.

— Je l'ai retrouvé en train de s'enfumer, par distraction.

— Vous dites?

— Mais j'ai obtenu la parole que Votre Majesté avait exigé que je lui demandasse, et le maréchal vient d'entrer avec moi au château.

— Le maréchal est ici ! s'écria le roi avec un transport de joie. Monsieur le duc, la France est sauvée !

Montmorency ne vit pas la corrélation qu'il y avait entre l'arrivée de Lautrec au château de la Tuilerie et le salut de la France ; mais François Ier le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et le duc se tint pour complétement satisfait de l'explication.

Après que le roi, qui comptait sur l'habileté de sa mère, se fut bien réjoui de ce qui arrivait, le souvenir de la duchesse d'Étampes lui revint à la mémoire et il raconta à son favori, dans tous ses détails, la scène qui venait d'avoir lieu.

Mis en belle humeur par la faveur inespérée dont il venait d'être l'objet, l'écervelé répondit que Sa Majesté avait été bien cruelle : qu'il ne voyait, lui, dans cette prostration apparente de la jeune femme, autre chose qu'une raison in-

génieuse pour qu'on ne lui reprochât jamais d'avoir cédé.

— Vipère! pensa Triboulet, s'apprêtant à ne rien perdre de l'entretien.

— Vous croyez!... s'écria François Ier, qui ne pouvait se faire à l'idée de cette épilepsie, et qui, en outre, aurait été désolé de devoir retourner, ce soir-là, au Louvre.

— Mais certainement, sire. Quoi de plus naturel, en effet? Y a-t-il d'exemple qu'une femme ait résisté aux séductions de Votre Majesté?... Jusqu'à cette pauvre madame Ferron qu'il vous a suffi de désirer...

— Ah! fit le roi avec un profond sentiment de douleur, ne me parlez plus de cette malheureuse, je vous prie...

Madame Ferron, que l'on venait de surnommer la belle Ferronnière, était cette femme à qui nous avons fait allusion dans un chapitre de cette histoire, et dont l'époux avait fait au roi les honneurs de sa maison en le reconduisant jusque dans la rue, un flambeau à la main, cer-

tain soir où il avait rencontré Sa Majesté en trop grande relation d'intimité avec madame.

Montmorency détourna le propos en habile courtisan et fit prestement retomber la conversation sur la duchesse d'Étampes, en vue de détruire l'impression fâcheuse que son inconséquence venait de produire.

— C'est que, il est inutile de se faire plus longtemps une illusion plus désagréable sur ce point, sire, madame la duchesse d'Étampes n'a jamais eu d'amour que pour Votre Majesté...

— Ah! vous me flattez..., murmura François Ier, rougissant de plaisir.

— Non pas vraiment, sire, et c'est l'avis de toute la cour...

— Ce n'est point que je veuille prétendre, Dieu m'en garde! que la pauvre enfant n'ait jamais eu un faible pour moi; cependant... je crois bien qu'elle n'a pas toujours été absolument indifférente à l'amour de M. e Chartres...

— Oh! je suis de l'avis de Votre Majesté,

sire, mais cet amour n'a pas été un moment sérieux, soyez-en sûr.

— C'est pourtant elle qui m'a forcé à les unir.

— J'en conviens ; mais elle est si chaste de sa nature, si pure, si honnête !... Vous comprenez, sire, elle n'entrevoyait dans l'avenir aucune possibilité de pouvoir vous aimer sans crime et elle s'est sacrifiée.

— Vous pourriez bien avoir raison, mon cher duc..., murmura le roi avec orgueil en se tirant la barbe pour se composer la figure. Mais, foi de gentilhomme, je ne vois pas où vous en voulez venir.

— Rien n'est pourtant plus évident... Elle a tant lutté contre son amour, qu'elle est maintenant vaincue, et elle ne demande pas mieux que de vous voir triompher...

— Vous croyez !

— Parfaitement. Et la preuve de ce que j'ai l'honneur d'avancer à Votre Majesté est, pour moi, dans ce semblant d'épilepsie dont la du-

chesse vient d'être atteinte si subitement, juste au moment où elle savait que vous deviez arriver chez elle.

— Le chenapan! se dit Triboulet.

— En effet, s'écria le roi, c'est la première impression que cela m'a produit... Je me suis dit tout de suite que ce n'était pas naturel...

— Cela sautait aux yeux, sire...

— Mais comment faire?

— Rien n'est plus simple... il faut retourner.

— Mais Marguerite, elle, qui prend cet accès au sérieux et qui veille la pauvrette?

— Madame la duchesse d'Alençon?... Je l'ai rencontrée, dans la galerie des Flambeaux, qui se retirait avec le docteur Akakia.

— Vraiment!

— Je vous le jure, sire.

— Mais alors...

— Plus rien ne s'oppose à ce que vous revoyiez madame d'Étampes, naturellement. Les plus médisants se contenteront de dire que Votre Majesté a cédé à un accès de galanterie.

— Si Marguerite allait revenir cependant?... elle est fine comme l'ambre et a peut-être vu dans mon jeu.

— Elle ne reviendra pas... le docteur lui disait, si j'ai bien compris, que son amie n'avait plus besoin que de repos.

— Vous avez entendu cela?

— Mot à mot, sire.

— Eh bien! dit François Ier en se levant bien résolu, il ne sera pas dit que je n'aurai pas profité de l'occasion...

En entendant l'énonciation de cette résolution, Triboulet se leva doucement, et, se retirant de son poste, il alla se blottir dans un coin d'ombre, à portée des appartements de la duchesse d'Étampes, et de la porte par laquelle devait sortir le roi pour entrer chez elle.

Là, il attendit.

Montmorency conseilla à Sa Majesté de ne pas s'en tenir à des projets, et le roi fut bientôt d'avis que ce qu'il avait de mieux à faire était certainement de regagner le temps perdu.

Aussi, après avoir recommandé au duc de se tenir à sa disposition dans la pièce où il se trouvait en ce moment avec lui, il passa chez la duchesse.

Anne, que Marguerite et le docteur venaient d'abandonner à son sommeil, était étendue sur son lit, vêtue d'un simple peignoir de linon qui laissait à nu sa gorge et ses épaules; les cheveux de la malade, dénoués et flottants, s'épandaient en boucles humides sur la batiste et les dentelles de ses oreillers; sa carnation, animée d'une légère surexcitation fiévreuse, respirait, eût-on dit, le désir et la passion. Jamais la duchesse d'Étampes n'avait été plus belle qu'en ce moment.

Aussi le premier sentiment qui s'empara du roi quand il entra chez elle fut l'admiration.

— Qu'elle est belle ! murmura-t-il.

Et, d'un pas timide et chancelant, enivré par le charme de ce voluptueux tableau qu'éclairait seule la douce lueur d'une lampe de nuit, il alla s'agenouiller auprès du lit de la

jeune femme, avec plus d'adorations dans le cœur et de prières sur les lèvres que s'il se fût agenouillé devant une apparition de la vierge Marie.

— Quelle est belle! répéta-t-il avec enthousiasme, en imprimant un baiser ardent sur la main de la duchesse qu'il serra contre ses lèvres.

Anne, à ce contact, tressaillit dans son sommeil et soupira légèrement en penchant la tête du côté du roi, comme si elle se fût laissée aller à l'attraction d'un fluide magnétique.

François I[er] qui, sur l'insinuation de Montmorency, s'était sérieusement mis en tête que la duchesse ne demandait pas mieux que de céder, prit ce mouvement de tête pour une avance, et, partant de là, comme il n'y avait plus de raison pour s'arrêter en si bon chemin, il se releva, se pencha sur le lit et baisa passionnément la dormeuse au front.

— Jusqu'ici, se dit Triboulet qui avait suivi son maître en catimini jusqu'à la porte de l'ap-

partement de la duchesse, et qui venait d'écarter si légèrement la draperie que c'était à peine s'il y avait place pour découvrir un de ses yeux, le gauche, le plus valide des deux ; jusqu'ici tout est encore pour le mieux : un baiser sur la main, c'est une politesse de galant homme ; un baiser sur le front, c'est une tendresse de père.

Anne tressaillit une seconde fois, et comme si son sommeil eût été agité par un cauchemar, elle gonfla sa poitrine, soupira profondément et releva la main pour écarter le poids qui semblait l'écraser ; mais cette main, relevée par une contraction de muscles, retomba inerte.

— Oh ! je t'aime ! s'écria le roi, dans un moment de transport passionné, en étreignant la duchesse dans ses bras.

—Ah ! fit celle-ci, ouvrant des yeux éteints par le poids du sommeil dont elle était accablée.

Le roi la serra longtemps dans ses bras, la regardant se débattre avec ravissement, pendant que Triboulet, prêt à s'élancer, écartait tout à fait la portière et avançait la tête.

III

Garde de Triboulet.

Insensiblement la duchesse finit par s'éveiller et ouvrit de grands yeux alarmés qu'elle promena d'abord autour d'elle et qu'elle fixa ensuite sur le roi avec une expression de pudeur alarmée et de courroux inquiétant.

— Montmorency se serait-il trompé sur ses sentiments? se demanda François Ier, la laissant retomber sur ses oreillers.

— Que s'est-il donc passé?... dit la duchesse d'une voix à peine intelligible.

François Ier se recula de quelques pas, comme effrayé, et alla prendre place dans un fauteuil qui se trouvait à distance.

— Sire... c'est bien vous, je crois... dites, que s'est-il passé?

— Rien..., répondit-il tout troublé, essayant de reprendre contenance.

— Cependant..., reprit Anne, qui pouvait à peine vaincre le sommeil, ramenant ses courtepointes par un mouvement de pudeur instinctive.

— Vous vous étonnez, balbutia le roi, de me trouver ici, seul avec vous, au milieu de la nuit...

— En effet, sire.

— Mais... ne m'avez-vous pas accordé, pour ce soir, la faveur d'un entretien?

— Ce soir, oui... si j'eusse joui de toutes mes facultés... Mais vous avez abusé de ma faiblesse, sire... vous l'avez produite peut-être...

Triboulet crut pouvoir retirer la tête et même

dispenser son œil de demeurer en observation; il laissa donc retomber la portière et s'accroupit en silence, comme un vigilant chien de garde, dans l'encadrement de la porte.

Devant cette accusation directe, le roi se sentit pâlir.

Anne lui reprochait d'avoir produit sa faiblesse... Cette faiblesse n'était donc pas de l'abandon?... elle avait donc été produite par une main étrangère?...

Mais non! Il était plus probable que la pauvre femme n'avait pas la conscience de ce qui avait pu lui arriver, et il y avait acte d'humanité à le lui apprendre.

— Répondez-moi, sire... insista la duchesse avec terreur.

— Mon Dieu! dit-il, je suis ici parce que je vous aime; ne cherchez pas d'autre cause à ma présence que ma tendresse et mon dévouement...

Le roi rappela alors à la duchesse, pour s'excuser vis-à-vis d'elle, l'entretien qu'elle avait

eu avec lui au cercle de la reine mère, et par lequel il était convenu qu'elle voudrait bien le recevoir dans ses appartements lorsque tout le monde se serait retiré. Il s'était rendu à ce rendez-vous, et, au lieu de trouver la duchesse seule et l'attendant, il l'avait trouvée sans connaissance, pâle, échevelée et gardée par madame d'Alençon. Il dit, après cela, ce qui s'était réellement passé, excepté qu'il se garda bien de répéter la condamnation qu'avait prononcée le docteur Akakia, et de faire la relation des excès de tendresse auxquels il venait de se livrer pendant le sommeil de la jeune femme.

— En effet..., dit-elle, je crois me souvenir... j'étais mourante, me semblait-il... J'avais beau vouloir me rattacher à la vie, je la sentais fuir... Mais pourquoi m'a-t-on laissée seule?... Où est madame d'Alençon?... où sont mes femmes?...

— Le docteur les a rassurées sur votre état, il a dit qu'un repos absolu vous serait nécessaire, et l'on vous a abandonnée à votre sommeil.

— Mais, sire... pourquoi donc, alors, ne respectiez-vous pas ce repos?

— Parce que je vous aime, Anne, vous le savez bien, répondit le roi, allant reprendre la première place qu'il avait occupée en entrant dans l'appartement de la duchesse, à genoux, près de son lit; parce que je vous aime avec adoration et que je n'eusse pas voulu confier à d'autres le soin de veiller sur vous!...

Triboulet, qui ne perdait pas un mot de cette conversation, se releva et reprit son observation.

— Parce que vous m'aimez! dit Anne avec une sorte de mépris, cédant, malgré elle, à l'accablement d'un sommeil irrésistible.

— Oui... et parce que vos cruautés ne font qu'accroître cet amour.

— Ah! ne me parlez plus d'amour, sire, je vous en conjure; vous vous abusez sur vos sentiments : il n'y a dans votre cœur que de la passion et des désirs... Hier encore ne teniez-vous pas ces mêmes propos à madame de Pons?...

— Je vous jure...

— Et quand je vous aurai cédé, ne les répéterez-vous pas à cent autres?

— Sur ma foi de gentilhomme, s'écria François Ier, et sur ma parole de roi, je vous jure que cette accusation est une imposture.

— Vous le jurez, sire, et je suis bien obligée de vous croire... Mais ne me parlez plus de cet amour criminel, et faites-moi la seule grâce de me laisser retirer dans un couvent...

— Dans un couvent!...

— Laissez-moi, vous dis-je, si vous m'aimez sincèrement, renoncer à tout jamais au monde... et je vous avouerai...

— Oh! dites...

— Je vous avouerai... que... malgré tout... François, je vous aime!

Et la duchesse, se cachant la figure de ses deux mains, se mit à fondre en larmes.

— Oh! fit le roi en se relevant radieux et transporté, vous m'aimez!

— Oui... mais par pitié, laissez-moi fuir,

parce que, je vous le prédis, François, cet amour vous sera fatal…

— Dieu du ciel! vous l'entendez, interrompit-il avec éclat, elle m'aime et veut que je l'abandonne; elle me grandit de son amour et veut que je sois lâche!…

— Sire, reprit Anne d'une voix éteinte, prenez pitié de moi, je me meurs…

En effet, la pauvre femme avait beau vouloir lutter encore contre le sommeil, elle était à bout de force et de courage : ses yeux se refermaient malgré elle, sa tête se troublait et sa langue paralysée se refusait à exprimer les dernières lueurs de sa raison.

C'était l'effet produit par la potion soporifique que Marguerite lui avait fait prendre.

— Montmorency aurait-il deviné juste? se demanda le roi en saisissant une des mains de la malade.

Quelques minutes s'écoulèrent, durant lesquelles il fut en proie aux plus cruelles indécisions. Se pouvait-il que ce fût réellement de

l'abandon?... Mais non : Anne était pure et candide comme une enfant; cet aveu, qui venait de lui échapper, partait du cœur et ne pouvait être un calcul de la raison, un piége de la coquetterie... C'était donc la mort?... Mais non : cette main, qu'il serrait dans les siennes, qu'il couvrait de baisers passionnés, était tiède et moite; le sein, qu'essayait en vain de lui dissimuler une gaze transparente, s'agitait avec facilité, et l'on eût pu compter une à une les pulsations fiévreuses du cœur; ces joues, tout inondées de larmes, au lieu de se couvrir de la pâleur de l'agonie, conservaient le pourpre de la honte; ces yeux, qui semblaient vouloir lutter encore et continuer le combat de la volonté, ces yeux, eût-on dit, se mouraient de volupté et d'amour; ces sanglots, ce pouvaient être des soupirs ardents... le frémissement de ces lèvres le murmure d'un nom, une prière, un encouragement, un appel...

Hélas! l'ingénieux préservatif de madame la duchesse d'Alençon allait singulièrement servir

les projets de Sa Majesté très-chrétienne; mais, tout à coup, Triboulet se précipita en aboyant avec une telle véhémence que le roi recula effrayé et qu'Anne s'éveilla une seconde fois en jetant des cris d'épouvante.

— Triboulet, dit le roi en allant au fou, Triboulet, reconnais-moi, je suis ton maître, je suis le roi... Silence!

Triboulet ne prétendit rien entendre : il n'en fit que crier de plus belle, et sauta à travers tout, renversant meubles et consoles, cristaux et porcelainés, tout ce qui se rencontrait sur son passage.

Bientôt, à ce vacarme du fou et aux cris du roi vinrent se mêler d'autres cris. Les femmes de la duchesse s'étaient éveillées en sursaut, avaient fui en appelant au secours, et de tous les côtés où l'alarme avait été donnée, arrivaient les gentilshommes de service, les dames d'honneur, les hoquetons de la garde, toute la maison enfin, y compris la trop confiante Marguerite qui venait de s'endormir sur les deux oreilles.

Triboulet n'en faisait que plus de bruit, et, le roi avait beau supplier et menacer, Anne avait beau pleurer, l'accès de folie allait bravement son train.

Montmorency qui se trouvait, comme nous avons dit, à portée du roi, fut le premier à arriver.

— Hors d'ici, ce monstre! lui cria François Ier en désignant Triboulet.

Mais il était trop tard. Tout le monde arrivait à la porte de la duchesse et cette porte était la seule issue qui restât libre.

— Peste soit du chien! murmura François Ier en menaçant Triboulet du geste.

— Sarpejeu! se disait Lautrec, qui montait justement en voiture en ce moment, et voyait s'illuminer toutes les fenêtres du château; aurait-on déjà donné contre-ordre? se mettrait-on encore à mes trousses?... Rue des Tournelles, cocher, ventre à terre! et puis, à Milan!

Le roi contint sa mauvaise humeur, et, lorsque tout le monde fut réuni dans la chambre de

la duchesse, il vit Marguerite le regarder en face et ouvrir la bouche pour lui demander sans doute ce que signifiait ce scandale; il ramena un sourire sur ses lèvres, déclara qu'il n'en savait pas plus qu'elle, attendu qu'il était accouru comme les autres aux cris de Triboulet, et sortit en faisant bonne contenance, après avoir salué courtoisement madame d'Étampes.

Montmorency et les gentilshommes de service le suivirent, et les dames se mirent à la disposition de Marguerite.

— Hier madame de Pons... aujourd'hui madame d'Étampes..., murmuraient les plus médisants.

— Décidément, pensa le roi, il était écrit que je passerais cette nuit au Louvre.

Et, sous prétexte de prendre congé de la reine mère, il prit la galerie des Flambeaux et se fit précéder chez elle par un de ses pages.

—

IV

La bulle de Sa Sainteté.

Les négociations du congrès de Calais n'avaient abouti à rien, et ce que l'on pouvait entrevoir de plus clair dans la situation était que l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie resteraient sur pied de guerre et d'hostilités vis-à-vis de la France, et que, pour bien cimenter cette alliance, Charles-Quint épouserait la princesse Marie et s'emploierait de tout son pouvoir en

faveur du cardinal Wolsey, afin que, à la mort du pape Léon X, que faisait prévoir son tempérament débile, il lui succédât sur le trône de Saint-Pierre.

Lautrec, lui, ne savait rien de tout cela, et, il faut le dire, il ne s'en tourmentait guère l'esprit.

Il savait, à n'en pas douter un moment, que l'on voulait débarrasser le Milanais de la domination de la France, il avait ordre de s'y opposer par la force des armes, il comptait réunir trois cent mille écus pour organiser son armée, il avait la ferme conviction que, si jamais il retombait entre les mains du lieutenant criminel, il courait grand risque de laisser ses os dans les cachots du Châtelet, et c'était plus qu'il ne fallait, à l'en croire, pour que ses idées ne s'embrouillassent point dans sa cervelle.

François Ier ne disait pas tout à sa mère lorsqu'il exigeait, en quelque sorte, qu'elle s'engageât à faire partir Lautrec pour l'Italie.

Moron, qui s'était retiré chez François Sforce,

avait proposé au nom de celui-ci, au consistoire des cardinaux réunis, un plan pour surprendre plusieurs places du duché de Milan avec le secours des bannis, qui, par haine contre tout ce qui portait le nom de Français et par attachement à leurs premiers maîtres, étaient décidés à s'engager dans les entreprises les plus désespérées.

Les cardinaux avaient présenté ce plan à Léon X et avaient obtenu de Sa Sainteté non-seulement qu'elle l'encourageât, mais encore qu'elle aidât à la possibilité de son exécution.

Le pape avait avancé à Moron, au nom de Sforce, une somme considérable, et lui avait donné sa bénédiction.

Cependant, des accidents que l'on n'avait pu prévoir avaient fait échouer le plan de Sforce, et les exilés, avant de se décider à attaquer le Milanais, avaient encore obtenu du pape l'autorisation de se retirer en corps dans Reggio, ville des États de l'Église où commandait Guichardin, l'historien célèbre qui a laissé de si re-

marquables travaux sur l'histoire de son siècle.

Or, le maréchal de Foix, qui commandait à Milan, comme nous avons dit, en l'absence de Lautrec, envoyait courrier sur courrier à François Ier pour l'informer que, séduit par l'espoir d'envelopper comme dans un filet tous les ennemis déclarés de son maître, il s'était hasardé à entrer dans le territoire de l'Église et à aller investir Reggio.

Et il ajoutait, avec une grande humilité, qu'il avait été obligé, par l'incroyable bonne conduite et l'activité du gouverneur, d'abandonner son entreprise et de se retirer d'une manière peu honorable pour les armes françaises.

Le départ de Lautrec pour son gouvernement était donc encore beaucoup plus important que François Ier n'avait bien voulu l'assurer, et l'on comprend quelle dut être sa joie lorsqu'il apprit par sa mère ce qui venait de se passer, à la suite du scandale qu'il avait fait chez madame la duchesse d'Étampes.

Lorsque Lautrec, — qui ne s'était arrêté en

route que juste le temps qu'il lui avait fallu pour embrasser madame de Châteaubriant et lui remettre sa grâce, — lorsque Lautrec arriva à Milan, la ville était en grande rumeur et, le peuple, rassemblé sur les places publiques, écoutait avec effroi la lecture d'une nouvelle bulle que l'on venait de recevoir de Rome.

C'était l'excommunication publique du maréchal de Foix, comme usurpateur impie du patrimoine de saint Pierre.

— Sarpejeu! s'écria tout à coup Lautrec en faisant arrêter sa voiture, sans s'occuper davantage du terme et des considérants de la bulle de Sa Sainteté qui, à vrai dire, ne l'épouvantait guère; sarpejeu! répéta-t-il, en se penchant pour suivre les évolutions d'un brillant cavalier qui venait de passer, ai-je la berlue?...

Personne ne répondit à cette question du général français; mais le fait est qu'il n'avait point la berlue : le brillant cavalier qui venait de passer à côté de lui en lui lançant un regard oblique, était bien, comme il se l'était figuré du

premier coup d'œil, le Hollandais Armerstorff, chambellan de Sa Majesté l'empereur et roi Charles-Quint, conseiller à sa cour et grand d'Espagne de première classe.

La bulle qu'on lisait sur les places publiques de Milan avait été arrachée par lui au pape Léon X, et c'était lui-même qui venait de l'apporter de Rome.

— Sarpejeu! répéta Lautrec une troisième fois. Vous voyez bien cet homme, reprit-il, s'adressant à un des officiers d'ordonnance de son frère qui avait été à sa rencontre, vous allez le joindre à l'instant, c'est-à-dire le plus tôt que vous pourrez, vous le saluerez de ma part, et vous lui direz que le maréchal Lautrec, de qui il doit se souvenir, l'attend avec grande impatience. Ajoutez qu'il peut garder son incognito, et donnez-lui ma parole d'honneur que je ne le trahirai point sans nécessité.

L'officier partit, et Lautrec, avant même de passer la revue des troupes du roi qui attendaient son arrivée, sous les armes, avec une

impatience et un enthousiasme d'autant plus grands que ces troupes comptaient sur un excellent général et sur des écus, Lautrec se fit conduire à l'hôtel qu'occupait à Milan le maréchal de Foix, se fit donner exactement le bilan de la situation, et, quand on vint lui annoncer l'arrivée d'Armerstorff, il manifesta le désir de rester seul et ordonna qu'on introduisît le visiteur.

— Le diable m'emporte, dit-il en le voyant apparaître, c'est vous!

— Oui, vraiment, mon cher maréchal, répondit Armerstorff, allant à lui la main tendue.

— Un moment! fit Lautrec en fourrant ses deux mains dans les poches de son pourpoint, m'est avis, mon petit monsieur, que nous ne sommes plus sur le pied d'une si grande intimité qu'il faille, à première vue, se livrer à de semblables démonstrations...

— Comment! vous me faites appeler, et voilà sur quel pied vous mettez l'entretien?... Permettez que je me retire.

— Un moment, vous dis-je... Vous souvient-il, monsieur, de certain bal du Louvre, où j'ai eu l'honneur de vous demander de quelle maladie était mort mon noble ami, le comte de Chièvres?

— Oui, répondit Armerstorff en perdant légèrement contenance, et je vous ai répondu, je crois, que, si nous ne nous y employions en grande hâte, madame de Chartres allait être, quelques heures plus tard, la maîtresse de François Ier.

— Aussi voyez-vous que j'en reviens à ma question, monsieur.

— Bah! fit Armerstorff, essayant d'éluder; vieille histoire! mon cher maréchal...

— Je vous demande, insista Lautrec, de quelle maladie est mort M. de Chièvres?

— Hé! mon Dieu, il est mort subitement, à la plus grande gloire de l'empereur Charles-Quint...

Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient lire la relation de la mort de M. de Chiè-

vres, et savoir pourquoi Armerstorff semblait tant tenir à éluder cette question, à l'un des premiers chapitres du premier volume de *Madame de Châteaubriant*. Sommairement, tout ce que l'on y verra de plus clair est que M. de Chièvres, le précepteur de Charles-Quint, était mort empoisonné à la suite d'une promenade qu'il avait faite avec le chambellan de son maître.

— Il est bien question de cela! reprit Armerstorff en montrant les dents.

Cette singulière repartie fit ouvrir les yeux à Lautrec.

— De quoi donc est-il question? dit-il en se rapprochant.

— Il me semble, maréchal, qu'au lieu de me demander avec tant d'insistance de quelle maladie M. de Chièvres est mort, ce qui ne me regarde pas, vous pourriez au moins me prier de vous dire ce que je fais ici.

— En effet, voilà encore une de ces choses que je ne m'explique qu'imparfaitement.

— Je suis venu à Milan dans l'espoir de vous y rencontrer, et j'ai profité de l'occasion pour apporter la dernière bulle de Sa Sainteté le pape Léon X.

— De quelle bulle voulez-vous parler, je vous prie?

— De la bulle d'excommunication...

— Celle dont ce tas de badauds écoutait la lecture, au moment où je vous ai aperçu sur la place della Santa-Maria?

— Précisément.

— La bulle qui excommunie le maréchal de Foix, mon frère?

— Mais oui.

— Depuis quand donc êtes-vous devenu le messager du pape, vous? s'écria Lautrec.

— Depuis que le pape fait nos affaires, répondit Armerstorff.

— La prétention est un peu audacieuse, me semble-t-il, monsieur...

— Figurez-vous, répliqua Armerstorff, que c'est moi-même qui ai fait signer la bulle et qui en ai dicté les termes.

— Vous?...

— Ah! ce n'est pas sans peine, je vous prie de le croire; le pape est aussi têtu que sa mule, ma parole d'honneur, et l'on dirait toujours qu'il a une secrète envie de finir ses querelles avec François Ier... Il faudra, bien décidément, que je m'occupe de son successeur... Le cardinal Adrien d'Utrecht, qui gouverne en ce moment l'Espagne au nom de l'empereur, est le seul homme, je crois, qui soit véritablement capable de tenir victorieusement l'emploi...

— Sarpejeu!... dit Lautrec, en se laissant tomber sur son siége sans voix et sans mouvement, tant il était stupéfait.

—

V

Chacun son tour.

— Vous comprenez, mon cher maréchal, reprit Armerstorff en s'asseyant à côté de lui sans façon, si vous ne vous étiez hâté d'arriver, nos affaires auraient fort mal marché... Figurez-vous que votre frère, — à qui il faut pardonner, du reste, vu qu'il ne connaissait nullement nos projets, — figurez-vous que votre frère a commis la folie d'aller investir Reggio... Heureuse-

ment que nous avions là ce brave Guichardin, qui joue aussi bien de l'épée que de la plume et qui a fait bonne contenance; sinon cela pouvait occasionner une terrible réaction en faveur de la France... D'autant plus terrible que le corps d'exilés était enfermé tout entier dans cette place, et que, si, la place prise, on les avait fait fusiller l'un après l'autre et jusqu'au dernier, François Ier n'eût plus guère eu d'ennemis sérieux en Italie...

Lautrec, qui ignorait en tout point les conventions arrêtées entre madame de Châteaubriant et Armerstorff, et qui, du reste, se serait plutôt laissé écarteler que d'y souscrire jamais, Lautrec écoutait la jactance du bavard, la bouche ouverte et les yeux si énormément écarquillés qu'on eût été tenté de le croire en état de somnambulisme.

— C'était d'une maladresse!... Si le général Colonne...

— Vous dites? interrompit le maréchal, à qui ce nom rendit subitement la parole.

— Je dis le général Colonne...

— Le plus habile de tous les généraux de l'empereur...

— Justement. Je disais donc que si le général Colonne avait eu le temps de joindre, avec son détachement de la garnison de Naples, le corps d'armée qui nous arrive d'Allemagne, l'investiture de Reggio n'eût rien été de sérieux, dans aucun cas, parce que l'on aurait pu vous jeter dehors avec autant de facilité que vous y seriez entrés...

— Oui, affirma Lautrec.

— Mais, j'en reviens à mon premier point et je vous le demande : comment aurions-nous jamais pu réparer cette énorme inconséquence, si, pendant votre absence, le maréchal de Foix, dans un bel excès de zèle, avait pu parvenir à se rendre maître de Reggio?

— Sarpejeu! se dit Lautrec, voilà qui est impayable...

— Enfin, continua Armerstorff, Dieu, qui veille sur les destins de Sa Majesté catholique l'empereur et roi Charles-Quint...

— Ah çà ! interrrompit notre ami, où diable ! mon petit monsieur, en voulez-vous venir ?

— Voici, répondit l'autre, abandonnant subitement sa thèse. François Ier, n'est-il pas vrai ? par suite de la tablature que nous lui donnons, rassemble en ce moment, pour parer à toutes les éventualités qui peuvent ressortir du cas de guerre, deux armées : l'une sur les frontières d'Espagne, l'autre dans les Pays-Bas. Or, comme d'un autre côté il ne peut guère dégarnir le rempart de la France qui menace l'Angleterre, attendu que, dès lors, nous organiserions, de commun accord avec notre excellent allié le roi Henri VIII, une descente dans Calais par une armée navale qui aurait pour mission d'investir tout le littoral, le diable sait où il ira prendre des troupes pour renforcer l'armée que vous venez commander. Il pourra envoyer, me direz-vous, des ambassadeurs aux Suisses, pour leur demander quelques renforts, mais nous avons prévu le cas, et le cardinal de Sion est là avec son crédit parmi ses concitoyens et sa

haine contre la France pour nous rassurer sur le résultat de cette démarche. Nous allons donc, dès que l'armée du général Colonne sera réunie, dans huit ou quinze jours au plus, vous tomber sur le corps; vos soldats, qui n'ont plus ni sou ni maille, se rendront à discrétion ou passeront sous nos drapeaux; nous vous ferons prisonnier et tout sera dit; madame de Châteaubriant sera vengée une bonne fois, et l'œuvre du successeur de Charlemagne commencera à s'accomplir. C'est la vieille histoire, comme vous voyez, de faire d'une pierre deux coups... *dos pajaros al une golpe*.. — Si vous m'invitiez à déjeuner, maintenant, mon cher maréchal? ajouta encore Armerstorff. Voilà, me semble-t-il, assez de temps donné aux affaires, et, pour des gens qui arrivent de Paris et de Rome, nous avons parfaitement le droit d'être en appétit...

— Savez-vous, monsieur l'intrigant, s'écria tout à coup Lautrec en se levant, une de ses mains à son épée et l'autre à sa moustache, savez-vous qu'il me prend de singulières en-

vies, au lieu de vous inviter à déjeuner, de commencer par vous faire pendre?...

— Hein! fit Armerstorff tout interloqué à son tour, faisant un bond de trois pas en arrière.

Il faut dire qu'il ne s'attendait à rien moins qu'à ce singulier dénoûment à son entretien.

— Charmant! charmant! ajouta-t-il après une pause en considérant l'attitude belliqueuse de son adversaire, on jurerait que vous parlez sérieusement.

— Cependant, dit Lautrec, qui, le premier moment d'humeur passé, commençait à se raviser, comme ce serait abuser de la position que m'a faite vis-à-vis de vous votre confiance aveugle, je crois que je me contenterai de vous faire prisonnier de guerre et de vous renvoyer à Paris sous bonne escorte...

— Bravo! fit encore Armerstorff, mais, cette fois, en pâlissant à faire pitié et jetant un coup d'œil furtif vers la porte qui se trouvait hermétiquement close.

— Ah! petit scélérat, vous avez pu penser

que vous auriez si bon marché de l'honneur d'un maréchal de France.

— Parfait! vous dis-je.

— Vous trouvez?...

— Inimitable!

— Ah! ah!

— Il est impossible d'y mettre plus de naturel.

— Regardez-moi donc.

— Mais je vous vois...

— Bien attentivement, monsieur.

— Il me semble...

— Ai-je l'air de jouer la comédie, sarpejeu!

— Non vraiment... on ne croirait jamais que vous la jouez.

— Ah! je la joue!...

— Oui, mais à s'y méprendre...

— Vous ne voulez donc pas comprendre...

— Que nous sommes deux rudes lutteurs?

— Soit.

— Et que nous faisons bon marché des empires?

— Soit encore!

— Mais si, mais si, très-bien!

— Petit misérable! grogna le maréchal en marchant vers Armerstorff, qui était devenu d'une pâleur livide et aurait certainement sauté par la fenêtre, quel que fût l'étage auquel elle se fût trouvée, pourvu qu'elle eût été ouverte.

— Assez de cette plaisanterie... maréchal, murmura-t-il avec épouvante.

— Mais veuillez donc bien enfin vous figurer que personne de mon nom ni de ma famille ne s'est jamais permis de plaisanter avec l'honneur, monsieur!

— Ah! fit Armerstorff, sans feindre plus longtemps de ne pas comprendre jusqu'à quel point il s'était embourbé, par l'expansion de cette confiance aveugle dont lui parlait Lautrec.

Celui-ci le regardait, de l'air majestueux d'un lion qui contemple un instant sa proie avant de lui donner le coup de grâce.

Armerstorff ne se fit pas plus longtemps illusion sur les intentions, évidemment hostiles du

reste, de son adversaire; aussi, changeant brusquement d'attitude, de ton et de manières :

— Eh bien ! monsieur le maréchal, dit-il, me voici à votre merci et je me rends... Cependant, si vous voulez bien encore me faire l'honneur d'un moment d'entretien, je désirerais assez qu'il me fût permis de vous expliquer ma conduite.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit Lautrec avec une politesse exagérée, et parlez : je vous écoute.

— La première fois que je vous ai rencontré à Paris, vous étiez, si j'ai bonne mémoire, en parfaite relation d'hostilité vis-à-vis du roi.

— Oui, monsieur, mais fidèle à la France quand même.

— En effet, pensa Armerstorff, se rappelant que le maréchal avait bien joué sa vie, mais jamais son honneur.

Il faisait allusion à cette autre scène, qu'on retrouvera dans *Madame de Châteaubriant* comme celle dont nous parlions tout à l'heure,

où le maréchal, poursuivi par les hoquetons de la reine mère, leur avait fait tête et les avait jetés à la Seine ; et à cette autre encore, dont on doit se souvenir, qu'il avait faite à l'amiral Bonnivet, lequel était chargé, par le roi, de l'arrêter mort ou vif.

— Eh bien! dit-il, pardonnez-le-moi, mais j'aurais cru que vous étiez du parti du connétable de Bourbon qui a accepté des offres qui lui ont été faites...

— Je suis du parti de la France, monsieur!... s'écria Lautrec avec véhémence.

— Cependant, — permettez encore, monsieur le maréchal, — le jour où, envoyé à Rome par l'empereur, je passais par Paris, ce jour où j'eus l'honneur de délivrer madame de Châteaubriant...

Armerstorff avait compté sur l'effet de cette phrase; mais Lautrec, qui connaissait ce détail, et qui, partant, ne devait point s'en étonner, se pinça la lèvre et fit absolument comme si cela ne l'eût touché en aucune façon.

— Ce jour, disais-je, reprit le petit homme, où j'eus l'honneur de délivrer madame de Châteaubriant, j'appris que le roi, pour se débarrasser de vous, vous avait fait enfermer au donjon de Vincennes.

—Oui, monsieur, interrompit encore Lautrec avec hauteur; mais finissons. Si j'ai été prisonnier à Vincennes, je savais parfaitement pourquoi ; et puisque je suis sorti de cette prison et que le roi m'a confié l'honneur de ses armes, c'est que, probablement, je n'avais jamais trahi la France.

Sur cette réplique, il s'approcha d'une table sur laquelle était un timbre qu'il fit vibrer violemment.

Ses officiers d'ordonnance entrèrent pour prendre ses ordres.

— Assurez-vous de cet homme, messieurs, leur dit-il; c'est le chambellan de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, il est notre prisonnier!

Puis il sortit pour aller rejoindre son frère,

laissant Armerstorff plus mort que vif, tant il était effrayé de ce qui pouvait encore lui avenir.

—

V

Pas d'argent, pas de Suisses.

Ce jour-là même, après que Lautrec se fut préalablement assuré que ses trois cent mille écus n'étaient point encore arrivés à Milan, il alla passer la revue de ses troupes, au nombre desquelles se trouvait un corps de douze mille soldats de la république suisse, alors alliée à la France, de ces soldats qui avaient la réputation d'être les meilleurs du monde.

On sait que, suivant une loi établie par les cantons, les Suisses pouvaient, avec la sanction de l'autorité publique, s'attacher au service des puissances en guerre, du côté du plus faible ou du côté du plus fort, pourvu qu'ils y trouvassent leur intérêt.

Or, que les douze mille Suisses dont il s'agit y eussent ou non trouvé leur intérêt, le fait est qu'ils étaient alors attachés au service de la France.

Mais si, jusqu'alors, ils avaient trouvé intérêt à rester au service de France, Lautrec ne fut pas longtemps à s'apercevoir que cet intérêt n'existait plus et que les Suisses ne demandaient pas mieux que de s'en aller au plus tôt.

C'étaient, dans leurs rangs, des murmures, des réclamations, des menaces même qui ne présageaient absolument rien de bon à la veille d'entrer en campagne.

Ils étaient à peine vêtus, disaient-ils; le pillage était défendu, et, non-seulement ils ne recevaient point d'argent, mais encore ils avaient au moins trois mois de paye arriérés!

La position était insoutenable.

D'autant plus insoutenable que le vent de la patrie avait apporté à l'oreille de ces braves Suisses que le cardinal de Sion rassemblait tout ce qui restait de leurs compatriotes guerroyeurs, et les gorgeaient d'or pour qu'ils consentissent à s'enrôler sous les drapeaux de l'empereur Charles-Quint.

Cependant, Lautrec leur fit tant et de si belles promesses, — comptant toujours sur les trois cent mille écus de la reine mère, — que les Suisses se résolurent à entrer en campagne avec l'armée française, quittes à devoir se rencontrer quelque jour les armes à la main avec leurs compatriotes, pourvu qu'on les laissât glaner en chemin ce qui leur serait nécessaire pour vivre.

Lautrec céda à la force des choses et se mit en campagne.

Il était temps.

Prosper Colonne qui allait, avec sa division de Naples, à la rencontre du corps d'armée

qu'on lui envoyait d'Allemagne, commençait à investir toutes les petites places du Milanais qu'il rencontrait sur son passage, et il s'arrangeait de manière à en rencontrer le plus possible.

Nous oublions de dire que, avant de quitter Milan, Lautrec s'étant senti le cœur plein de remords pour l'ingratitude de sa conduite à l'égard d'Armerstorff — qui, en définitive, avait rendu à madame de Châteaubriant de grands services et n'avait encore eu en vue que de lui en rendre de nouveaux, lorsqu'il s'était si maladroitement fourvoyé, — l'avait laissé à l'hôtel de l'ambassade, prisonnier sur simple parole et sans cautionnement.

C'était sur cet acte de haute magnanimité qu'il était parti.

Connaissant assez mal le pays et ayant à cœur de ne pas s'égarer dans sa marche, Lautrec s'avança à si petites journées que, avant même qu'il sût positivement où pouvoir rejoindre le corps expéditionnaire du général Colonne, celui-ci avait fait sa jonction avec l'armée

allemande et avait de plus eu le temps d'arrêter ses dernières dispositions de bataille qui étaient de marcher droit sur Milan et d'attaquer toutes les places qu'il rencontrerait en chemin. Lautrec, avec sa longue expérience des choses de la guerre, vit bientôt à quel système il devait s'arrêter; et, après avoir réuni ses capitaines, il choisit parmi eux six de ceux qui avaient le plus de droits à des commandements, partagea ensuite son armée en six divisions, et les répartit entre ces six capitaines.

Lautrec adoptait le plan de ne point accepter de bataille rangée, mais de se diviser en six colonnes, de harceler l'ennemi sans relâche avec ses troupes légères, d'enlever ses quartiers, d'intercepter les convois et de couvrir ou secourir toutes les places qu'on essayerait d'attaquer.

Ce système de défense par l'attaque, que l'on a toujours employé depuis avec succès, ne laissa, pendant près de trois mois, ni trêve ni repos au général italien, et il eût même fini par lasser, d'un côté, le pape qui jusqu'alors avait fait tous

les frais de la guerre et se trouvait fort lésé dans ses finances ; de l'autre, l'empereur Charles-Quint lui-même, dont les revenus d'Espagne avaient été dissipés pendant les troubles de ce royaume et qui était obligé de fournir à l'entretien d'une armée nombreuse dans les Pays-Bas.

Mais un incident que Lautrec avait prévu vint bientôt donner le beau rôle aux alliés.

Des trois cent mille écus de madame la reine mère, il n'était plus nullement question, et le pauvre maréchal en avait bravement fait son deuil en s'avouant, pour se consoler, qu'à tout prendre il valait mieux pour lui être ainsi joué que d'avoir été étranglé dans les cachots du Châtelet auxquels il ne parvenait plus à songer sans frémir.

Mais cette consolation du commandant en chef ne faisait pas le compte de son armée en général ni des Suisses en particulier, auxquels les cantons envoyaient des courriers pour leur donner ordre de tout abandonner en Italie et de retourner dans leur patrie.

Cet ordre, qui avait pour but d'éviter que les malheureux ne se rencontrassent sur le champ de bataille et ne se vissent en présence, était également signifié aux Suisses que le cardinal de Sion avait enrôlés dans l'armée allemande; mais les messagers, envoyés à ceux-ci, ayant été corrompus par le cardinal, l'ordre était parvenu seulement aux Suisses de l'armée française.

Or, l'intérêt qui les avait amenés sous les drapeaux de François Ier n'existant plus, il n'y avait plus naturellement de raison pour qu'ils y restassent, et ils signifièrent cette décision au maréchal Lautrec en lui disant que si, avant huit jours, il ne leur payait tous les arriérés, ils retourneraient dans leur patrie ou demanderaient du service au général Colonne.

Lautrec promit encore tout ce qu'on voulut, mais les huit jours écoulés il n'avait pas davantage à leur donner, et le corps suisse, sans écouter ni ordres, ni prières, mit l'arme sur l'épaule, emboîta la pas et s'en alla comme un

seul homme, chantant un refrain national qu'on aurait pu traduire en français par le proverbe si connu : Pas d'argent, pas de Suisses.

VI

La déroute de Lautrec et l'effet qu'elle produisit sur le pape.

Se voyant abandonné d'un corps qui faisait, pour ainsi dire, toute la force de son armée, et de François Ier en quelque sorte, de qui il ne recevait aucune réponse à ses réclamations, — nous verrons plus tard pourquoi, — Lautrec se résigna au seul parti honorable qui lui restât à prendre dans sa position, c'est-à-dire que, au lieu de tenir tête plus longtemps aux confé-

dérés, il regagna Milan et alla camper sur les bords de l'Adda, ne voyant plus d'autre ressource que celle d'empêcher l'ennemi de passer cette rivière.

Mais ce dernier moyen de défense était si faible et si incertain qu'il eût fallu que Lautrec eût affaire à un général beaucoup moins expérimenté que Prosper Colonne pour qu'il en espérât quelque chance de succès.

Aussi le sort en fut-il bientôt jeté.

Le général italien s'avança sur trois colonnes, tourna la position de Lautrec et l'attaqua si furieusement par les trois points à la fois, que, ne pouvant plus tenir et ayant déjà perdu beaucoup d'hommes, Lautrec se vit réduit à battre en retraite et à se réfugier dans les murs de Milan.

A ce point de sa marche triomphante, le général Colonne s'établit avec l'armée impériale dans le camp de l'Adda, et, avant de porter le dernier coup à la domination française dans le Milanais, il permit à ses troupes de prendre quelque repos et le temps de se réunir.

Il fut décidé que l'armée allemande resterait dans les mêmes dispositions, pour attaquer Milan, que celles qu'elle avait observées pour enlever le dernier retranchement de Lautrec, ou, pour nous expliquer plus clairement, sur trois colonnes.

La première, composée de toute l'infanterie espagnole, sous les ordres du marquis de Pescaire;

La seconde, formée de tous les exilés, sous les ordres de Moron;

La troisième, composée de tous les Suisses, y compris ceux de Lautrec, des corps allemands et de l'artillerie, sous le commandement du général en chef.

La veille du jour où l'on avait décidé l'attaque de Milan, un inconnu déguisé, qui, selon l'histoire, n'a jamais reparu depuis et ne s'est vanté nulle part de ce service, mais qui n'était autre que le chambellan Armerstorff, lequel était resté prisonnier sur parole au palais de l'ambassadeur; un inconnu, disons-nous, sortit de

la ville, à la chute du jour, et vint avertir Moron que, si l'armée voulait s'approcher des murs pendant la nuit, la faction gibeline ou des impériaux s'arrangerait de manière à pouvoir lui ouvrir la porte Romaine.

Quoique ennemi déclaré de toutes les entreprises téméraires, Colonne fit avancer le marquis de Pescaire avec sa division jusque dans les faubourgs, avec ordre de surprendre tous les soldats qu'il y rencontrerait et de se rendre maître des fortifications.

L'exécution de cet ordre ne trouva aucune résistance, et la porte Romaine fut exactement ouverte comme l'avait annoncé l'inconnu de l'histoire et l'intrigant madré que nous connaissons.

Colonne hésita un moment.

N'était-ce pas un piége qui lui était tendu?

— N'importe, se dit-il, en avant!

Et il se présenta en personne, à la tête de sa division, à la porte indiquée, où l'attendait très-bien la faction gibeline.

Et Lautrec ne fut informé de la trahison et du mouvement que lorsque, tous ses forts étant saisis ou abandonnés, l'armée impériale plantait ses drapeaux sur toutes les tours de la ville; et le jour se leva à point pour que, de la plateforme du château sur laquelle il se trouvait, il pût voir le singulier changement qui s'était opéré pendant la nuit.

Tout cela s'était fait sans bruit, sans scandale, et sans même qu'il fût besoin de verser le sang, tant les Gibelins étaient puissants dans Milan et tant les habitants de cette ville désiraient en finir avec la domination de François Ier.

Alors commença la véritable déroute du pauvre maréchal.

Obligé d'abandonner le chef-lieu de son gouvernement, il se retira précipitamment sur les terres de Venise avec les débris de son armée, pendant que les autres villes du Milanais subissaient le même sort et se rendaient sans coup férir. Ce fut l'histoire de quelques jours pour réunir Parme et Plaisance aux États de l'Église,

et, de toutes les conquêtes des Français dans la Lombardie, il ne leur resta plus que la ville de Crémone, le château de Milan, et un petit nombre de forts peu considérables.

Armerstorff, qui avait en quelque sorte été la tête occulte de cette expédition et qui avait plus à cœur de tenir parole à madame de Châteaubriant, sa belle maîtresse, que de rester prisonnier à l'ambassade de France à Milan, Armerstorff alla retrouver le cheval qui les avait amenés de Rome, lui et la bulle du pape, et retourna au grand galop vers Sa Sainteté pour aller lui rendre compte de son expédition.

On sait quels étaient les projets de ce petit démon sur le pape Léon X, dont il avait déjà désigné le successeur.

D'abord, il demanda à Sa Sainteté qu'elle voulût bien lui faire la grâce de le recevoir en particulier, attendu qu'il avait à cœur, prétexta-t-il, que le chef des États de l'Église fût le premier instruit de tous les détails de cette brillante épopée, qui devait passer, à bon droit, pour l'œuvre de Dieu.

Le pape se laissa prendre facilement à la subtilité de cette éloquence.

Dès qu'Armerstorff se vit seul avec lui, il se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil, essaya de parler et n'en trouva point la force.

Inquiet de cet accablement, le pape voulut appeler au secours de l'ambassadeur; mais celui-ci le rassura, prétendant que c'était l'affaire de quelques minutes pour se remettre entièrement, que c'était plutôt l'effet de la joie que celui de la fatigue.

Le pape ne pouvait faire mieux, dans une pareille circonstance, attendu que son déjeuner venait d'être servi, que d'inviter Armerstorff à accepter un verre de lacryma-Christi; mais, au lieu de boire la liqueur, comme le chaton de sa bague s'était ouvert, Armerstorff renversa furtivement son contenu dans le verre, passa de l'autre côté de la table, et, se trompant de verre, il prit celui de Sa Sainteté et l'avala d'un seul trait après avoir porté un toast au triomphe de l'Église.

Le pape ne pouvait point ne pas répondre à ce toast; aussi saisit-il le verre de son convive qui était, du reste, resté intact, et fit-il de ce verre ce qu'Armerstorff avait fait de l'autre.

Après cette première rasade, Armerstorff remplit les deux verres et proposa de porter un second toast à Sa Majesté l'empereur et roi Charles-Quint.

La proposition ne fit pas question, et Sa Sainteté, cette fois, fut la première à lui faire le plus grand honneur.

— Bien! se dit Armerstorff voyant le verre du pape vidé jusqu'à la dernière goutte, il n'y paraîtra rien...

Et il commença, en passant par tous les détails, pour gagner du temps, le récit de cette misérable campagne qu'il réussit à faire durer plus d'une heure...

Au bout de cette heure, Sa Sainteté, qui avait beaucoup ri, gagna le hoquet et ne rit que plus fort.

Un quart d'heure s'écoula encore et le rire,

ainsi que le hoquet du pape, allaient toujours crescendo.

— Je ne lui dis pourtant point là des choses si énormément plaisantes, s'observa perfidement Armerstorff.

Quelques détails encore, et Sa Sainteté perdit l'usage de la parole.

— Cette joie devient inquiétante..., s'écria Armerstorff, allant appeler à toutes les portes.

Lorsque les gens de Sa Sainteté eurent eu le temps de se réunir, le pape Léon X succomba à un accès de joie.

Ceci se passait le deuxième jour du mois de décembre de l'année 1521.

—

VII

Bilan de la situation.

Tandis qu'au delà des Alpes se déroulait ce gigantesque drame sur les détails du quel on nous voit passer avec tant de légèreté, les intrigues allaient singulièrement leur train à la cour de France.

Lautrec avait envoyé des messages par douzaine au roi et à la reine mère, pour les informer de sa position et réclamer les sommes dues;

mais la reine mère avait reçu ses messages à elle, avait fait intercepter ceux adressés au roi et les avait laissés les uns et les autres sans réponse.

Si bien que le roi ne connaissait pas le premier mot de la déroute d'Italie.

Madame de Soubise, chaque fois que François I[er] se trouvait sur son passage, se jetait à ses genoux, joignait les mains, fondait en larmes et faisait d'énergiques appels à sa loyauté chevaleresque pour le décider à renoncer à ses amours avec madame de Pons. Le roi avait beau se fâcher et jurer qu'il n'avait pas eu la moindre aventure avec madame de Pons, celle-ci avait beau pleurer et prétendre qu'elle pouvait constater son alibi : on colportait, dans les antichambres du Louvre, aux soirées de la reine Claude, au château de la Tuilerie et dans les salons de la duchesse d'Alençon, que, plusieurs fois, la nuit, — toujours lorsque Triboulet recevait ordre de passer la nuit au Louvre et ne pouvait aller, rue des Tournelles, couver des

yeux le trésor d'amour, cette belle Blanche, sa fille dont Clément Marot avait découvert l'existence, — on colportait, disons-nous, que l'on avait surpris Sa Majesté en flagrant délit de chuchotements amoureux et de promesses impies, en compagnie de la boiteuse, dans le corridor du jardin.

Or comme on ne connaissait à la cour que madame Renée de Parthenay de Pons qui boitât légèrement, tout le monde partait de là pour déclarer que c'était elle évidemment, irrécusablement.

Et cette déclaration faisait un tel scandale que madame Renée de France, à qui madame de Pons était attachée, avait annoncé à madame de Soubise, la mère de cette dernière, qu'elle ne pourrait plus la garder à son service, si ce scandale devait continuer.

Seul, Montmorency ne jetait pas la pierre à madame de Pons; au contraire il semblait la plaindre et ne pas aimer qu'on parlât de ses aventures en sa présence.

Il avait, pour cela, d'excellentes raisons que nous ne pouvons encore faire connaître au lecteur.

Mais ce n'est pas tout.

Nous avons vu au chapitre intitulé : *La garde de Triboulet,* comment Triboulet avait fait cette garde, et la scène qui s'en était suivie.

Nous avons maintenant à rendre compte des résultats.

D'abord, quoique François Ier en eût pu dire, et malgré ses grands airs même, personne n'avait voulu croire un seul moment que madame la duchesse d'Étampes n'avait pas eu le sort de madame de Châteaubriant, de la belle Ferronnière et de cent autres dames, plus belles et plus nobles les unes que les autres.

La chose n'avait seulement pas fait question.

— Nous connaissons l'homme, s'était-on dit : bon prince au fond, mais !....

Et cette déplorable conjonction avait eu un succès prodigieux, tant il est vrai que l'on ne peut que perdre à être trop connu.

Lorsque ce monde de médisants se fut retiré et que Marguerite se retrouva seule avec la duchesse, dont l'époux, à en croire une lettre reçue du capitaine Parpaillasse, contemplait toujours les bords de la Garonne, elle lui demanda, assez sévèrement, quelle espèce de relation elle venait d'avoir avec Sa Majesté.

Anne n'en savait rien.

Néanmoins elle se mit à fondre en larmes avec une douleur si vraie, une désolation si naïve que Marguerite n'eut pas le courage de conserver sa sévérité.

— Parlez, lui dit-elle d'une voix suppliante, je vous en conjure, dites-moi tout ce qui s'est passé...

— J'étais anéantie par le sommeil, répondit Anne, un sommeil pesant que je ne pouvais vaincre... Cependant, je faisais tant d'efforts pour lutter contre lui qu'il me restait encore un vague sentiment de ce qui se passait autour de moi .. Ainsi, quand le roi est entré, j'entendis ses pas... Je le sentis prendre ma main

sans pouvoir la retirer... Il la porta à ses lèvres... puis il me baisa au front... Je voulus ouvrir les yeux pour voir, la bouche pour parler... Je voulus lever la main pour me faire respecter : le sommeil était plus fort que moi, et la lueur de raison qui me restait semblait s'évaporer... Je ne sais alors ce que me fit le roi, mais je m'éveillai...

— Ah ! soupira Marguerite.

— Je le vis et l'entendis, je pus même me soulever pour me recouvrir...

— Vous recouvrir?...

— Oui... vous comprenez... le sentiment de la pudeur... la nuit, seule, en présence du roi... Ensuite, vous le dirai-je? il me parla d'amour, me jura que l'aventure qu'on lui supposait avec madame de Pons était fausse, qu'il n'aimait que moi, moi seule au monde... Je me défendais, mais j'étais si faible!... Enfin, je ne sais, vaincue par son éloquence, écrasée par le sommeil étrange auquel je me sentais encore succomber...

— Eh bien? eh bien?

— Je crois...

— Mon Dieu! dites donc...

— Je crois que je lui avouai que je l'aimais aussi...

— Malheureuse!

— Oh! oui, sanglota Anne, bien malheureuse!... car, après ce dernier effort, je retombai anéantie et ne repris plus connaissance qu'aux effroyables cris que poussait Triboulet, et au bruit que l'on fit en se précipitant dans les appartements.

On ne pouvait pas, raisonnablement, pousser plus loin l'investigation, et la duchesse se tint pour battue par François Ier.

Le lendemain, elle vit Clément Marot, qui avait à la consulter sur le plan d'un nouveau poëme intitulé : *l'Enfer*, et, le premier point épuisé, — l'exposition faite et les observations adoptées, — elle lui avoua, avec une grande épouvante de ce qui pouvait en résulter pour elle, que la duchesse d'Étampes était la maîtresse de François Ier.

Mais Clément Marot avait vu Triboulet et il savait à quoi s'en tenir.

Il se prit à rire et embrassa sa belle maîtresse avec plus d'amour que jamais.

— Comment! s'écria Marguerite, c'est là l'intérêt que vous portiez à sa réputation et au bonheur de la reine?

— Voulez-vous m'en croire? répliqua Clément Marot; ne nous occupons pas des autres aujourd'hui et ne songeons plus qu'à nous...

Madame de Châteaubriant, qui avait reçu décidément sa grâce, s'était installée ouvertement à l'hôtel de son frère, et se reposant tout entière pour sa vengeance sur les promesses d'Armerstorff, elle tenait, avec le secours de la pension que celui-ci lui avait fait obtenir de Charles-Quint, un grand train de maison, et donnait de brillantes soirées à tout ce qu'il y avait d'un peu huppé dans la capitale et d'hostile au roi.

Parmi ces derniers était M. de Poitiers, qui s'était déclaré en faveur de la rébellion du connétable de Bourbon, et qui devait, quelques

années plus tard, payer sa réhabilitation de l'honneur de sa fille, la future châtelaine d'Anet *.

François Ier, lui, qui ne recevait pas de nouvelles de Lautrec pour d'excellentes raisons et qui croyait que ce dernier avait reçu ses trois cent mille écus, attendu que Semblançay les avait comptés à la reine mère, était parfaitement rassuré sur l'issue de ses affaires dans le Milanais ; et l'on remarquait que, depuis le scandale de la Tuilerie, on ne le rencontrait plus guère que chez la reine, et qu'il s'occupait exclusivement de la chose publique.

Et l'on faisait plus : on remarquait aussi que, depuis cette espèce de recrudescence d'amour qui avait pris le roi comme une maladie, la reine Claude devenait d'une gaieté charmante, reprenait ses couleurs et retrouvait les gracieux sourires historiques de sa mère. De plus, elle qui ne sortait plus et semblait avoir fait vœu de

* Voir *Diane de Poitiers*.

passer le reste de sa vie dans une retraite absolue, elle avait désiré chasser pour faire croire au peuple qu'elle n'était plus *maudite du ciel*, et avait monté bravement à cheval.

C'était un prodige et tout Paris criait, Noël : comme aux grands jours de fêtes publiques.

Ce prodige avait été opéré par Clément Marot qui avait adressé à son roi une épître sur l'amour conjugal, en vue de consoler Sa Majesté du mauvais tour de messire Triboulet.

Cette épître, qui n'a jamais été publiée, était, paraît-il, si ingénieusement tournée, si finement pensée, si gracieusement écrite, que François I[er] s'était laissé prendre à sa persuasion. D'abord, le poëte chantait la beauté ravissante et la grâce divine de la reine Claude dont il ne retrouvait la perfection dans aucune des déesses de l'Olympe; puis il passait à ses enfants et trouvait, pour qu'ils fussent des chérubins, qu'il ne leur manquait absolument que des ailes, et, après cela, il dépeignait en vers de feu le bonheur de la vie de famille, les joies de la paternité et les

tendresses de la pure affection. Ensuite, pour en finir et pour faire antithèse, il montrait, dans un déplorable tableau, jusqu'où le vice peut mener l'homme, jusqu'où le déshonneur d'une noble fille peut porter le désespoir d'une famille. Anne avait encore sa mère et son frère; l'un servait avec gloire dans les armées de Sa Majesté, l'autre, retirée dans ses terres, attendait la mort et la paix du juste avec courage et résignation. Fallait-il faire rejaillir la honte sur ce nom jusque-là sans tache, pour satisfaire à un simple caprice de la passion ; fallait-il empoisonner la douce vieillesse d'une pauvre moribonde ; fallait-il vouer aux remords la vie de sa fille et la lui faire prendre en mépris?... Dieu n'eût jamais pardonné.

Après avoir lu cette épître, François Ier était allé la porter lui-même à la reine Claude, la lui avait relue en pleurant, et c'était de ce moment qu'avait daté son éclatant retour de tendresse.

De son côté, comme bien on pense, la reine mère faisait le petit budget de ses calculs.

— Vous me demandez pourquoi, disait-elle un jour à madame de La Mothe-Vaudron, à qui elle avait accordé une gratification de vingt-cinq mille livres sur les écus de Lautrec, pour doter sa fille, vous me demandez pourquoi je veux déshonorer le maréchal?... Ah ! vous ne savez pas ce qu'est la vengeance pour les âmes fortes!

— Mais, madame, Votre Majesté n'était-elle point assez vengée en détruisant le seul moyen qui lui restait pour rentrer en faveur, c'est-à-dire en faisant prendre en mépris madame de Châteaubriant au roi, par la comparaison d'un autre amour?

— Eh! s'il pouvait battre les impériaux à Milan, croyez-vous donc qu'il aurait besoin d'un intermédiaire pour obtenir toutes les faveurs de la cour de France?... On le ferait grand connétable, et je connais la nature de son mépris : il grandirait autant que lui.

— Cependant, madame, à la manière dont vous entendez le déshonneur du maréchal...

— Vous voulez dire que j'entends aussi l'hu-

miliation de la France; mais détrompez-vous, chère amie. Elle sera humiliée un moment, soit; mais plus elle aura été humiliée, plus son roi devra la rendre grande et glorieuse... Et je serai régente de France!

— Je ne comprends pas, madame...

— Vous ne comprenez pas que François Ier n'est pas homme à abandonner ses droits sur le Milanais?

— Si vraiment, chère reine... mais si on le lui prend?

— Il le reprendra, veux-je dire, et lui-même! J'ai encore, Dieu merci! assez d'autorité sur mon fils pour lui indiquer son devoir, et lorsque je lui dirai : « Ce qu'un maréchal de France n'a pu faire, il appartient à vous, sire, de le tenter, » il partira, et il le fera!... Et je serai régente de France, entendez-vous?... Et alors?...

— Alors?... répéta madame de La Mothe, qui ne pouvait arriver à comprendre malgré tous ses efforts d'intelligence.

— Alors... malheur à mes ennemis!

— J'y suis, maintenant! s'écria la noble confidente ; le connétable...

— Oui, le connétable, et le maréchal, et tous ceux que je hais pourront garder le souvenir des humiliations qu'ils m'ont fait subir!...

— Mais, madame, si le maréchal Lautrec, se retrouvant un jour avec le roi, attribuait la cause de sa déroute à la confiscation de l'argent qu'elle nécessitait?

— Pourquoi ai-je marié le lieutenant de mes gardes à votre fille, madame, qui sera quelque jour une riche héritière et que j'ai dotée en attendant?

— Oh! madame la reine!...

— Le lieutenant Chabraillac ne pourra-t-il pas déclarer à M. le lieutenant criminel, par exemple, qu'il était présent à mon entrevue avec le maréchal et qu'il m'a vu lui compter ses trois cent mille écus?... Semblançay ne vous a-t-il point remis cette somme, à vous-même, le soir de cette entrevue, et ne m'avez-vous point aidée à la compter, madame?

— Si…, répondit madame de La Mothe en frissonnant.

— Eh bien! donc?

— Ah! madame, vous serez bien vengée!

Cette petite scène d'intérieur se passait dans l'oratoire de madame Louise de Savoie, par un miraculeux hasard, le jour où Lautrec avait été obligé de quitter Milan avec les débris de son armée.

VIII

Le messager de malheur.

C'était le 22 décembre de l'année 1521, vingt jours après la mort joyeuse de Sa Sainteté le pape Léon X.

François Ier n'avait encore reçu aucune nouvelle d'Italie et ignorait, par conséquent, et cette mort singulière et la cause plus singulière encore à laquelle on l'attribuait.

Il avait annoncé, la veille, qu'il ne sortirait

point de toute la journée, et Clément Marot, en sa qualité de valet de chambre, en avait été informé tout le premier.

Si bien qu'il avait eu le temps de colporter la nouvelle et de la faire connaître aux intéressés.

Onze heures venaient de sonner.

Le roi était assis sur un sofa en brocart fleurdelisé à la droite du duc de Montmorency, et préjugeait, à la plus grande gloire de la France, du succès de ses armes en Italie.

Son favori avait beau lui dire que le silence de Lautrec devait inspirer de sérieuses inquiétudes; le roi répondait qu'il connaissait le maréchal et que ce silence ne pouvait être interprété que favorablement.

— S'il avait subi un échec, ajoutait-il, il m'aurait certainement demandé des renforts; or, m'est avis que si le maréchal ne me mande aucun détail de la campagne, c'est qu'il veut avoir vaincu sur tous les points et avoir le droit de me demander le bâton de connétable.

En ce moment, Marot vint annoncer qu'un

messager, arrivé à l'instant d'Italie, demandait à être reçu par Sa Majesté en audience particulière.

— Que disais-je? s'écria François Ier avec un accent de joie éclatante.

Montmorency hocha la tête d'un air de doute et passa dans une pièce voisine, pendant que le roi donnait ordre à son valet de chambre de faire introduire le messager.

Le messager, qui se présenta quelques minutes après que cet ordre eut été donné, semblait être, à première vue, un jeune homme efféminé, aux mains et aux pieds délicats, aux yeux languissants, à la figure pâle et à la démarche incertaine; en l'observant avec plus d'attention, on remarquait que, tout juvénile que ses dehors le fissent d'abord supposer, il y avait déjà plusieurs rides à son front quoiqu'il fût absolument imberbe, que le sourire de la jeunesse n'avait plus aucune relation avec ses lèvres plissées et qu'il y avait plus de haine que de respect dans son regard.

Vu de plus près encore, sa poitrine avait un singulier développement, sa taille était étrangement fine et déliée, et son allure n'avait pas plus le caractère de son sexe que l'assurance qu'eût dû comporter la mission dont il était revêtu.

— Vous ici, madame! dit François Ier reculant d'étonnement.

— Moi-même, répondit madame de Châteaubriant, car c'était bien elle, en tirant son message de sa ceinture.

— Et sous ce costume?

— Mon Dieu! il n'y a pas là de quoi tant vous étonner, sire : qui m'eût ouvert les portes du Louvre si je ne m'y fusse présentée à cheval et toute couverte de poussière, m'annonçant comme envoyé du maréchal Lautrec, comte de Foix?... Et d'ailleurs, en supposant même que l'on m'eût ouvert cette porte, eussé-je été reçue par Votre Majesté, lorsqu'on vous eût dit que c'était moi, une maîtresse abandonnée, qui venais vous apporter des nouvelles de vos armées?

— En effet, madame, je doute que vous eussiez jamais pu pénétrer jusqu'à moi sous la seule recommandation de votre nom et de vos titres.

— Vous voyez donc qu'il n'y a pas là matière à tant de marques d'étonnement...

— Mais il me semble, dit le roi avec une hauteur superbe, que, d'un mot, je puis couper court à cette entrevue que vous avez surprise...

— J'avais prévu le cas, sire; mais en supposant même que je ne pusse compter sur votre galanterie pour me garder de ce manque de procédé de votre part, j'avais cette lettre.

Et, en même temps, elle éleva la lettre qu'elle tenait à la main.

— Et... qu'est cette lettre, madame, je vous prie?

— Ma vengeance, sire.

— Votre vengeance?

— Oui. N'avez-vous pas fait assassiner mon fils, sire?

— Madame !...

— Lisez, ajouta-t-elle en tendant la lettre ; lisez, sire.

François Ier la prit avec inquiétude et d'une main tremblante ; puis, dominant son émotion par la puissance de sa volonté, il indiqua un siége à madame de Châteaubriant.

— Cette lettre est effectivement du maréchal, madame, reprit-il en jetant les yeux sur la suscription ; j'en reconnais l'authenticité à l'orthographe de mon nom qu'il n'a jamais pu écrire correctement... mais je ne comprends pas pourquoi il fallait que vous me la remissiez vous-même.

— Mon Dieu ! je voulais vous voir... pour jouir de votre humiliation.

Le front de Sa Majesté se plissa légèrement, et on vit une nouvelle contraction agiter sa lèvre inférieure, ce qui était chez François Ier une marque évidente d'agitation intime ou d'impatience contenue ; cependant, il reconquit bien vite son sang-froid, et, faisant quelques pas vers la fenêtre, il décacheta la lettre.

« Sire, lut-il tout d'abord en y jetant les yeux, je suis en déroute avec les débris de mon armée... «

Une pâleur subite décolora sa figure, et, saisi d'un frissonnement qu'il ne put, cette fois, dominer, il dut s'appuyer à une patère pour pouvoir conserver son attitude.

Madame de Châteaubriant, qui suivait avec attention tous les mouvements du roi, se prit à sourire avec une joie haineuse et ne détourna pas les yeux lorsque Sa Majesté leva les siens sur elle.

— Continuez, sire, lui dit-elle d'un accent railleur; je vous ai annoncé que je venais me venger.

Accablé par cette nouvelle, la dernière de toutes à laquelle il s'était attendu, François Ier soupira avec découragement et s'assit avant de reprendre sa lecture.

» Jamais l'on ne vit pareille débandade, con-

tinua-t-il. Depuis Milan, où je m'étais retranché en désespoir de cause, jusque dans les terres de Venise où je viens d'arriver tout essoufflé, nous avons été littéralement arrosés de boulets et de mitraille. Et des coups de lance! et des estafilades!... Ces Gibelins du diable embrochaient nos soldats comme des dindons et déboutonnaient leurs braves poitrines à grands coups de hache... Pour ma part, j'ai eu l'honneur de me voir enfoncer une côte par un des soldats suisses qui servaient dans nos rangs au début de la campagne et qui m'ont abandonné, faute de paye... «

Le roi leva une seconde fois la tête, et ses yeux rencontrèrent, comme la première, le sourire triomphant de son messager de malheur.

— Faute de paye..., pensa-t-il en se frappant le front avec douleur.

» Mais j'ai appris que les cardinaux de Sion et de Médicis ont quitté l'armée pour se rendre

au conclave, que les Suisses étaient rappelés par leurs supérieurs et que quelques mercenaires de l'armée impériale commençaient à se débander. Il ne reste donc plus, pour défendre le Milanais conquis, que les Espagnols et quelques bandes de soldats allemands. Si je n'étais pas aussi dépourvu d'hommes et d'argent, je répondrais d'une victoire; maintenant je ne puis promettre que de bien me conduire... Je tâcherai de concerter, avec ce qui me reste de valide, quelques tentatives sur le Milanais pour inquiéter l'ennemi, et j'entreprendrai sur Parme une attaque vigoureuse où je pourrai laisser la vie, peut-être, mais jamais l'honneur d'un Français.

» Je joins à cette lettre un message que je viens de recevoir à l'instant, par un envoyé de M. Armerstorff, qui expliquera à Votre Majesté, mieux que je ne pourrais jamais le faire, comment je suis en relation avec le chambellan de l'empereur Charles-Quint, quelle est la nature de ces relations, et quels sont aussi les projets de nos ennemis... »

— Une lettre d'Armerstorff?... dit François Ier de plus en plus troublé.

— Très-importante, sire, répondit madame de Châteaubriant ricanant toujours, et digne en tous points de l'attention de Votre Majesté.

Le roi déplia tout à fait, d'une main fiévreuse, le message de Lautrec qu'il laissa échapper, et trouva, sous ce premier pli, la lettre suivante :

« Mon cher maréchal, j'étais votre prisonnier, c'est vrai, mais comme vous n'aviez laissé, pour me garder à Milan, que la parole que vous aviez exigée de moi, et que les intérêts de mon maître s'opposaient absolument à ce que j'en fusse plus longtemps esclave, j'ai trouvé bon de reprendre cette parole; j'ai quitté Milan, et je viens d'arriver à Rome en grande hâte, où la relation que j'ai faite de nos triomphes a mis le pape en si grande joie que Sa Sainteté en est morte... «

— Le pape est mort!... s'écria François Ier, s'interrompant encore.

— Hélas ! oui, sire : Dieu ait son âme.

» Le cardinal Jules de Médicis, neveu du défunt et le plus distingué des membres du Sacré-Collége par son talent, sa fortune et son expérience dans les négociations diplomatiques, s'étant déjà assuré quinze voix, et ce nombre de voix étant suffisant pour exclure tout autre candidat, vous comprenez, mon cher maréchal, que, comme ce candidat ne pourrait jamais être qu'hostile à nos intérêts, il faut absolument que je jette, par n'importe quelles manœuvres, la division dans le conclave, et, partant, que je reste à Rome, attendu que Sa Majesté l'empereur a grandement à cœur de transmettre la tiare, en récompense de ses longs services, à S. Ém. monseigneur le cardinal Adrien d'Utrecht... «

— Adrien d'Utrecht ! exclama pour le coup le roi en froissant la lettre d'Armerstorff dans sa main crispée, et se mettant à se promener à grands pas avec une agitation indicible.

— Oui, sire... Son Éminence est bien invalide, vous me direz, mais les quelques années qu'il lui reste à vivre seront autant d'années gagnées par l'empereur. D'ailleurs, n'ai-je pas eu l'honneur de dire à Votre Majesté que je venais me venger?

François Ier n'entendait plus; toute son attention était concentrée sur cette maudite lettre qu'il tenait à la main, et il se mit à dévorer, dans une agitation toujours croissante, les quelques lignes qui lui restaient à lire.

» La proclamation de S. É., comme successeur de Sa Sainteté Léon X sur le trône de saint Pierre, ne sera certainement pas reçue à Rome avec une grande faveur, et je ne me le suis pas un instant dissimulé; mais avec la grâce de Dieu, je compte pouvoir faire comprendre aux vieilles Éminences de l'ancienne école des cardinaux que nous n'avons qu'une chose en vue, pour le moment : éliminer les Médicis... On m'objectera que, dans la situation où se trouve

l'Italie, il faut, plus que jamais, un diplomate habile à la tête de son gouvernement. J'ai à répondre, à cela, qu'aussi l'intention de Sa Majesté l'empereur est de laisser la nouvelle Sainteté bien chaudement enveloppée dans sa douillette et de faire de la politique pour elle... Vous voyez donc, mon cher maréchal, que tout a été prévu, et qu'il était de la plus absolue nécessité que je reprisse ma parole... »

— Ah ! fit François Ier, jetant ses deux lettres loin de lui et se laissant tomber sur un fauteuil, le front dans ses mains et la poitrine oppressée, pendant que madame de Châteaubriant, qui se trouva, par la nouvelle position de Sa Majesté, exactement vis-à-vis du roi, se renfonçait dans l'édredon du sofa sur lequel elle avait pris place.

— Qu'en dites-vous, sire? demanda la railleuse.

— Eh! madame, que parlez-vous donc de vengeance particulière lorsque d'aussi grands intérêts publics se trouvent en question !

— Ah ! permettez, sire ! Ce qui arrive à Votre Majesté vient de moi, puisque le tout avait été concerté entre nous, le jour où M. Armerstorff est venu m'enlever de cet excellent hôtel du Petit-Nesle où vous me gardiez si méchamment prisonnière.

— C'est une plaisanterie, madame ; il est impossible que le chambellan de l'empereur ait pu nouer avec vous des relations aussi intimes.

— C'est pourtant la vérité, sire, et j'aurais pu vous prédire, le jour même de ma mise en liberté, ce qui arrive aujourd'hui, aussi sûrement que j'ai eu l'honneur de vous prédire, en d'autres temps, les dispositions de l'Allemagne et de l'Angleterre vis-à-vis de la France.

François Ier se rappela qu'en effet c'était à madame de Châteaubriant qu'il devait la rupture de ses relations avec l'empereur, et que, non-seulement elle lui avait prédit la déclaration de guerre de Charles-Quint, mais encore celle du roi Henri VIII, mais encore celle du pape Léon X, mais encore l'organisation de l'armée d'Italie,

ses projets sur le Milanais et ses succès sur les armes françaises *.

— Oh! dit-il avec un profond sentiment d'horreur, vous seriez donc un démon, vous?

— Je suis tout bonnement votre ennemie.

— Et Lautrec, mon brave soldat, aurait pu tramer avec vous, au service d'une vengeance aussi inique, l'humiliante déroute que vous venez m'annoncer?

— Gardez-vous bien de le croire, sire... D'ailleurs, le maréchal vous donne, me semble-t-il, une raison toute naturelle à cette déroute, puisqu'il l'attribue au manque de parole de madame la reine mère.

— Que voulez-vous dire? s'écria François I[er] en rougissant, indigné de ce que l'on osât vis-à-vis de lui accuser sa mère de déloyauté.

— Ne lui avait-on pas fait la promesse, pour le décider à partir, qu'il lui serait envoyé trois cent mille écus pour pourvoir à la levée, à l'équipement et à l'entretien de son armée?

* Voir *Madame de Châteaubriant*.

— Eh bien? madame...

— Eh bien! sire, on lui a manqué de parole. La reine mère a voulu se venger du maréchal, mais il se peut que cette vengeance retombe sur vous.

— Savez-vous que c'est une calomnie infâme que vous venez de prononcer, et qui devrait être châtiée?

— C'est une affreuse vérité, sire, repartit madame de Châteaubriant, sans s'effrayer le moins du monde de la surexcitation de son interlocuteur.

— C'est une calomnie infâme, vous dis-je, madame, et rétractez-la, ou...

— Je n'ignore pas, sire, que je suis entière ment à la disposition de Votre Majesté, ni même que, dans un excès de galanterie, vous avez tenu la promesse que vous m'aviez faite un jour de me préparer un appartement au donjon de Vincennes. Mais ce n'est pas la question. Je vous dirai plus : le maréchal vous a expédié vingt messages, depuis son départ, pour vous

informer de sa position critique, et j'imagine que tous ces messages ont été interceptés par madame la reine mère.

— Vous mentez! vous dis-je.

— Lisez cette lettre, répondit-elle, en lui tendant une lettre particulière du maréchal, dans laquelle celui-ci expliquait les détails de son entrevue avec la reine mère, ceux de sa rencontre avec Armerstorff à Milan, et, de plus, tous ceux de sa singulière campagne.

— Montmorency! cria le roi après avoir lu cette troisième lettre et en relisant les deux premières, venez çà et accompagnez-moi au château de la Tuilerie.

Montmorency reparut, prit l'épée et le chapeau du roi, les lui tendit et se tint à ses ordres.

— Fasse Dieu, madame, ajouta François I[er] en s'adressant à son messager de malheur, que vous ayez menti, et le maréchal avec vous, parce que, foi de gentilhomme! je pourrais oublier que j'ai une mère et me rappeler que la loi soumet tous les sujets de la France!

IX

Où Triboulet retrouve la raison.

François Ier se calma chez sa mère, et s'il lui resta des doutes sur l'exactitude des preuves qu'elle prétendit pouvoir donner pour sa justification en en appelant au témoignage du lieutenant Chabraillac, de Semblançay et de madame de La Mothe, personne ne put s'en apercevoir.

Cependant, quoique l'appartement de ma-

dame de Châteaubriant fût prêt à Vincennes, on la laissa parfaitement en paix dans son hôtel de la rue des Tournelles, et quoique Lautrec dût lui paraître coupable, il lui fit immédiatement expédier de l'argent sous une escorte de cavalerie.

Quelque temps s'écoula, et l'on remarqua que le roi demeurait sombre et taciturne, qu'il ne communiquait plus avec personne et travaillait seul, et, enfin, qu'il continuait ses assiduités auprès de la reine Claude.

Sur ces entrefaites, la nouvelle officielle de la déroute d'Italie lui fut communiquée, ainsi que celle de la mort de Léon X, et il n'en devint que plus sombre.

C'était à ce point que l'on tremblait de s'approcher de lui.

Clément Marot avait beau faire des sonnets et des épîtres, c'était tout au plus si le roi daignait les lire, ce qui inquiétait beaucoup le poëte et le rendait infiniment circonspect. Il n'osait plus quitter un moment son service, et

la belle Marguerite avait beau s'ennuyer pendant l'absence du duc d'Alençon, qui tenait toujours la campagne et commandait l'avant-garde de l'armée des Pays-Bas, le tendre consolateur ne se laissait plus séduire.

Il faut dire que Clément Marot venait de se prendre d'une folle passion pour la belle Diane de Poitiers qui entrait à cette époque dans sa vingt-troisième année et était bien la plus charmante jeune fille que l'on eût pu voir.

De son côté, la reine mère était aussi inquiète que qui que ce fût et redoutait avec une indicible épouvante que le roi ne fût sur la trace de ses manœuvres. Elle tenait madame de La Mothe au secret pour qu'elle ne pût communiquer avec personne; elle faisait des cadeaux de toute sorte au lieutenant Chabraillac, lui promettait un brevet de capitaine pour l'empêcher de la compromettre si l'on en venait à l'interroger; et, pour que Semblançay n'élevât aucun doute, à l'occasion, sur la destination qui avait été donnée aux trois cent mille écus qu'il avait comptés le

soir de la mise en liberté de Lautrec, elle le menaçait, de temps en temps, de le faire pendre à Montfaucon comme concussionnaire.

Le pauvre surintendant s'alarmait bien un peu de ces menaces, mais, hélas ! il ne se doutait guère qu'elles dussent recevoir une exécution si littérale que celle qu'on lui faisait envisager, seulement quelques années plus tard.

Cependant, l'intrigue prétendue du roi avec madame de Pons se continuait toujours. Madame de Soubise réclamait plus que jamais, au nom de ses aïeux et de leurs services éminents, et François I[er] finit par s'apercevoir, comme tout le monde, que ces entrevues qu'on lui supposait n'avaient jamais lieu que les jours où Montmorency obligeait Triboulet, en son nom, de passer la nuit au Louvre; de plus, il fit des réflexions sur la folie de Triboulet et il la trouva tout à fait singulière, d'autant plus qu'elle semblait lui être venue au retour à Paris de la duchesse d'Étampes et qu'elle lui avait servi d'une

étrange façon à garder intact l'honneur de la jeune femme.

— On doit encore me jouer, se dit-il, un soir qu'il était seul et complétement absorbé par ses réflexions ; mais c'est assez des revers de mes armées, il faudra que je voie clair dans tous ces jeux et que je remporte au moins une victoire, en attendant que je puisse m'occuper moi-même de la guerre.

Deux jours s'écoulèrent et François Ier s'imagina, aux grognements de Triboulet, qu'il devait s'être passé quelque chose de déplaisant à son endroit.

Il interrogea, non pas Clément Marot en qui il n'avait plus guère confiance, mais le père Marot, son valet de garde-robe, et parvint ainsi à apprendre que le fou avait tenté de sortir et s'était vu consigné au palais.

— Ah ! ah ! fit-il en rentrant chez lui, foi de gentilhomme, ce serait une délicieuse distraction, et il y aurait là de quoi oublier pour un moment toutes mes tracasseries. Marot ? appela-t-il.

Marot entra en toute hâte, et, voyant que Sa Majesté était indécise et n'avait pas trop l'air de savoir quoi dire, il prit sa voix la plus cauteleuse et se hasarda à dire qu'il avait commencé son travail sur le Roman de la Rose, et qu'il allait lui sacrifier tous ses loisirs...

— Donnez-moi un manteau, répondit François I[er] avec distraction.

— Un manteau?... se dit Triboulet qui conservait toujours son attitude de chien fidèle et ne perdait jamais le roi de vue.

Clément Marot, fort désappointé de la façon inusitée dont le roi prenait la question d'art depuis quelque temps, alla chercher un manteau, le remit à son maître, et Triboulet se releva silencieux et inquiet.

Il était onze heures moins quelques minutes.

C'était ordinairement à onze heures que, selon les bruits en vogue, François I[er] avait pris l'habitude de voir madame de Pons.

Clément Marot se retira tristement.

A onze heures précises, le roi leva la tête, mit

son chapeau, drapa son manteau, et, sans s'occuper de Triboulet qui se disposa à le suivre, il sortit de son cabinet.

— Diable! pensa le fou, ceci n'est point clair.

Le roi n'en continuait pas moins sa marche, se dirigeant vers le corridor du petit jardin.

— Eh bien!... continua à se dire Triboulet, mais il me semble que nous allons au rendez-vous de madame de Pons, moi...

Chemin faisant, François Ier se rencontra avec Montmorency qui avait assez l'air d'attendre.

— Montmorency, lui dit-il, il se peut que j'aie besoin de vous tout à l'heure, allez donc attendre mes ordres à la salle des gardes.

Le duc partit en rechignant légèrement, sans répondre, et le roi le suivit jusqu'à ce qu'il eût complétement disparu.

Alors, prenant un escalier dérobé, il courut à la salle des gardes, fit appeler son capitaine et lui donna ordre, au moment où Montmorency arriverait, de lui demander son épée, de le garder à vue et de ne plus le laisser sortir.

— De cette façon, se dit-il, il n'aura pas le temps de donner contre-ordre, et je saurai à quoi m'en tenir.

Là-dessus, il rebroussa chemin en grande hâte, alla prendre à part le père Marot et lui dit quelques mots à l'oreille, puis regagna le corridor où allait probablement se dénouer le fil d'une intrigue, en se disant :

— Ce pauvre duc avait l'air trop embarrassé pour qu'il n'y ait point là-dessous quelque bon scandale.

Arrivé à son poste, il abaissa son chapeau sur ses yeux, prit l'air martial que se donnait Montmorency quand il l'avait surpris dans son attente évidente et attendit à son tour.

Triboulet, qui ne perdait pas de vue un seul de ces mouvements, se blottit à distance, dans la niche d'une statue, et se disposa à voir dans tous les détails ce qui allait se passer.

La faction de Sa Majesté ne fut pas longue.

Bientôt, de l'autre côté d'une porte qui se trouvait à sa portée, c'est-à-dire à l'extrémité du

corridor opposée à celle où se tenait le fou, on entendit un frôlement de robe de soie et des chuchotements de voix, puis le bruit d'une clef que l'on introduisait avec toute sorte de précautions dans la serrure de la porte.

— Tiens! se dit François Ier, j'aurais juré, moi, que cette porte était condamnée et qu'elle n'avait plus été ouverte depuis un siècle...

Cependant la porte finit par s'ouvrir, et le roi vit bientôt deux ombres de femmes entrer furtivement : l'une des deux, vêtue entièrement de noir, et qui semblait la plus âgée, s'arrêta à la porte, la referma avec autant d'attention qu'elle avait été ouverte et sembla se préparer à la garder; l'autre, vêtue de blanc sous une mantille noire à capuce, s'avança vers le roi en boitant légèrement, mais d'un pas assuré.

— Ce n'est point la première fois, se dit celui-ci, que cette scène se présente; excepté moi, les acteurs sont parfaitement à leur rôle.

— Sire, murmura tendrement la jeune femme en tendant la main au roi, me voici...

— Blanche! exclama Triboulet, s'élançant de sa niche comme un chien en fureur.

— Mon père!... dit la jeune fille en s'évanouissant dans les bras du roi.

La vieille gouvernante, qui était restée près de la porte pour la garder, ne jeta aucun cri, elle; mais, préjugeant sans doute, à l'expression du cri de Triboulet, que la scène n'allait pas être plaisante, elle rouvrit la porte, s'introduisit adroitement entre elle et le mur et disparut avec une dextérité de chatte.

Pendant ce temps, Triboulet arrivait au groupe formé par sa fille et le roi, avec toutes les marques de la plus indicible stupéfaction.

—

X

Le roi et sa seconde personne.

— Encore ce misérable fou? se dit François Ier qui ne se doutait nullement que Triboulet eût une fille.

Cependant, à moins que la jeune fille n'eût été folle aussi, ce cri qu'elle avait jeté devait donner matière à réflexion.

Triboulet ne laissa pas ce loisir à Sa Majesté.

— Ma fille! ma fille! s'écriait-il, s'efforçant d'arracher Blanche des bras du roi.

Le roi, d'abord, le repoussa assez durement, en fixant sur lui un regard sévère.

— Mais c'est ma fille, sire! dit le malheureux d'une voix suppliante, ma fille que j'ai élevée avec l'amour d'une mère, loin des bruits de la cour, dans une maison ignorée, dans le désert de la solitude!...

— Voilà, pardieu! un nouveau genre de folie, dit le roi, repoussant une seconde fois, et plus durement encore que la première, le pauvre Triboulet.

— Ah! sire, je vous demande grâce!... Je vous ai trompé... je vous ai trahi... par amour pour elle... sur la foi d'une lettre que l'on m'a montrée... croyant que vous vouliez faire votre maîtresse de ma fille, entendez-vous!

Et Triboulet se jeta aux pieds du roi, lui baisa les pieds et les mains et se mit à éclater en sanglots désespérés.

— Ah!... fit le roi en se frappant le front d'une main, tandis que, de l'autre, il soutenait toujours la jeune fille; je crois comprendre enfin!

— Oh ! sire, grâce !...

— Plus un mot, mon pauvre ami : je crois te comprendre, te dis-je, et je te vengerai.

— Tant de miséricorde !...

— Tais-toi, et tâche d'oublier que je suis le roi jusqu'à ce que je te permette de me rendre ce titre. Il ne faut point encore qu'elle sache qui je suis... Aide-moi d'abord à la transporter chez moi.

Triboulet, sans comprendre et presque sans voir, sans entendre même, tant il était stupéfait de l'indulgence du roi, prit sa fille dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, et, suivant son maître qui s'éloignait à grands pas, il la transporta dans les appartements de celui-ci.

— Plus un mot, répéta François Ier à voix basse en posant un doigt en travers de sa bouche, tâchez de redevenir fou pour un moment encore, et vous m'expliquerez ce soir votre conduite.

Triboulet baisa la main du roi en l'arrosant de larmes de reconnaissance, puis alla se coucher

sur ses tapis, laissant Blanche reprendre paisiblement ses sens.

— Monsieur Marot? appela François Ier en passant dans la pièce voisine.

Le poëte arriva aussitôt.

— Allez à la salle des gardes, ordonnez au capitaine des gardes, en mon nom, de m'envoyer M. de Montmorency et introduisez-le au plus tôt.

Voyant alors rentrer Marot père qui avait été transmettre l'ordre que le roi lui avait donné à voix basse :

— Eh bien? lui demanda-t-il sur le même ton encore.

— Sire, le révérend me suit.

— Vous lui direz d'attendre ici que je l'appelle.

Il rentra.

Blanche avait complétement repris ses sens et regardait autour d'elle d'un air si effaré que l'on eût dit un faon entouré d'une meute bruyante et déchaînée.

— Monseigneur, dit-elle en se levant indignée, croyant qu'elle avait été victime d'un guet-apens, où suis-je ici?

— Chez le roi de France, mademoiselle, répondit François Ier pour la rassurer.

La jeune fille qui, dans la position où elle se trouvait, ne pouvait apercevoir son père, jeta un regard rapide autour d'elle et remarqua que, non-seulement les meubles, mais les tapisseries et les lambris de la cheminée étaient aux armes de France.

— Mais le roi, reprit-elle, se sentant le cœur faiblir; et mon père, et ma gouvernante?... eux qui m'accompagnaient tout à l'heure et qui me manquent tous maintenant...

— Monsieur le duc de Montmorency! annonça Clément Marot, s'effaçant pour laisser passer le nouveau venu.

Le roi fit trois pas vers la cheminée et s'y accouda tranquillement, dans une position à pouvoir suivre tous les mouvements des personnages en scène.

Montmorency, qui avait une vague crainte de ce qui allait lui arriver, entra timidement, l'oreille basse, comme on dit vulgairement, la figure visiblement décolorée, et d'un pas fort mal assuré.

— Ah! sire! s'écria Blanche en se précipitant vers lui, cette fois pour lui prendre les deux mains et l'obliger à le regarder en face, au lieu de lui tendre sa petite main elle-même et de cacher son front sur le sein du duc; que se passe-t-il donc ici?

Montmorency détourna la tête, esquiva le mouvement de Blanche, passa sans oser lever les yeux sur elle et alla mettre un genou en terre vis-à-vis du roi.

Blanche porta la main à son cœur, pâlit à son tour, chancela et eut toute la peine du monde d'arriver à une console sur laquelle elle se laissa presque tomber.

— Sire, dit Montmorency d'une voix larmoyante, j'ai abusé du nom de Votre Majesté, et je vous supplie à genoux de me pardonner ce crime!...

— Relevez-vous, mon cher duc, répondit François Ier avec insouciance, on n'expie pas une pareille faute aussi facilement que vous semblez le croire.

Montmorency se releva, plus inquiet du ton benin du roi que s'il se fût emporté violemment.

— Du reste, reprit celui-ci, quelle est cette faute?... Comment voulez-vous que je pardonne ou punisse, ne la connaissant pas?

— Je me suis fait aimer de cette jeune fille, sire, sous le nom de Votre Majesté, je l'ai attirée au Louvre sous votre nom encore...

— Pendant que messire Triboulet, son père, me veillait, n'est-il pas vrai? Et pendant que toute la cour attribuait cette aventure à madame de Parthenay de Pons et la déshonorait...

— Hélas! sire... quelque ridicule que je puisse vous paraître, je l'aimais de toute la force de mon âme!

Blanche était immobile de stupeur et de honte; Triboulet ne savait où ni comment étouffer ses sanglots.

— Mais, foi de gentilhomme, je vous jure, mon cher duc, que vous ne me paraissez pas du tout ridicule. J'ai bien le droit, il me semble, de me montrer moins rigide que personne sur le chapitre des amours... A ce propos, où en étiez-vous donc?

— Oh ! à nous aimer saintement, sire, et sans crime.

— Eh bien ! je n'eusse jamais pensé que mon nom avait tant de prestige, et je vous saurai gré de m'apprendre s'il a suffi seul à attirer ici, à ma portée, une aussi belle fille que mademoiselle Blanche. Cela me servira dans l'avenir.

— J'avais fait... des serments, sire...

— Ah ! il a fallu des serments?... Lesquels? dites : profitez de l'occasion, vous voyez que je suis de la plus charmante humeur.

— Je lui avais promis de l'épouser, sire...

— Comment ! l'épouser... Mais il me semble que la promesse était un peu impudente... Ne sait-on pas en France que je suis marié, donc?

— Élevée dans une complète solitude, sire,

et ignorante de tout ce qui se passait autour d'elle, je suis parvenu à faire croire à mademoiselle Blanche que madame la reine Claude n'était point l'épouse de Votre Majesté, mais seulement la reine de France.

— Pardieu ! la distinction est subtile... N'importe, mon cher duc, je vous pardonne volontiers cette petite trahison, mais à la condition que vous teniez en votre nom les promesses que vous avez faites au mien.

— Sire ! s'écria Montmorency, essayant de se dépêtrer du piége où il venait de tomber.

Et il ajouta tout bas :

— Une fille sans nom et sans fortune?

— Cette fille sans nom et sans fortune, monsieur, repartit François Ier sans aucune modération, sera digne, quand je l'aurai dotée et que vous lui aurez donné le nom de Montmorency, de prendre place au premier rang de la noblesse de ma cour.

Puis, ayant frappé sur un timbre :

— Qu'on introduise mon chapelain, ajouta-

t-il sévèrement, s'adressant à Clément Marot.

Le chapelain de Sa Majesté entra aussitôt revêtu de ses habits sacerdotaux.

— Sire! s'écria Blanche en se précipitant alors vers le roi, les mains jointes et la figure inondée de larmes, vous avez été grand, juste et magnanime... Oh! vous êtes bien ce roi superbe dont la réputation avait excité mon enthousiasme et mon admiration!... Mais vous avez fait justice, sire, et c'est à moi maintenant de vous supplier de vouloir bien ne pas faire le malheur de ma vie!...

— Parlez, mon enfant, dit le roi, prenant les mains de Blanche; vous avez aujourd'hui le droit d'exiger...

— Vous vouliez me doter, sire... pour que je devinsse la duchesse de Montmorency, ajouta-t-elle; faites plus : donnez-moi une dot de religieuse et ouvrez-moi les portes d'un couvent où je puisse aller prier pour vous!...

François Ier était ému au fond du cœur de cette noble résignation, et confondu de cet

amour enthousiaste dont cette belle jeune fille s'était éprise pour son nom et sa réputation.

Montmorency, enchanté lui-même, semblait regretter que Blanche ne voulût ni de son nom ni de sa main.

Le chapelain du roi attendait en silence, et Clément Marot ne perdait pas un mot de cette conversation.

— C'est à moi, ma fille, s'écria Triboulet en s'élançant à son tour, qu'il appartient de vous donner la dot que vous réclamez... Et je me joins à vous pour prier le roi de prendre votre demande en considération.

—Monsieur de Montmorency, dit François Ier, je ne vous retiens plus ; vous avez remis votre épée à mon capitaine des gardes, allez attendre chez vous que je veuille bien vous la renvoyer.

S'adressant alors à son chapelain :

—Veuillez, mon révérend, ajouta-t-il, prendre cette jeune fille sous votre garde et lui dire qu'elle n'a pas en vain compté sur ma protection et sur ma justice.

XI

Au bout duquel madame la duchesse d'Étampes paye sa dette.

On sait que la dette de madame d'Étampes vis-à-vis du roi était son titre de duchesse.

On sait aussi que, le soir du jour où il avait si ingénieusement dénoué l'intrigue de Montmorency avec Blanche, Sa Majesté devait avoir l'explication de la conduite de messire Triboulet.

Cette explication, il l'avait eue.

Le lendemain, vers le soir, il se rendit chez la reine Claude pour laquelle il fut plus charmant encore qu'il ne l'avait jamais été, et obtint facilement qu'elle ne laisserait sortir madame la duchesse d'Alençon, sous aucun prétexte, avant minuit.

Cette disposition préliminaire étant prise, il alla donner ordre à son capitaine des gardes d'arrêter Clément Marot et de le garder à vue ; puis, François Ier se rendit au château de la Tuilerie, après avoir préalablement recommandé à Triboulet de l'attendre patiemment au Louvre.

Le roi se rendit directement chez madame la duchesse d'Étampes, qu'il n'avait point revue depuis le scandale dont nous avons gardé souvenir.

Anne était en ce moment assise sur une chaise longue vis-à-vis du docteur Akakia qui était venu lui faire visite et causait familièrement avec lui.

— Vous n'êtes point aussi sans malice que

voudrait l'impliquer votre nom, mon cher Akakia, dit le roi au docteur après avoir salué gracieusement la duchesse et admiré les couleurs fraîches et animées de ses joues.

On sait que akakia, en grec, signifie sans malice; que Sans-Malice était le véritable nom du docteur, et qu'il l'avait changé en Akakia pour ne point paraître trop simple aux yeux de ses élèves de l'Université de Paris.

L'un c'est l'autre, il est vrai; mais pour faire sans malice de akakia il faut traduire le grec, et cela donnait matière à réflexion.

— A propos de quoi Votre Majesté me fait-elle cette observation, sire? demanda Akakia avec un étonnement naïf.

— Comment! vous, un grand médecin, répondit-il en le regardant fixement, déclarer la duchesse épileptique?... C'est par trop abuser de notre ignorance et de notre crédulité, docteur. Ah! vous m'avez fait une frayeur!... Et tenez, regardez donc ma noble amie : elle est belle comme tous les anges et plus fraîche que les roses.

La duchesse rougit davantage et essaya de sourire en baissant la tête.

— Diable! se dit Akakia, Sa Majesté en sait plus long qu'on ne croit...

— Docteur, reprit le roi, la reine mère désire vous voir; veuillez aller m'attendre chez elle...

— Hum! fit le docteur en se levant.

Et il prit congé de madame la duchesse d'Étampes qui resta seule avec le roi.

Il se fit d'abord un silence de quelques instants.

Silence aussi embarrassant pour le roi que pour Anne, silence aussi contraint d'un côté que de l'autre.

— Sire, dit la duchesse, voyant que le roi ne pouvait trouver l'occasion d'entrer en matière, je vous croyais plus généreux et plus digne...

— Ah!... fit celui-ci en s'asseyant.

— Et bien que j'en eusse comme un sentiment vague, je n'aurais jamais osé m'avouer que vous aviez en vue de me faire payer du déshonneur mon titre de duchesse.

— Comment pouvez-vous me supposer de pareilles intentions, chère duchesse? demanda François Ier.

— Supposer?... mais il me semble que, lorsque les faits existent, la supposition devient inutile.

— Les faits?... Ah! j'y suis, pensa-t-il après réflexion; elle croit comme tout le monde...

— Oui, les faits, continua la duchesse. Ah! je vous croyais au moins plus de dignité... User, comme vous l'avez fait, d'un breuvage criminel pour abuser de la faiblesse d'une femme!

— Moi! se récria-t-il.

— N'est-ce pas vous qui m'avez plongée dans cette cruelle léthargie qui m'a livrée à Votre Majesté? répliqua Anne.

— Bien! pensa le roi, au lieu de répondre simplement par une négation et de donner des preuves à l'appui; bien! la brèche est faite : l'escalade sera facile.

— Ah! sire!... reprit la duchesse avec un profond soupir de désespoir.

Et la jeune femme s'accouda à la chaise, le front dans sa main.

— Anne, dit le roi, en lui prenant l'autre main qu'elle ne songea pas à lui refuser, m'en voulez-vous donc bien de ce crime qui vous a donnée à moi sans retour et qui a comblé de bonheur le désir le plus ardent de ma vie?

Anne ne répondit pas.

— Il y a cependant bien longtemps déjà que vous savez combien je vous aime, Anne... Souvenez-vous. Vous aviez à peine seize ans lorsque je vous vis pour la première fois. C'était dans le petit parc de ce château, dans ce parc sur lequel donnent vos fenêtres... Et voyez si j'ai bonne mémoire : à ma vue vous jetâtes un grand cri de frayeur et laissâtes tomber votre éventail que je relevai moi-même, et vous rendis en mettant le chapeau à la main et un genou en terre, dans la position où je suis en ce moment, afin de pouvoir mieux vous admirer... Anne, souvenez-vous!... Je demeurai plusieurs minutes en admiration devant votre beauté, jouissant de votre

trouble et de votre embarras... Plus tard je vous revis, et, vous ayant sans doute inspiré quelque confiance...

— Hélas ! interrompit Anne.

— Vous me confiâtes vos désirs et vos espérances, et vous allâtes même, sur mes pressantes instances, jusqu'à m'avouer que vous m'aimiez.

— Oui, sire, mais c'était de la franche amitié, une affection de sœur dévouée et bien aimante que je vous portais.

— De l'amitié !... Croyons-nous à l'amitié, nous autres rois, constamment entourés d'envieux et de jaloux, toujours haïs quand nous ne sommes pas méprisés !... Et puis, ne vous l'ai-je pas dit dès lors ? Je vous aimais, moi, d'un amour ardent et passionné !... Plus tard, après quelques scènes d'expansion, plus tendres toujours les unes que les autres, vous vîntes, folle et rieuse, jeter vos bras à mon cou, et me laissâtes embrasser vos mains et vos cheveux... Je vous pressais sur mon cœur, je m'enivrais de votre souffle, mes lèvres effleuraient

votre joue... et vous me faisiez les confidences de votre amour pour M. de Chartres !

— Pauvre Guillaume !

— Alors, j'eus recours à la ruse. Après vous avoir été retrouver, moi-même, au Petit-Nesle où M. de Chartres vous avait mise sous la garde de madame de Châteaubriant, je fis revenir votre frère de l'armée et vous fis enlever par lui, pour qu'il allât vous cacher à tous les yeux au château d'Amboise, dans la crainte que ce singulier amour, si naïf, si enfantin, ne vous fût fatal... Le hasard voulut que la voiture qui vous emportait fût rencontrée par M. de Chartres, il vous ravit à votre frère et vint, lui-même, au Louvre, me demander votre main...

— Ah ! pourquoi, sire, dit Anne, la lui avez-vous accordée?

— Il le fallait bien, vous aviez ma parole... Pourquoi insistiez-vous autant, vous, plutôt?...

— C'est à lui, pauvre innocent, que cet amour devait être fatal...

— Enfin, vous vouliez son nom et je vous

le donnai, espérant que c'était un calcul de votre tendresse pour m'accorder ce que vous m'aviez refusé jusqu'alors...

— Oh! sire, pouviez-vous croire...?

— Mon Dieu! ne croit-on pas tout ce que l'on désire?... Je vous mariai donc l'un à l'autre, et, le soir de ce jour, pour vous enivrer de joie et de reconnaissance, je vous donnai un bal splendide...

— Et voulez-vous que j'achève, maintenant, sire? interrompit la duchesse. Ce soir-là, pendant ce bal, vous fîtes donner ordre à mon époux, à M. de Chartres, de partir pour l'armée, sous la garde de M. le duc d'Alençon, lequel avait ordre de procurer au pauvre enfant l'occasion de se distinguer à l'armée de Navarre. Pendant ce temps, moi, son épouse, je resterais, d'après vos calculs, au Louvre, et vous attendrais, à la fin du bal, dans une galerie obscure qui conduisait aux appartements de Votre Majesté...

François Ier fit un geste suppliant pour que la duchesse n'allât pas plus loin.

— Me trompé-je, sire? continua-t-elle, retirant sa main des mains du roi. Cependant, moi, jeune et innocente, aimant d'amour pour la première fois et me voyant arriver ce jour-là au comble de tous mes vœux; moi qui avais été élevée dans les principes de l'honneur et qui n'avais jamais entaché le nom de ma mère, je ne pouvais pas, sire, de gaieté de cœur, devenir votre maîtresse. C'eût été folie de le croire, de l'espérer... Or, je fus informée par madame de Châteaubriant de vos desseins sur moi, et, pendant qu'elle se rendait à votre rendez-vous, je suivis, moi, sous la garde du maréchal Lautrec, qui m'aimait comme sa fille, mon époux à l'armée... Et puis... Ah! ne me forcez pas d'achever : j'en mourrais de douleur!

— Eh bien! tout cela n'était-il donc pas des preuves d'amour que je vous donnais? Et puis, dites-vous... Et puis, M. de Chartres, qui était brave et voulait se distinguer pour mériter la compagnie que je lui avais donnée, réclama, de M. le duc d'Alençon, l'honneur de commander

un corps de cavalerie qui avait une sortie à faire exécuter...

— Pardon, sire... M. de Chartres n'avait pas le droit de réclamer, et le duc le chargea du commandement dont vous parlez.

— Soit... Après, M. de Chartres partit et se fit tuer sur le champ de bataille...

— Oui, sur le champ des braves, à la plus grande gloire de la France et de Votre Majesté!... Ensuite, moi, sa veuve, au lieu de retourner chez ma mère et de chercher le calme à son foyer, je revins à Paris pour reprendre mon service de dame d'honneur de la reine mère... Et vous me fîtes rendre ma charge comme une faveur, à la condition que j'accepterais le titre de duchesse d'un époux de votre choix dont je n'ai plus eu de nouvelles!...

— C'était encore de l'amour, Anne! s'écria le roi en reprenant les mains de la belle duchesse. Je voulais que vous eussiez un grand nom et que vous fussiez riche : je vous ai faite duchesse et vous ai comblée de richesses... Et, enfin,

puisque vous voulez rappeler tout le passé à notre mémoire, lors de votre refus j'eus recours à la ruse... et pour que vous fussiez à moi, je vous livrai au sommeil, à l'insensibilité, à un anéantissement, à une mort de quelques heures... Et tout cela, Anne, le crime même, parce que je vous aimais avec passion, avec désespoir; parce que, enfin, me plaçant au-dessus des préjugés du monde, il me semblait que cet amour n'était point aussi condamnable que vous vous le figuriez dans la chasteté et la candeur de votre innocence!... Pour vous, continua le roi avec chaleur, en jetant ses bras sur les épaules de la duchesse, pour être aimé de vous, j'abandonnerais avec joie, me semble-t-il, tous les honneurs de ce monde; j'oublierais que je suis roi, je briserais mon sceptre et ma couronne; pour un de vos regards, je jouerais le salut de la France...

— Hé! c'est la passion, c'est le délire qui parle par votre bouche, dit la jeune femme en se défendant; et demain je subirai le sort qu'on réserve aux femmes sans honneur.

— Mais à qui dois-je donc, sinon à cet amour insensé auquel vous ne voulez pas avoir foi, à qui dois-je donc la perte du Milanais?

La duchesse se souvint alors qu'en effet il avait été parlé officiellement de la déroute de Lautrec au cercle de la reine mère ; mais elle ne comprit pas, et pour cause, comment cette déroute et la perte du Milanais pouvaient avoir été causées par l'amour que le roi lui portait.

— Ah ! vous ne savez pas? ajouta le roi avec des accents de plus en plus passionnés. Eh bien ! Je vais vous dire... Lorsque je vous vis, je n'aimai plus que vous, et je rompis avec mon passé en délaissant madame de Châteaubriant... Pour se venger de mon abandon, elle se ligua avec l'un des ambassadeurs de l'empereur Charles-Quint et se servit d'un plan d'expédition que j'avais signé dans un moment d'humeur, pour envoyer le duc de Lesparre, son frère, organiser l'armée de Navarre ; elle livra les secrets de l'État à mes ennemis et me fit déclarer la guerre par les puissances les plus

considérables de l'Europe... puis elle s'est donnée à cet ambassadeur, elle s'est vendue! pour qu'il allât empoisonner le pape Léon X, lequel aurait fini par se rallier à ma cause, — comme il avait empoisonné, jadis, M. de Chièvres, le précepteur de Charles-Quint, un homme digne et en tous points respectable, qui avait assez d'autorité sur l'empereur pour insinuer dans tous ses actes une sage prudence qui aurait pu rendre entre nous la guerre impossible... Voilà donc ce que vous me coûtez, Anne, et vous doutez après cela de mon amour?

— Je n'en doute pas, balbutia-t-elle en tremblant, épouvantée d'apprendre qu'il était possible qu'elle fût la cause d'un pareil bouleversement; mais je le trouve criminel... je le trouve impie, je le trouve scandaleux...

— Anne!... par pitié! dit François Ier, étreignant la belle duchesse dans ses bras et la baisant au front, le ciel maintenant ne pourrait plus vous en défendre : vous êtes à moi, vous m'appartenez... Oh! oublions à nous deux le

monde entier, résignons-nous à la fatalité qui devait nous rapprocher et qui avait mis tant de crimes entre nous; dites-moi que vous m'aimez enfin, ô ma belle duchesse, et, dussions-nous le payer un jour du repos de nos âmes... la vie, la jeunesse et l'amour sont à nous; laissons-nous entraîner par le délire qui nous transporte, vivons enfin, et volons un souvenir à ce monde pour pouvoir supporter la vie de l'autre!

— Oh! s'écria Anne, voilà des blasphèmes qui m'épouvantent... taisez-vous, sire, et laissez-moi!... n'attirez pas sur nos têtes la malédiction du ciel... Pitié! je vous en supplie... Vous savez bien, d'ailleurs, que je vous aime... que vous faut-il de plus?... Mon Dieu! pardonnez-moi... je me meurs!

— Vous m'aimez! avez-vous dit... Oh! sachez-le, maintenant : je n'ai jamais abusé de votre faiblesse et vous ne m'apparteniez pas...

— Grâce!...

— Vous n'avez point de lâcheté à me reprocher, et, grandi par cet amour immense qui

m'emplit le cœur et la pensée, j'aurai assez de courage et de volonté pour m'élancer au-devant de l'Europe entière et lui faire un rempart infranchissable du drapeau de la France!...

—

XII

Ce que coûta à la France la victoire de Sa Majesté très-chrétienne.

Madame la duchesse d'Étampes avait quitté le service de la reine mère et avait été installée dans un hôtel magnifique, un véritable palais, qui devait prendre son nom quelques années plus tard.

Quatre mois s'étaient écoulés, avec la rapidité du temps, sur les amours du roi et n'y avaient laissé aucun nuage.

Le capitaine Parpaillasse, qui était grand guerroyeur de sa nature, ayant eu vent des affaires d'Italie, avait décidé le duc d'Étampes à renoncer au monde, à ses pompes et à ses œuvres, sous prétexte que la cuisine des couvents valait mieux que toutes les cuisines du monde, avait fait raser le chef de son homme, l'avait, de plus, enseveli dans un froc et s'en était allé sur le théâtre de la guerre, laissant le pauvre duc perdu dans un couvent d'Agen.

Arrivé en Italie, il avait demandé du service au maréchal Lautrec, lequel, pour le récompenser de sa participation au mariage de la veuve de son ami, s'était mis à taillader à grands coups d'épée le pourpoint de notre soudard et à lui labourer victorieusement les côtes.

Parpaillasse, très-sensible à ce procédé, s'était fait guérir à l'ambulance, d'où il avait eu le loisir d'observer le mouvement des armées, et, lorsqu'il s'était cru en état de supporter le cheval, il s'était remis en selle, avait laissé Lautrec et ses soldats au delà des Alpes, et était revenu

à Paris, ventre à terre, pour avoir le temps de rendre ses comptes au roi et de quitter définitivement la capitale avant le retour de son ennemi.

Il courut au Louvre à son débotté, alla rejoindre François Ier chez la reine Claude, où se trouvaient réunis la reine mère, Renée de France, les duchesses d'Alençon et de Soubise, madame de Pons, M. et madame Bonnivet, Semblançay, Clément Marot, Triboulet, enfin toute la compagnie ordinaire, et demanda une audience particulière à Sa Majesté.

Il y avait en outre, à cette réunion, madame la comtesse de Châteaubriant, avec qui le roi avait fait la paix par ambassadeur sur les instances de la duchesse d'Étampes. La noble délaissée s'était contentée de sa vengeance, et, effrayée enfin des conséquences qu'elle pouvait avoir, considérablement flattée aussi d'avoir fait rendre les armes à notre héros, elle avait consenti à ramener à la cour le parti hostile qui s'était grossi autour d'elle, et en souvenir de sa puissance passée, les courtisans du Louvre, les

deux reines même, qui savaient ce dont cette femme était capable, lui avaient témoigné une grande amitié et beaucoup de prévenances.

Montmorency méditait à Vincennes sur les inconséquences de sa légèreté; il n'était plus question des aventures du roi avec la boiteuse, et Blanche, dotée par le roi, était entrée à ce même couvent des Filles de la Vierge où, avec le concours d'un soudard, d'un idiot et d'un moine, on faisait si facilement des duchesses.

— Pourquoi une audience particulière? dit le roi, qui était las de voir remettre la question d'argent sur le tapis.

— Je viens apporter à Votre Majesté des nouvelles d'Italie, sire..., répondit Parpaillasse.

— D'Italie?... s'écria le roi. Eh bien! parlez : tous, autant que nous sommes ici, avons hâte de savoir à quoi nous en tenir sur les opérations de nos armées.

Le rapport du capitaine fut long, et bien des exclamations, des soupirs, des menaces même l'interrompirent : exclamations impuissantes, soupirs désespérés, menaces inutiles.

Voici ce qui s'était passé :

Dix mille Suisses, que l'on ne payait pas davantage à l'armée impériale qu'ils n'avaient été payés par Lautrec, apprenant que le maréchal avait reçu une petite somme d'argent, étaient allés lui demander du service, abandonnant ainsi les vainqueurs pour les vaincus.

Lautrec leur avait fait d'abord mauvaise mine; mais, se rappelant que ces brigands étaient toujours les meilleurs soldats qui fussent alors, il s'était hâté de les enrégimenter, de reformer son armée et de se mettre en campagne, comme il l'avait promis au roi, pour aller tenter sur Parme la chance d'une vigoureuse attaque.

Le moment était d'autant mieux choisi alors, l'occasion était d'autant plus favorable que la mort subite du pape venait de rompre l'union des confédérés et de suspendre leurs opérations.

Lautrec s'était donc hâté de faire volte-face, avait marché à grandes journées sur la capitale

du Milanais et ne s'était arrêté qu'à quelques milles de cette capitale, après avoir surpris ou emporté de vive force plusieurs places et positions stratégiques.

L'armée impériale n'était plus en état d'arrêter les progrès de la France ; mais Moron, qui voulait faire rendre le Milanais à François Sforce pour lui faire oublier une trahison, Moron par ses artifices et les harangues populaires d'un moine fanatique qu'il traînait partout à sa suite, réussit à faire haïr tous les actes qui avaient été posés par le gouvernement du roi de France et à réveiller l'humeur belliqueuse et le courage intrépide des habitants de Milan. Il fit pousser leur enthousiasme si loin qu'ils se déterminèrent encore à fournir des subsides extraordinaires.

Malgré ces secours, cependant, le général Colonne n'eût pu tenir la position avantageuse qu'il s'était ménagée près de la Bicoque pour y maintenir son camp, si les Suisses de Lautrec ne lui étaient venus encore une fois en aide.

Ces messieurs avaient bien reçu, à la vérité, la petite somme d'argent que François Ier avait envoyée en Italie sous une escorte de cavalerie ; mais cette somme suffisait à peine à payer leurs arriérés... Et puis, Moron leur faisait des offres si avantageuses pour qu'ils passassent sous les drapeaux de l'armée impériale !

Or, il y avait déjà plus de deux mois qu'ils faisaient campagne, et malgré les promesses de Lautrec, on ne voyait encore poindre à l'horizon aucun convoi français.

Les Suisses, officiers et soldats, sommèrent donc Lautrec d'une commune voix de les mener au combat dès le lendemain s'il ne voulait pas les voir encore une fois se tourner contre lui.

Et Lautrec eut beau leur représenter les dangers d'une attaque sur le camp ennemi que les ressources de la natnre et de l'art rendaient presque inaccessible, les Suisses, qui avaient l'espoir de conquérir de riches butins, ne prétendirent pas rompre d'une semelle dans leurs volontés.

Lautrec s'était donc vu forcé de céder à leurs instances, et s'était mis en marche, dans l'espoir qu'un de ces incidents imprévus qui décident presque toujours du sort des batailles, lui viendrait en aide.

Mais malgré l'intrépidité de leur attaque, malgré la bravoure des Suisses et l'élan des soldats français qui se précipitèrent sur les retranchements au cri de : Dieu protége la France ! l'armée des assaillants fut reçue par une si violente décharge d'artillerie que le champ de bataille fut en un instant couvert de morts et de blessés et que les impériaux furent encore une fois vainqueurs sur tous les points.

Cette fois, les armées de Sa Majesté très-chrétienne furent décidément en déroute et le Milanais était bien définitivement conquis.

Et Lautrec était en fuite.

Et tous les Suisses valides s'étaient revendus au général Colonne.

Et l'armée impériale, excitée par les sollicitations de la faction des Adorni, les ennemis

héréditaires des Frégoses qui gouvernaient à Gênes sous la protection de la France, l'armée impériale avait levé l'étendard de la victoire et s'était mise en marche sur cette ville!...

Et, enfin, Adrien d'Utrecht était installé sur le trône pontifical.

Le capitaine Parpaillasse n'en savait pas davantage, — sinon que, d'après ses calculs, le roi lui restait débiteur de cinq mille écus pour les soins qu'il avait pris de M. le duc d'Étampes, et il trouva moyen de l'insinuer dans l'oreille de Sa Majesté.

— Allez m'attendre chez moi, lui répondit François I[er] qui ne savait pas le moins du monde ce qu'était devenu le duc d'Étampes.

Et, allant ensuite s'asseoir entre sa mère et madame de Châteaubriant, il laissa échapper un profond soupir de désespoir et de douleur sans ajouter un mot.

Un silence morne régnait dans toute l'assemblée : on n'osait s'interroger que du regard, on ne se répondait que par des signes de désolation.

— Courage! François, dit la reine mère à son fils, de manière à n'être comprise que de lui seul, ce n'est pas le moment de vous laisser abattre... Souvenez-vous de Marignan... L'Italie est pour vous une terre de victoire et il appartient à vous, le roi, de reconquérir à la France ce qu'elle vient de perdre...

— Il faudra peut-être bien, hélas! que je m'y résigne, ma mère, répondit-il, et que je vous fasse régente de France!

Louise de Savoie eut un tressaillement de triomphe qui faillit la suffoquer.

— Êtes-vous assez vengée, madame? demanda le roi à madame de Châteaubriant qui le regardait avec des yeux pleins de larmes.

— Trop, sire..., murmura-t-elle, s'il est possible qu'une mère le soit jamais du meurtre de son enfant.

Le roi se leva à ces mots et alla demander à Clément Marot s'il ne trouvait pas qu'il avait payé assez cher sa victoire sur lui et madame la duchesse d'Étampes; puis il passa à Semblan-

çay, lui donna ordre de créer de nouveaux offices et de les mettre en vente, d'aliéner tous les domaines royaux, et de faire enlever au tombeau de saint Martin une balustrade d'argent massif dont Louis XI, dans un de ses accès de dévotion, l'avait fait environner, — afin, ajouta-t-il, de créer des ressources, pour lever une armée et mettre au plus tôt toutes les villes frontières en état de défense.

Ensuite, donnant le signal de la retraite, il offrit son bras à la reine Claude et ramena un sourire forcé sur ses lèvres en disant :

— C'est une défaite, messieurs; mais nous tâcherons de soutenir la vieille réputation de la France en y répondant par une victoire!

Et il reconduisit la reine, presque mourante de frayeur, dans ses appartements, pendant que la reine mère disait à madame de La Mothe Vaudron, assez haut pour être entendue de tout le monde, qu'elle se verrait peut-être obligée d'accepter la régence du royaume.

— Je ne deviendrai pas ministre d'État,

pensa Clément Marot, mais madame de Châteaubriant est sauvée, et c'est au moins un point sur lequel je triomphe. Il n'y a point de victoire sans défaite.

Armerstorff venait d'arriver à Paris et attendait madame de Châteaubriant chez elle.

FIN.

